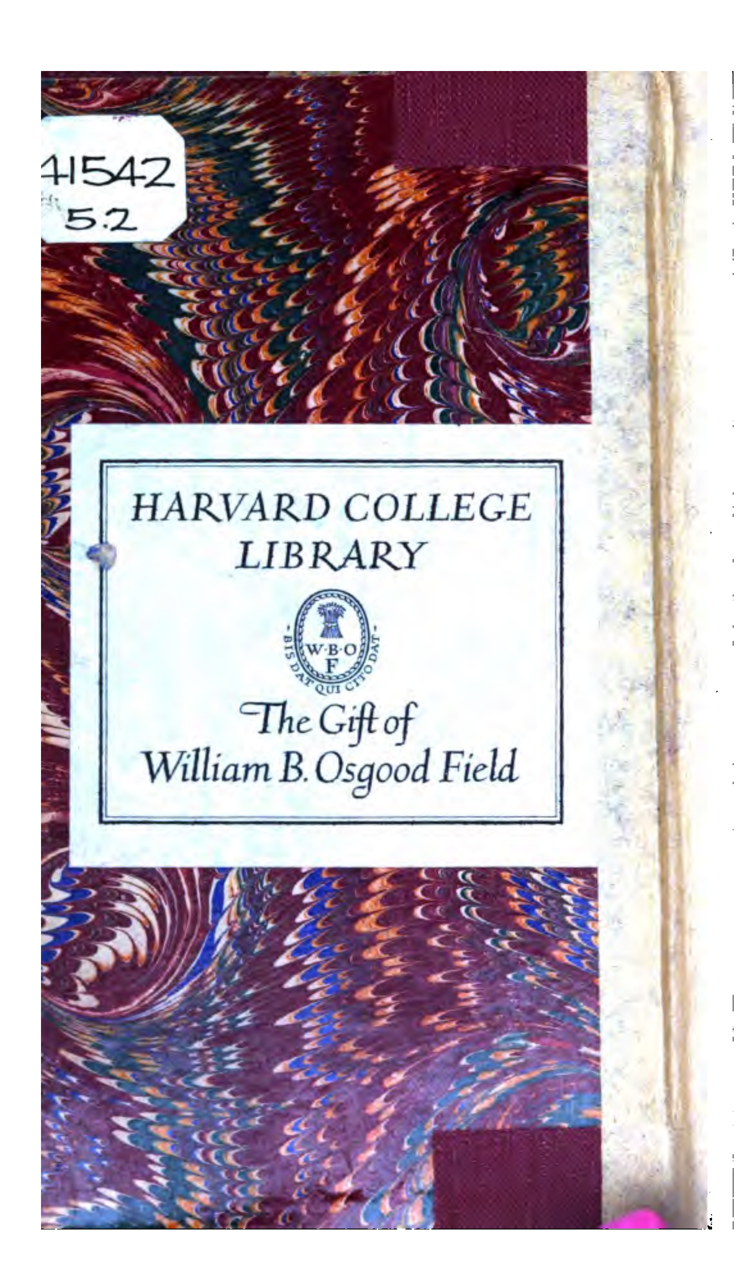
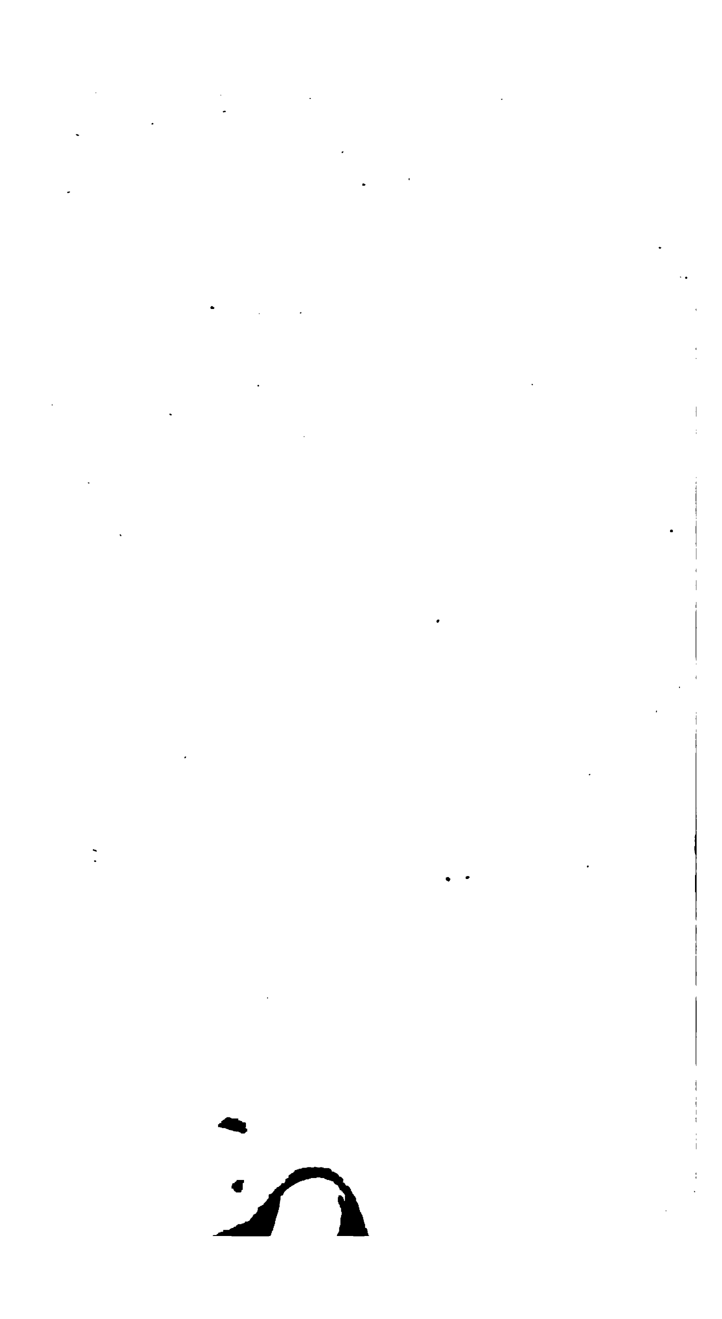



41542
5.2
HARVARD COLLEGE
LIBRARY
W·B·O
F
BIS DAT QUI CITO DAT
The Gift of
William B. Osgood Field

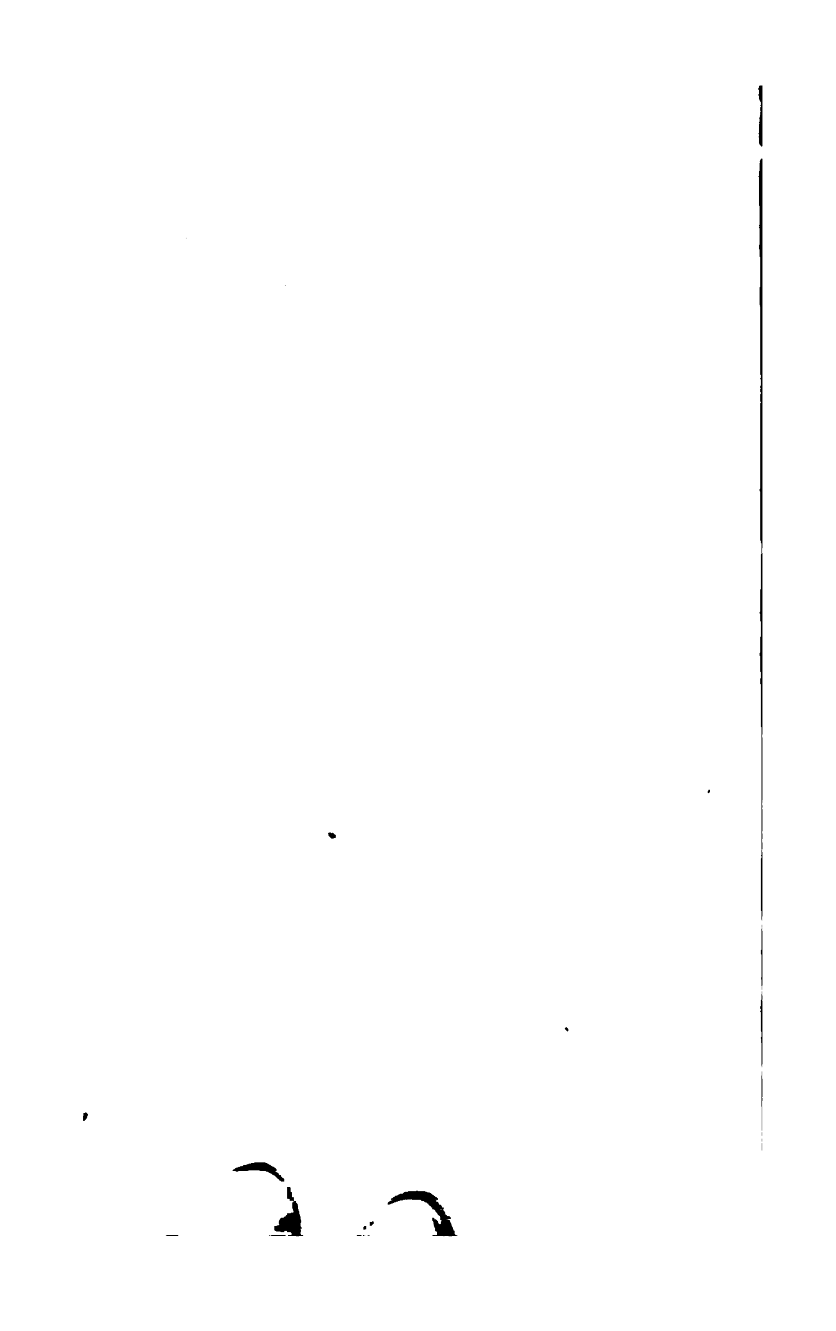




OEUVRES

DE

Théophile Gautier



ŒUVRES
DE
Théophile Gautier

POÉSIES

***

ÉMAUX ET CAMÉES. — THÉATRE EN VERS.



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XC



ÉMAUX ET CAMÉES



PRÉFACE

PENDANT les guerres de l'Empire,
Gœthe, au bruit du canon brutal,
Fit *Le Divan occidental,*
Fraîche oasis où l'art respire.

Pour Nisami quittant Shakspeare,
Il se parfuma de çantal,
Et sur un mètre oriental
Nota le chant qu'Hudhud soupire.

Comme Gœthe sur son divan
A Weimar s'isolait des choses
Et d'Hafiz effeuillait les roses,

Sans prendre garde à l'ouragan
Qui fouettait mes vitres fermées,
Moi, j'ai fait *Émaux et Camées.*

AFFINITÉS SECRÈTES

MADRIGAL PANTHÉISTE

Dans le fronton d'un temple antique,
Deux blocs de marbre ont, trois mille ans,
Sur le fond bleu du ciel attique,
Juxtaposé leurs rêves blancs;

Dans la même nacre figées,
Larmes des flots pleurant Vénus,
Deux perles au gouffre plongées
Se sont dit des mots inconnus;

Au frais Généralife écloses,
Sous le jet d'eau toujours en pleurs,
Du temps de Boabdil, deux roses
Ensemble ont fait jaser leurs fleurs;

Sur les coupoles de Venise
Deux ramiers blancs aux pieds rosés,
Au nid où l'amour s'éternise,
Un soir de mai se sont posés.

Marbre, perle, rose, colombe,
Tout se dissout, tout se détruit;
La perle fond, le marbre tombe,
La fleur se fane et l'oiseau fuit.

En se quittant, chaque parcelle
S'en va dans le creuset profond
Grossir la pâte universelle
Faite des formes que Dieu fond.

Par de lentes métamorphoses,
Les marbres blancs en blanches chairs,
Les fleurs roses en lèvres roses
Se refont dans des corps divers;

Les ramiers de nouveau roucoulent
Au cœur de deux jeunes amants,
Et les perles en dents se moulent
Pour l'écrin des rires charmants.

De là naissent ces sympathies
Aux impérieuses douceurs,
Par qui les âmes averties
Partout se reconnaissent sœurs.

Docile à l'appel d'un arome,
D'un rayon ou d'une couleur,
L'atome vole vers l'atome,
Comme l'abeille vers la fleur.

L'on se souvient des rêveries
Sur le fronton ou dans la mer,
Des conversations fleuries
Près de la fontaine au flot clair,

Des baisers et des frissons d'ailes
Sur les dômes aux boules d'or,
Et les molécules fidèles
Se cherchent et s'aiment encor.

L'amour oublié se réveille,
Le passé vaguement renaît,
La fleur sur la bouche vermeille
Se respire et se reconnaît;

Dans la nacre où le rire brille
La perle revoit sa blancheur;
Sur une peau de jeune fille
Le marbre ému sent sa fraîcheur;

Le ramier trouve une voix douce,
Écho de son gémissement;
Toute résistance s'émousse,
Et l'inconnu devient l'amant.

Vous devant qui je brûle et tremble,
Quel flot, quel fronton, quel rosier,
Quel dôme nous connut ensemble,
Perle ou marbre, fleur ou ramier?

LE POÈME DE LA FEMME

MARBRE DE PAROS

UN jour, au doux rêveur qui l'aime,
En train de montrer ses trésors,
Elle voulut lire un poème,
Le poème de son beau corps.

D'abord, superbe et triomphante,
Elle vint en grand apparat,
Traînant avec des airs d'infante
Un flot de velours nacarat :

Telle qu'au rebord de sa loge
Elle brille aux Italiens,
Écoutant passer son éloge
Dans les chants des musiciens.

Ensuite, en sa verve d'artiste,
Laissant tomber l'épais velours,
Dans un nuage de batiste
Elle ébaucha ses fiers contours.

Glissant de l'épaule à la hanche,
La chemise aux plis nonchalants,
Comme une tourterelle blanche,
Vint s'abattre sur ses pieds blancs.

Pour Apelle ou pour Cléomène,
Elle semblait, marbre de chair,
En Vénus Anadyomène
Poser nue au bord de la mer.

De grosses perles de Venise
Roulaient au lieu de gouttes d'eau,
Grains laiteux qu'un rayon irise,
Sur le frais satin de sa peau.

Oh! quelles ravissantes choses,
Dans sa divine nudité,
Avec les strophes de ses poses,
Chantait cet hymne de beauté!

Comme les flots baisant le sable
Sous la lune aux tremblants rayons,
Sa grâce était intarissable
En molles ondulations.

Mais bientôt, lasse d'art antique,
De Phidias et de Vénus,
Dans une autre stance plastique
Elle groupe ses charmes nus :

Sur un tapis de Cachemire,
C'est la sultane du sérail,
Riant au miroir qui l'admire
Avec un rire de corail;

La Géorgienne indolente,
Avec son souple narghilé,
Étalant sa hanche opulente,
Un pied sous l'autre replié,

Et, comme l'odalisque d'Ingres,
De ses reins cambrant les rondeurs,
En dépit des vertus malingres,
En dépit des maigres pudeurs!

Paresseuse odalisque, arrière!
Voici le tableau dans son jour,
Le diamant dans sa lumière;
Voici la beauté dans l'amour!

Sa tête penche et se renverse;
Haletante, dressant les seins,
Aux bras du rêve qui la berce,
Elle tombe sur ses coussins;

Ses paupières battent des ailes
Sur leurs globes d'argent bruni,
Et l'on voit monter ses prunelles
Dans la nacre de l'infini.

D'un linceul de point d'Angleterre
Que l'on recouvre sa beauté:
L'extase l'a prise à la terre;
Elle est morte de volupté!

Que les violettes de Parme,
Au lieu des tristes fleurs des morts
Où chaque perle est une larme,
Pleurent en bouquets sur son corps!

Et que mollement on la pose
Sur son lit, tombeau blanc et doux,
Où le poète, à la nuit close,
Ira prier à deux genoux!

ÉTUDE DE MAINS

I

IMPÉRIA

CHEZ un sculpteur, moulée en plâtre,
J'ai vu l'autre jour une main
D'Aspasie ou de Cléopâtre,
Pur fragment d'un chef-d'œuvre humain.

Sous le baiser neigeux saisie
Comme un lis par l'aube argenté,
Comme une blanche poésie,
S'épanouissait sa beauté ;

Dans l'éclat de sa pâleur mate
Elle étalait sur le velours
Son élégance délicate
Et ses doigts fins aux anneaux lourds;

Une cambrure florentine,
Avec un bel air de fierté,
Faisait, en ligne serpentine,
Onduler son pouce écarté.

A-t-elle joué dans les boucles
Des cheveux lustrés de don Juan,
Ou sur son caftan d'escarboucles
Peigné la barbe du sultan,

Et tenu, courtisane ou reine,
Entre ses doigts si bien sculptés,
Le sceptre de la souveraine
Ou le sceptre des voluptés?

Elle a dû, nerveuse et mignonne,
Souvent s'appuyer sur le col
Et sur la croupe de lionne
De sa chimère prise au vol.

Impériales fantaisies,
Amour des somptuosités,
Voluptueuses frénésies,
Rêves d'impossibilités,

Romans extravagants, poèmes
De haschisch et de vin du Rhin,
Courses folles dans les bohèmes
Sur le dos des coursiers sans frein;

On voit tout cela dans les lignes
De cette paume, livre blanc
Où Vénus a tracé des signes
Que l'Amour ne lit qu'en tremblant.

II

LACENAIRE

Pour contraste, la main coupée
De Lacenaire l'assassin,
Dans des baumes puissants trempée,
Posait auprès, sur un coussin.

Curiosité dépravée !
J'ai touché, malgré mes dégoûts,
Du supplice encor mal lavée,
Cette chair froide au duvet roux.

Momifiée et toute jaune
Comme la main d'un Pharaon,
Elle allonge ses doigts de faune
Crispés par la tentation.

Un prurit d'or et de chair vive
Semble titiller de ses doigts
L'immobilité convulsive,
Et les tordre comme autrefois.

Tous les vices avec leurs griffes
Ont, dans les plis de cette peau,
Tracé d'affreux hiéroglyphes,
Lus couramment par le bourreau.

On y voit les œuvres mauvaises
Écrites en fauves sillons,
Et les brûlures des fournaises
Où bouillent les corruptions;

Les débauches dans les Caprées
Des tripots et des lupanars,
De vin et de sang diaprées,
Comme l'ennui des vieux Césars!

En même temps molle et féroce,
Sa forme a pour l'observateur
Je ne sais quelle grâce atroce,
La grâce du gladiateur!

Criminelle aristocratie,
Par la varlope ou le marteau
Sa pulpe n'est pas endurcie,
Car son outil fut un couteau.

Saints calus du travail honnête,
On y cherche en vain votre sceau.
Vrai meurtrier et faux poète,
Il fut le Manfred du ruisseau!

VARIATIONS

SUR

LE CARNAVAL DE VENISE

I

DANS LA RUE

Il est un vieil air populaire
Par tous les violons raclé,
Aux abois des chiens en colère
Par tous les orgues nasillé.

Les tabatières à musique
L'ont sur leur répertoire inscrit;
Pour les serins il est classique,
Et ma grand'mère, enfant, l'apprit.

Sur cet air, pistons, clarinettes,
Dans les bals aux poudreux berceaux,
Font sauter commis et grisettes,
Et de leurs nids fuir les oiseaux.

La guinguette, sous sa tonnelle
De houblon et de chèvrefeuil,
Fête, en braillant la ritournelle,
Le gai dimanche et l'argenteuil.

L'aveugle au basson qui pleurniche
L'écorche en se trompant de doigts;
La sébile aux dents, son caniche
Près de lui le grogne à mi-voix.

Et les petites guitaristes,
Maigres sous leurs minces tartans,
Le glapissent de leurs voix tristes
Aux tables des cafés chantants.

Paganini, le fantastique,
Un soir, comme avec un crochet,
A ramassé le thème antique
Du bout de son divin archet,

Et, brodant la gaze fanée
Que l'oripeau rougit encor,
Fait sur la phrase dédaignée
Courir ses arabesques d'or.

II

SUR LES LAGUNES

Tra la, tra la, la, la, la laire !
Qui ne connaît pas ce motif ?
A nos mamans il a su plaire,
Tendre et gai, moqueur et plaintif :

L'air du Carnaval de Venise,
Sur les canaux jadis chanté
Et qu'un soupir de folle brise
Dans le ballet a transporté !

Il me semble, quand on le joue,
Voir glisser dans son bleu sillon
Une gondole avec sa proue
Faite en manche de violon.

Sur une gamme chromatique,
Le sein de perles ruisselant,
La Vénus de l'Adriatique
Sort de l'eau son corps rose et blanc.

Les dômes, sur l'azur des ondes
Suivant la phrase au pur contour,
S'enflent comme des gorges rondes
Que soulève un soupir d'amour.

L'esquif aborde et me dépose,
Jetant son amarre au pilier,
Devant une façade rose,
Sur le marbre d'un escalier.

Avec ses palais, ses gondoles,
Ses mascarades sur la mer,
Ses doux chagrins, ses gaités folles,
Tout Venise vit dans cet air.

Une frêle corde qui vibre
Refait sur un pizzicato,
Comme autrefois joyeuse et libre,
La ville de Canaletto!

III

CARNAVAL

Venise pour le bal s'habille.
De paillettes tout étoilé,
Scintille, fourmille et babille
Le carnaval bariolé.

Arlequin, nègre par son masque,
Serpent par ses mille couleurs,
Rosse d'une note fantasque
Cassandre son souffre-douleurs.

Battant de l'aile avec sa manche,
Comme un pingouin sur un écueil,
Le blanc Pierrot, par une blanche,
Passe la tête et cligne l'œil.

Le Docteur bolonais rabâche
Avec la basse aux sons traînés;
Polichinelle, qui se fâche,
Se trouve une croche pour nez.

Heurtant Trivelin qui se mouche
Avec un trille extravagant,
A Colombine Scaramouche
Rend son éventail ou son gant.

Sur une cadence se glisse
Un domino, ne laissant voir
Qu'un malin regard en coulisse
Aux paupières de satin noir.

Ah! fine barbe de dentelle,
Que fait voler un souffle pur,
Cet arpège m'a dit: « C'est elle! »
Malgré tes réseaux, j'en suis sûr,

Et j'ai reconnu, rose et fraîche,
Sous l'affreux profil de carton,
Sa lèvre au fin duvet de pêche
Et la mouche de son menton.

IV

CLAIR DE LUNE SENTIMENTAL

A travers la folle risée
Que Saint-Marc renvoie au Lido,
Une gamme monte en fusée,
Comme au clair de lune un jet d'eau...

A l'air qui jase d'un ton bouffe
Et secoue au vent ses grelots,
Un regret, ramier qu'on étouffe,
Par instants mêle ses sanglots.

Au loin, dans la brume sonore,
Comme un rêve presque effacé,
J'ai revu, pâle et triste encore,
Mon vieil amour de l'an passé.

Mon âme en pleurs s'est souvenue
De l'avril où, guettant au bois
La violette à sa venue,
Sous l'herbe nous mêlions nos doigts...

Cette note de chanterelle,
Vibrant comme l'harmonica,
C'est la voix enfantine et grêle,
Flèche d'argent qui me piqua.

Le son en est si faux, si tendre,
Si moqueur, si doux, si cruel,
Si froid, si brûlant, qu'à l'entendre
On ressent un plaisir mortel,

Et que mon cœur, comme la voûte
Dont l'eau pleure dans un bassin,
Laisse tomber goutte par goutte
Ses larmes rouges dans mon sein.

Jovial et mélancolique,
Ah! vieux thème du carnaval,
Où le rire aux larmes réplique,
Que ton charme m'a fait de mal!

SYMPHONIE
EN BLANC MAJEUR

De leur col blanc courbant les lignes,
On voit dans les contes du Nord,
Sur le vieux Rhin, des femmes-cygnes
Nager en chantant près du bord,

Ou, suspendant à quelque branche
Le plumage qui les revêt,
Faire luire leur peau plus blanche
Que la neige de leur duvet.

De ces femmes il en est une,
Qui chez nous descend quelquefois,
Blanche comme le clair de lune
Sur les glaciers dans les cieux froids,

Conviant la vue enivrée
De sa boréale fraîcheur
A des régals de chair nacrée,
A des débauches de blancheur!

Son sein, neige moulée en globe,
Contre les camélias blancs
Et le blanc satin de sa robe
Soutient des combats insolents.

Dans ces grandes batailles blanches,
Satins et fleurs ont le dessous,
Et, sans demander leurs revanches,
Jaunissent comme des jaloux.

Sur les blancheurs de son épaule,
Paros au grain éblouissant,
Comme dans une nuit du pôle,
Un givre invisible descend.

De quel mica de neige vierge,
De quelle moelle de roseau,
De quelle hostie et de quel cierge
A-t-on fait le blanc de sa peau?

A-t-on pris la goutte lactée
Tachant l'azur du ciel d'hiver,
Le lis à la pulpe argentée,
La blanche écume de la mer;

Le marbre blanc, chair froide et pâle,
Où vivent les divinités;
L'argent mat, la laiteuse opale
Qu'irisent de vagues clartés;

L'ivoire, où ses mains ont des ailes
Et, comme des papillons blancs,
Sur la pointe des notes frêles
Suspendent leurs baisers tremblants;

L'hermine vierge de souillure,
Qui, pour abriter leurs frissons,
Ouate de sa blanche fourrure
Les épaules et les blasons;

Le vif-argent aux fleurs fantasques
Dont les vitraux sont ramagés;
Les blanches dentelles des vasques,
Pleurs de l'ondine en l'air figés;

L'aubépine de mai qui plie
Sous les blancs frimas de ses fleurs;
L'albâtre où la mélancolie
Aime à retrouver ses pâleurs;

Le duvet blanc de la colombe,
Neigeant sur les toits du manoir,
Et la stalactite qui tombe,
Larme blanche de l'antre noir?

Des Groenlands et des Norvèges
Vient-elle avec Séraphita?
Est-ce la Madone des neiges,
Un sphinx blanc que l'hiver sculpta,

Sphinx enterré par l'avalanche,
Gardien des glaciers étoilés,
Et qui, sous sa poitrine blanche,
Cache de blancs secrets gelés?

Sous la glace où calme il repose,
Oh! qui pourra fondre ce cœur!
Oh! qui pourra mettre un ton rose
Dans cette implacable blancheur!

COQUETTERIE POSTHUME

QUAND je mourrai, que l'on me mette,
Avant de clouer mon cercueil,
Un peu de rouge à la pommette,
Un peu de noir au bord de l'œil;

Car je veux, dans ma bière close,
Comme le soir de son aveu,
Rester éternellement rose
Avec du khol sous mon œil bleu.

Pas de suaire en toile fine;
Mais drapez-moi dans les plis blancs
De ma robe de mousseline,
De ma robe à treize volants.

C'est ma parure préférée:
Je la portais quand je lui plus;
Son premier regard l'a sacrée,
Et depuis je ne la mis plus.

Posez-moi, sans jaune immortelle,
Sans coussin de larmes brodé,
Sur mon oreiller de dentelle
De ma chevelure inondé.

Cet oreiller, dans les nuits folles,
A vu dormir nos fronts unis,
Et sous le drap noir des gondoles
Compté nos baisers infinis.

Entre mes mains de cire pâle,
Que la prière réunit,
Tournez ce chapelet d'opale
Par le pape à Rome bénit :

Je l'égrènerai dans la couche
D'où nul encor ne s'est levé ;
Sa bouche en a dit sur ma bouche
Chaque *Pater* et chaque *Ave*.

DIAMANT DU CŒUR

TOUT amoureux, de sa maîtresse,
Sur son cœur ou dans son tiroir,
Possède un gage qu'il caresse
Aux jours de regret ou d'espoir.

L'un d'une chevelure noire,
Par un sourire encouragé,
A pris une boucle que moire
Un reflet bleu d'aile de geai.

L'autre a, sur un cou blanc qui ploie,
Coupé par derrière un flocon
Retors et fin comme la soie
Que l'on dévide du cocon.

Un troisième, au fond d'une boîte,
Reliquaire du souvenir,
Cache un gant blanc, de forme étroite,
Où nulle main ne peut tenir.

Cet autre, pour s'en faire un charme,
Dans un sachet, d'un chiffre orné,
Coud des violettes de Parme,
Frais cadeau qu'on reprend fané.

Celui-ci baise la pantoufle
Que Cendrillon perdit un soir;
Et celui-ci conserve un souffle
Dans la barbe d'un masque noir.

Moi, je n'ai ni boucle lustrée,
Ni gant, ni bouquet, ni soulier,
Mais je garde, empreinte adorée,
Une larme sur un papier :

Pure rosée, unique goutte,
D'un ciel d'azur tombée un jour,
Joyau sans prix, perle dissoute
Dans la coupe de mon amour!

Et, pour moi, cette obscure tache
Reluit comme un écrin d'Ophir,
Et du vélin bleu se détache,
Diamant éclos d'un saphir.

Cette larme, qui fait ma joie,
Roula, trésor inespéré,
Sur un de mes vers qu'elle noie,
D'un œil qui n'a jamais pleuré!

PREMIER SOURIRE

DU PRINTEMPS

TANDIS qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent haletants,
Mars qui rit, malgré les averses,
Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes,
Sournoisement, lorsque tout dort,
Il repasse des collerettes
Et cisèle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne
Il s'en va, furtif perruquier,
Avec une houppe de cygne,
Poudrer à frimas l'amandier.

La nature au lit se repose;
Lui, descend au jardin désert
Et lace les boutons de rose
Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfèges,
Qu'aux merles il siffle à mi-voix,
Il sème aux prés les perce-neiges
Et les violettes aux bois.

Sur le cresson de la fontaine
Où le cerf boit, l'oreille au guet,
De sa main glacée il égrène
Les grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles,
Il met la fraise au teint vermeil,
Et te tresse un chapeau de feuilles
Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite
Et que son règne va finir,
Au seuil d'avril tournant la tête,
Il dit : « Printemps, tu peux venir! »

CONTRALTO

On voit dans le musée antique,
Sur un lit de marbre sculpté,
Une statue énigmatique
D'une inquiétante beauté.

Est-ce un jeune homme? est-ce une femme,
Une déesse, ou bien un dieu?
L'amour, ayant peur d'être infâme,
Hésite et suspend son aveu.

Dans sa pose malicieuse,
Elle s'étend, le dos tourné
Devant la foule curieuse,
Sur son coussin capitonné.

Pour faire sa beauté maudite,
Chaque sexe apporta son don.
Tout homme dit : « C'est Aphrodite ! »
Toute femme : « C'est Cupidon ! »

Sexe douteux, grâce certaine,
On dirait ce corps indécis
Fondu, dans l'eau de la fontaine,
Sous les baisers de Salmacis.

Chimère ardente, effort suprême
De l'art et de la volupté,
Monstre charmant, comme je t'aime
Avec ta multiple beauté!

Bien qu'on défende ton approche,
Sous la draperie aux plis droits,
Dont le bout à ton pied s'accroche,
Mes yeux ont plongé bien des fois.

Rêve de poète et d'artiste,
Tu m'as bien des nuits occupé,
Et mon caprice qui persiste
Ne convient pas qu'il s'est trompé;

Mais seulement il se transpose,
Et, passant de la forme au son,
Trouve dans sa métamorphose
La jeune fille et le garçon.

Que tu me plais, ô timbre étrange!
Son double, homme et femme à la fois,
Contralto, bizarre mélange,
Hermaphrodite de la voix!

C'est Roméo, c'est Juliette,
Chantant avec un seul gosier;
Le pigeon rauque et la fauvette
Perchés sur le même rosier;

C'est la châtelaine qui raille
Son beau page parlant d'amour;
L'amant au pied de la muraille,
La dame au balcon de sa tour;

Le papillon, blanche étincelle,
Qu'en ses détours et ses ébats
Poursuit un papillon fidèle,
L'un volant haut et l'autre bas;

L'ange qui descend et qui monte
Sur l'escalier d'or voltigeant;
La cloche mêlant dans sa fonte
La voix d'airain, la voix d'argent;

La mélodie et l'harmonie,
Le chant et l'accompagnement;
A la grâce la force unie,
La maîtresse embrassant l'amant!

Sur le pli de sa jupe assise,
Ce soir, ce sera Cendrillon
Causant près du feu qu'elle attise
Avec son ami le grillon;

Demain, le valeureux Arsace
A son courroux donnant l'essor,
Ou Tancrède avec sa cuirasse,
Son épée et son casque d'or;

Desdemona chantant le Saule,
Zerline bernant Mazetto,
Ou Malcolm le plaid sur l'épaule.
C'est toi que j'aime, ô contralto!

Nature charmante et bizarre
Que Dieu d'un double attrait para,
Toi qui pourrais, comme Gulnare,
Être le Kaled d'un Lara,

Et dont la voix, dans sa caresse,
Réveillant le cœur endormi,
Mêle aux soupirs de la maîtresse
L'accent plus mâle de l'ami !

CÆRULEI OCULI

UNE femme mystérieuse,
Dont la beauté trouble mes sens,
Se tient debout, silencieuse,
Au bord des flots retentissants.

Ses yeux, où le ciel se reflète,
Mêlent à leur azur amer,
Qu'étoile une humide paillette,
Les teintes glauques de la mer.

Dans les langueurs de leurs prunelles
Une grâce triste sourit;
Les pleurs mouillent les étincelles
Et la lumière s'attendrit;

Et leurs cils, comme des mouettes
Qui rasent le flot aplani,
Palpitent, ailes inquiètes,
Sur leur azur indéfini.

Comme dans l'eau bleue et profonde
Où dort plus d'un trésor coulé,
On y découvre à travers l'onde
La coupe du roi de Thulé.

Sous leur transparence verdâtre
Brille, parmi le goëmon,
L'autre perle de Cléopâtre
Près de l'anneau de Salomon.

La couronne au gouffre lancée
Dans la ballade de Schiller,
Sans qu'un plongeur l'ait ramassée,
Y jette encor son reflet clair.

Un pouvoir magique m'entraîne
Vers l'abîme de ce regard,
Comme au sein des eaux la sirène
Attirait Harald Harfagar.

Mon âme, avec la violence
D'un irrésistible désir,
Au milieu du gouffre s'élance
Vers l'ombre impossible à saisir.

Montrant son sein, cachant sa queue,
La sirène amoureusement
Fait ondoyer sa blancheur bleue
Sous l'émail vert du flot dormant.

L'eau s'enfle comme une poitrine
Aux soupirs de la passion;
Le vent, dans sa conque marine,
Murmure une incantation.

« Oh ! viens dans ma couche de nacre,
Mes bras d'onde t'enlaceront ;
Les flots, perdant leur saveur âcre,
Sur ta bouche, en miel couleront.

« Laissant bruire sur nos têtes
La mer qui ne peut s'apaiser,
Nous boirons l'oubli des tempêtes
Dans la coupe de mon baiser. »

Ainsi parle la voix humide
De ce regard céruléen,
Et mon cœur sous l'onde perfide
Se noie et consomme l'hymen.

RONDALLA

ENFANT aux airs d'impératrice,
Colombe aux regards de faucon,
Tu me hais, mais c'est mon caprice,
De me planter sous ton balcon.

Là, je veux, le pied sur la borne,
Pinçant les nerfs, tapant le bois,
Faire luire à ton carreau morne
Ta lampe et ton front à la fois.

Je défends à toute guitare
De bourdonner aux alentours.
Ta rue est à moi : je la barre
Pour y chanter seul mes amours,

Et je coupe les deux oreilles
Au premier racleur de jambon
Qui devant la chambre où tu veilles
Braille un couplet mauvais ou bon.

Dans sa gaîne mon couteau bouge;
Allons! qui veut de l'incarnat?
A son jabot qui veut du rouge
Pour faire un bouton de grenat?

Le sang dans les veines s'ennüie,
Car il est fait pour se montrer;
Le temps est noir, gare la pluie!
Poltrons, hâtez-vous de rentrer.

Sortez, vaillants! sortez, bravaches!
L'avant-bras couvert du manteau,
Que sur vos faces de gavaches
J'écrive des croix au couteau!

Qu'ils s'avancent! seuls ou par bande,
De pied ferme je les attends.
A ta gloire il faut que je fende
Les naseaux de ces capitans.

Au ruisseau qui gêne ta marche
Et pourrait salir tes pieds blancs,
Corps du Christ! je veux faire une arche
Avec les côtes des galants.

Pour te prouver combien je t'aime,
Dis! je tuerai qui tu voudras;
J'attaquerai Satan lui-même,
Si pour linceul j'ai tes deux draps.

Porte sourde!... Fenêtre aveugle!...
Tu dois pourtant ouïr ma voix:
Comme un taureau blessé je beugle,
Des chiens excitant les abois!

Au moins plante un clou dans ta porte,
Un clou pour accrocher mon cœur.
A quoi sert que je le remporte
Fou de rage, mort de langueur ?

NOSTALGIES D'OBÉLISQUES

I

L'OBÉLISQUE DE PARIS

Sur cette place je m'ennuie,
Obélisque dépareillé;
Neige, givre, bruine et pluie
Glacent mon flanc déjà rouillé;

Et ma vieille aiguille, rougie
Aux fournaises d'un ciel de feu,
Prend des pâleurs de nostalgie
Dans cet air qui n'est jamais bleu.

Devant les colosses moroses
Et les pylônes de Luxor,
Près de mon frère aux teintes roses
Que ne suis-je debout encor,

Plongeant dans l'azur immuable
Mon pyramidion vermeil,
Et de mon ombre, sur le sable,
Écrivant les pas du soleil!

Rhamsès! un jour, mon bloc superbe,
Où l'éternité s'ébréchait,
Roula, fauché comme un brin d'herbe,
Et Paris s'en fit un hochet.

La sentinelle granitique,
Gardienne des énormités,
Se dresse entre un faux temple antique
Et la Chambre des députés.

Sur l'échafaud de Louis seize,
Monolithe au sens aboli,
On a mis mon secret, qui pèse
Le poids de cinq mille ans d'oubli.

Les moineaux francs souillent ma tête,
Où s'abattaient dans leur essor
L'ibis rose et le gypaète
Au blanc plumage, aux serres d'or.

La Seine, noir égout des rues,
Fleuve immonde fait de ruisseaux,
Salit mon pied, que dans ses crues
Baisait le Nil, père des eaux,

Le Nil, géant à barbe blanche
Coiffé de lotus et de joncs,
Versant de son urne qui penche
Des crocodiles pour goujons!

Les chars d'or étoilés de nacre
Des grands Pharaons d'autrefois
Rasaient mon bloc heurté du fiacre
Emportant le dernier des rois.

Jadis, devant ma pierre antique,
Le pschent au front, les prêtres saints
Promenaient la bari mystique
Aux emblèmes dorés et peints;

Mais aujourd'hui, pilier profane
Entre deux fontaines campé,
Je vois passer la courtisane
Se renversant dans son coupé.

Je vois, de janvier à décembre,
La procession des bourgeois,
Les Solons qui vont à la Chambre
Et les Arthurs qui vont au Bois.

Oh! dans cent ans, quels laids squelettes
Fera ce peuple impie et fou,
Qui se couche sans bandelettes
Dans des cercueils que ferme un clou,

Et n'a pas même d'hypogées
A l'abri des corruptions,
Dortoirs où, par siècles rangées,
Plongent les générations!

Sol sacré des hiéroglyphes
Et des secrets sacerdotaux,
Où les sphinx s'aiguisent les griffes
Sur les angles des piédestaux,

Où sous le pied sonne la crypte,
Où l'épervier couve son nid,
Je te pleure, ô ma vieille Égypte,
Avec des larmes de granit!

II

L'OBÉLISQUE DE LUXOR

Je veille, unique sentinelle
De ce grand palais dévasté,
Dans la solitude éternelle,
En face de l'immensité.

A l'horizon que rien ne borne,
Stérile, muet, infini,
Le désert sous le soleil morne
Déroule son linceul jauni.

Au-dessus de la terre nue,
Le ciel, autre désert d'azur,
Où jamais ne flotte une nue,
S'étale implacablement pur.

Le Nil, dont l'eau morte s'étame
D'une pellicule de plomb,
Luit, ridé par l'hippopotame,
Sous un jour mat tombant d'aplomb;

Et les crocodiles rapaces,
Sur le sable en feu des îlots,
Demi-cuits dans leurs carapaces,
Se pâment avec des sanglots.

Immobile sur son pied grêle,
L'ibis, le bec dans son jabot,
Déchiffre au bout de quelque stèle
Le cartouche sacré de Thot.

L'hyène rit, le chacal miaule,
Et, traçant des cercles dans l'air,
L'épervier affamé piaule,
Noire virgule du ciel clair.

Mais ces bruits de la solitude
Sont couverts par le bâillement
Des sphinx, lassés de l'attitude
Qu'ils gardent immuablement.

Produit des blancs reflets du sable
Et du soleil toujours brillant,
Nul ennui ne t'est comparable,
Spleen lumineux de l'Orient !

C'est toi qui faisais crier : « Grâce ! »
A la satiété des rois
Tombant vaincus sur leur terrasse ;
Et tu m'écrases de ton poids.

Ici jamais le vent n'essuie
Une larme à l'œil sec des cieux,
Et le temps fatigué s'appuie
Sur les palais silencieux.

Pas un accident ne dérange
La face de l'éternité;
L'Égypte, en ce monde où tout change,
Trône sur l'immobilité.

Pour compagnons et pour amies,
Quand l'ennui me prend par accès,
J'ai les fellahs et les momies
Contemporaines de Rhamsès;

Je regarde un pilier qui penche,
Un vieux colosse sans profil,
Et les canges à voile blanche
Montant ou descendant le Nil.

Que je voudrais comme mon frère,
Dans ce grand Paris transporté,
Auprès de lui, pour me distraire,
Sur une place être planté!

Là-bas, il voit à ses sculptures
S'arrêter un peuple vivant,
Hiératiques écritures,
Que l'idée épelle en rêvant.

Les fontaines juxtaposées
Sur la poudre de son granit
Jettent leurs brumes irisées;
Il est vermeil, il rajeunit!

Des veines roses de Syène
Comme moi cependant il sort,
Mais je reste à ma place ancienne;
Il est vivant, et je suis mort!

VIEUX DE LA VIEILLE

15 DÉCEMBRE

PAR l'ennui chassé de ma chambre,
J'errais le long du boulevard :
Il faisait un temps de décembre,
Vent froid, fine pluie et brouillard;

Et là je vis, spectacle étrange,
Échappés du sombre séjour,
Sous la bruine et dans la fange,
Passer des spectres en plein jour.

Pourtant c'est la nuit que les ombres,
Par un clair de lune allemand,
Dans les vieilles tours en décombres,
Reviennent ordinairement;

C'est la nuit que les Elfes sortent
Avec leur robe humide au bord,
Et sous les nénuphars emportent
Leur valseur de fatigue mort;

C'est la nuit qu'a lieu la revue
Dans la ballade de Zedlitz,
Où l'Empereur, ombre entrevue,
Compte les ombres d'Austerlitz.

Mais des spectres près du Gymnase,
A deux pas des Variétés,
Sans brume ou linceul qui les gaze,
Des spectres mouillés et crottés !

Avec ses dents jaunes de tartre,
Son crâne de mousse verdi,
A Paris, boulevard Montmartre,
Mob se montrant en plein midi !

La chose vaut qu'on la regarde :
Trois fantômes de vieux grognards,
En uniforme de l'ex-garde,
Avec deux ombres de hussards !

On eût dit la lithographie
Où, dessinés par un rayon,
Les morts, que Raffet déifie,
Passent, criant : « Napoléon ! »

Ce n'étaient pas les morts qu'éveille
Le son du nocturne tambour,
Mais bien quelques *vieux de la vieille*
Qui célébraient le grand retour.

Depuis la suprême bataille,
L'un a maigri, l'autre a grossi ;
L'habit, jadis fait à leur taille,
Est trop grand ou trop rétréci.

Nobles lambeaux, défroque épique,
Saints haillons, qu'étoile une croix,
Dans leur ridicule héroïque
Plus beaux que des manteaux de rois!

Un plumet énervé palpite
Sur leur kolback fauve et pelé;
Près des trous de balle, la mite
A rongé leur dolman criblé;

Leur culotte de peau trop large
Fait mille plis sur leur fémur;
Leur sabre rouillé, lourde charge,
Creuse le sol et bat le mur;

Ou bien un embonpoint grotesque,
Avec grand'peine boutonné,
Fait un poussah, dont on rit presque,
Du vieux héros tout chevronné.

Ne les raillez pas, camarade;
Saluez plutôt chapeau bas
Ces Achilles d'une Iliade
Qu'Homère n'inventerait pas!

Respectez leur tête chenue!
Sur leur front par vingt cieux bronzé,
La cicatrice continue
Le sillon que l'âge a creusé.

Leur peau, bizarrement noircie,
Dit l'Égypte aux soleils brûlants;
Et les neiges de la Russie
Poudrent encor leurs cheveux blancs.

Si leurs mains tremblent, c'est sans doute
Du froid de la Bérésina;
Et s'ils boitent, c'est que la route
Est longue du Caire à Wilna;

S'ils sont perclus, c'est qu'à la guerre
Les drapeaux étaient leurs seuls draps;
Et si leur manche ne va guère,
C'est qu'un boulet a pris leur bras.

Ne nous moquons pas de ces hommes
Qu'en riant le gamin poursuit:
Ils furent le jour dont nous sommes
Le soir et peut-être la nuit.

Quand on oublie, ils se souviennent!
Lancier rouge et grenadier bleu,
Au pied de la colonne ils viennent
Comme à l'autel de leur seul dieu :

Là, fiers de leur longue souffrance,
Reconnaissants des maux subis,
Ils sentent le cœur de la France
Battre sous leurs pauvres habits.

Aussi les pleurs trempent le rire
En voyant ce saint carnaval,
Cette mascarade d'empire,
Passer comme un matin de bal;

Et l'aigle de la grande armée,
Dans le ciel qu'emplit son essor,
Du fond d'une gloire enflammée,
Étend sur eux ses ailes d'or!

TRISTESSE EN MER

LES mouettes volent et jouent;
Et les blancs coursiers de la mer,
Cabrés sur les vagues, secouent
Leurs crins échevelés dans l'air.

Le jour tombe; une fine pluie
Éteint les fournaises du soir,
Et le steam-boat crachant la suie
Rabat son long panache noir.

Plus pâle que le ciel livide
Je vais au pays du charbon,
Du brouillard et du suicide;
— Pour se tuer le temps est bon.

Mon désir avide se noie
Dans le gouffre amer qui blanchit;
Le vaisseau danse, l'eau tournoie,
Le vent de plus en plus fraîchit.

Oh! je me sens l'âme navrée;
L'Océan gonfle, en soupirant,
Sa poitrine désespérée,
Comme un ami qui me comprend.

Allons! peines d'amour perdues,
Espoirs lassés, illusions
Du socle idéal descendues,
Un saut dans les moites sillons!

A la mer, souffrances passées,
Qui revenez toujours, pressant
Vos blessures cicatrisées
Pour leur faire pleurer du sang!

A la mer, spectre de mes rêves,
Regrets aux mortelles pâleurs
Dans un cœur rouge ayant sept glaives,
Comme la Mère des douleurs!

Chaque fantôme plonge et lutte
Quelques instants avec le flot,
Qui sur lui ferme sa volute
Et l'engloutit dans un sanglot.

Lest de l'âme, pesant bagage,
Trésors misérables et chers,
Sombrez, et dans votre naufrage
Je vais vous suivre au fond des mers!

Bleuâtre, enflé, méconnaissable,
Bercé par le flot qui bruit,
Sur l'humide oreiller du sable
Je dormirai bien cette nuit!

... Mais une femme dans sa mante
Sur le pont assise à l'écart,
Une femme jeune et charmante
Lève vers moi son long regard.

Dans ce regard, à ma détresse
La Sympathie aux bras ouverts
Parle et sourit, sœur ou maîtresse.
Salut, yeux bleus! bonsoir, flots verts!

Les mouettes volent et jouent;
Et les blancs coursiers de la mer,
Cabrés sur les vagues, secouent
Leurs crins échevelés dans l'air.

A UNE ROBE ROSE

Que tu me plais dans cette robe
Qui te déshabille si bien,
Faisant jaillir ta gorge en globe,
Montrant tout nu ton bras païen !

Frêle comme une aile d'abeille,
Frais comme un cœur de rose-thé,
Son tissu, caresse vermeille,
Voltige autour de ta beauté.

De l'épiderme sur la soie
Glissent des frissons argentés,
Et l'étoffe à la chair renvoie
Ses éclairs roses reflétés.

D'où te vient cette robe étrange
Qui semble faite de ta chair,
Trame vivante qui mélange
Avec ta peau son rose clair ?

Est-ce à la rougeur de l'aurore,
A la coquille de Vénus,
Au bouton de sein près d'éclore,
Que sont pris ces tons inconnus ?

Ou bien l'étoffe est-elle teinte
Dans les roses de ta pudeur?
Non; vingt fois modelée et peinte,
Ta forme connaît sa splendeur.

Jetant le voile qui te pèse,
Réalité que l'art rêva,
Comme la princesse Borghèse
Tu poserais pour Canova.

Et ces plis roses sont les lèvres
De mes désirs inapaisés,
Mettant au corps dont tu les sèvres
Une tunique de baisers.

LE MONDE EST MÉCHANT

Le monde est méchant, ma petite :
Avec son sourire moqueur
Il dit qu'à ton côté palpite
Une montre en place de cœur.

— Pourtant ton sein ému s'élève
Et s'abaisse comme la mer,
Aux bouillonnements de la sève
Circulant sous ta jeune chair.

Le monde est méchant, ma petite :
Il dit que tes yeux vifs sont morts
Et se meuvent dans leur orbite
A temps égaux et par ressorts.

— Pourtant une larme irisée
Tremble à tes cils, mouvant rideau,
Comme une perle de rosée
Qui n'est pas prise au verre d'eau.

Le monde est méchant, ma petite :
Il dit que tu n'as pas d'esprit,
Et que les vers qu'on te récite
Sont pour toi comme du sanscrit.

— Pourtant, sur ta bouche vermeille,
Fleur s'ouvrant et se refermant,
Le rire, intelligente abeille,
Se pose à chaque trait charmant.

C'est que tu m'aimes, ma petite,
Et que tu hais tous ces gens-là.
Quitte-moi ; — comme ils diront vite :
« Quel cœur et quel esprit elle a ! »

INÈS DE LAS SIERRAS

A LA PETRA CAMARA

NODIER raconte qu'en Espagne
Trois officiers cherchant, un soir,
Une venta dans la campagne,
Ne trouvèrent qu'un vieux manoir;

Un vrai château d'Anne Radcliffe,
Aux plafonds que le temps ploya,
Aux vitraux rayés par la griffe
Des chauves-souris de Goya,

Aux vastes salles délabrées,
Aux couloirs livrant leur secret,
Architectures effondrées
Où Piranèse se perdrait.

Pendant le souper, que regarde
Une collection d'aïeux
Dans leurs cadres montant la garde,
Un cri répond aux chants joyeux;

D'un long corridor en décombres,
Par la lune bizarrement
Entrecoupé de clairs et d'ombres,
Débusque un fantôme charmant;

Peigne au chignon, basquine aux hanches,
Une femme accourt en dansant,
Dans les bandes noires et blanches
Apparaissant, disparaissant.

Avec une volupté morte,
Cambrant les reins, penchant le cou,
Elle s'arrête sur la porte,
Sinistre et belle à rendre fou.

Sa robe, passée et fripée
Au froid humide des tombeaux,
Fait luire, d'un rayon frappée,
Quelques paillons sur ses lambeaux;

D'un pétale découronnée
A chaque soubresaut nerveux,
Sa rose, jaunie et fanée,
S'effeuille dans ses noirs cheveux.

Une cicatrice, pareille
A celle d'un coup de poignard,
Forme une couture vermeille
Sur sa gorge d'un ton blafard;

Et ses mains pâles et fluettes
Au nez des soupeurs pleins d'effroi
Entre-choquent les castagnettes,
Comme des dents claquant de froid.

Elle danse, morne bacchante,
La cachucha sur un vieil air,
D'une grâce si provocante,
Qu'on la suivrait même en enfer.

Ses cils palpitent sur ses joues
Comme des ailes d'oiseau noir,
Et sa bouche arquée a des moues
A mettre un saint au désespoir.

Quand de sa jupe qui tournoie
Elle soulève le volant,
Sa jambe, sous le bas de soie,
Prend des lueurs de marbre blanc.

Elle se penche jusqu'à terre,
Et sa main, d'un geste coquet,
Comme on fait des fleurs d'un parterre,
Groupe les désirs en bouquet.

Est-ce un fantôme ? est-ce une femme ?
Un rêve, une réalité,
Qui scintille comme une flamme
Dans un tourbillon de beauté ?

Cette apparition fantasque,
C'est l'Espagne du temps passé,
Aux frissons du tambour de Basque
S'élançant de son lit glacé,

Et, brusquement ressuscitée
Dans un suprême boléro,
Montrant sous sa jupe argentée
La *divisa* prise au taureau.

La cicatrice qu'elle porte,
C'est le coup de grâce donné
A la génération morte
Par chaque siècle nouveau-né.

J'ai vu ce fantôme au Gymnase,
Où Paris entier l'admira,
Lorsque dans son linceul de gaze
Parut la Petra Camara,

Impassible et passionnée,
Fermant ses yeux morts de langueur,
Et, comme Inès l'assassinée
Dansant, un poignard dans le cœur!

ODELETTE ANACRÉONTIQUE

POUR que je t'aime, ô mon poète,
Ne fais pas fuir par trop d'ardeur
Mon amour, colombe inquiète,
Au ciel rose de la pudeur.

L'oiseau qui marche dans l'allée
S'effraye et part au moindre bruit;
Ma passion est chose ailée
Et s'envole quand on la suit.

Muet comme l'Hermès de marbre,
Sous la charmille pose-toi;
Tu verras bientôt de son arbre
L'oiseau descendre sans effroi.

Tes tempes sentiront près d'elles,
Avec des souffles de fraîcheur,
Une palpitation d'ailes
Dans un tourbillon de blancheur;

Et la colombe apprivoisée
Sur ton épaule s'abattra,
Et son bec à pointe rosée
De ton baiser s'enivrera.

FUMÉE

LA-BAS, sous les arbres s'abrite
Une chaumière au dos bossu;
Le toit penche, le mur s'effrite,
Le seuil de la porte est moussu.

La fenêtre, un volet la bouche;
Mais du taudis, comme au temps froid
La tiède haleine d'une bouche,
La respiration se voit :

Un tire-bouchon de fumée,
Tournant son mince filet bleu,
De l'âme en ce bouge enfermée
Porte des nouvelles à Dieu.

APOLLONIE

J'AIME ton nom d'Apollonie,
Écho grec du sacré vallon,
Qui, dans sa robuste harmonie,
Te baptise sœur d'Apollon.

Sur la lyre au plectre d'ivoire,
Ce nom splendide et souverain,
Beau comme l'amour et la gloire,
Prend des résonnances d'airain.

Classique, il fait plonger les Elfes
Au fond de leur lac allemand,
Et seule la Pythie à Delphes
Pourrait le porter dignement,

Quand, relevant sa robe antique,
Elle s'assoit au trépied d'or,
Et dans sa pose fatidique
Attend le dieu qui tarde encor.

L'AVEUGLE

Un aveugle au coin d'une borne,
Hagard comme au jour un hibou,
Sur son flageolet, d'un air morne,
Tâtonne en se trompant de trou,

Et joue un ancien vaudeville
Qu'il fausse imperturbablement;
Son chien le conduit par la ville,
Spectre diurne à l'œil dormant.

Les jours sur lui passent sans luire;
Sombre, il entend le monde obscur
Et la vie invisible bruire
Comme un torrent derrière un mur!

Dieu sait quelles chimères noires
Hantent cet opaque cerveau,
Et quels illisibles grimoires
L'idée écrit en ce caveau!

Ainsi dans les puits de Venise
Un prisonnier à demi fou,
Pendant sa nuit qui s'éternise,
Grave des mots avec un clou.

Mais peut-être aux heures funèbres,
Quand la mort souffle le flambeau,
L'âme habituée aux ténèbres
Y verra clair dans le tombeau !

LIED

Au mois d'avril, la Terre est rose
Comme la jeunesse et l'amour;
Pucelle encore, à peine elle ose
Payer le Printemps de retour.

Au mois de juin, déjà plus pâle
Et le cœur de désir troublé,
Avec l'Été tout brun de hâle
Elle se cache dans le blé.

Au mois d'août, bacchante enivrée,
Elle offre à l'Automne son sein,
Et, roulant sur la peau tigrée,
Fait jaillir le sang du raisin.

En décembre, petite vieille,
Par les frimas poudrée à blanc,
Dans ses rêves elle réveille
L'Hiver auprès d'elle ronflant.

FANTAISIES D'HIVER

I

Le nez rouge, la face blême,
Sur un pupitre de glaçons,
L'Hiver exécute son thème
Dans le quatuor des saisons.

Il chante d'une voix peu sûre
Des airs vieillots et chevrotants;
Son pied glacé bat la mesure
Et la semelle en même temps;

Et comme Hændel, dont la perruque
Perdait sa farine en tremblant,
Il fait envoler de sa nuque
La neige qui la poudre à blanc.

II

Dans le bassin des Tuileries
Le cygne s'est pris en nageant,
Et les arbres, comme aux féeries,
Sont en filigrane d'argent;

Les vases ont des fleurs de givre
Sous la charmille aux blancs réseaux,
Et sur la neige on voit se suivre
Les pas étoilés des oiseaux.

Au piédestal où, court-vêtue,
Vénus coudoyait Phocion,
L'Hiver a posé pour statue
La Frileuse de Clodion.

III

Les femmes passent sous les arbres
En martre, hermine et menu-vair;
Et les déesses, frileux marbres,
Ont pris aussi l'habit d'hiver :

La Vénus Anadyomène
Est en pelisse à capuchon;
Flore, que la brise malmène,
Plonge ses mains dans son manchon;

Et pour la saison, les bergères
De Coysevox et de Coustou,
Trouvant leurs écharpes légères,
Ont des boas autour du cou.

IV

Sur la mode parisienne
Le Nord pose ses manteaux lourds,
Comme sur une Athénienne
Un Scythe étendrait sa peau d'ours.

Partout se mélange aux parures
Dont Palmyre habille l'Hiver,
Le faste russe des fourrures
Que parfume le vétiver.

Et le Plaisir rit dans l'alcôve
Quand, au milieu des Amours nus,
Des poils roux d'une bête fauve
Sort le torse blanc de Vénus.

V

Sous le voile qui vous protège,
Défiant les regards jaloux,
Si vous sortez par cette neige,
Redoutez vos pieds andalous :

La neige saisit comme un moule
L'empreinte de ce pied mignon
Qui, sur le tapis blanc qu'il foule,
Signe, à chaque pas, votre nom ;

Ainsi guidé, l'époux morose
Peut parvenir au nid caché
Où, de froid la joue encor rose,
A l'Amour s'enlace Psyché.

LA SOURCE

TOUT près du lac filtre une source,
Entre deux pierres, dans un coin;
Allègrement l'eau prend sa course
Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure : « Oh ! quelle joie !
Sous la terre il faisait si noir !
Maintenant ma rive verdoie,
Le ciel se mire à mon miroir.

« Les myosotis aux fleurs bleues
Me disent : « Ne m'oubliez pas ! »
Les libellules de leurs queues
M'égratignent dans leurs ébats;

« A ma coupe l'oiseau s'abreuve...
Qui sait ? après quelques détours
Peut-être deviendrai-je un fleuve
Baignant vallons, rochers et tours.

« Je broderai de mon écume
Ponts de pierre, quais de granit,
Emportant le steamer qui fume
A l'Océan où tout finit. »

Ainsi la jeune source jase,
Formant cent projets d'avenir;
Comme l'eau qui bout dans un vase,
Son flot ne peut se contenir;

Mais le berceau touche à la tombe,
Le géant futur meurt petit :
Née à peine, la source tombe
Dans le grand lac qui l'engloutit !

BÛCHERS ET TOMBEAUX

Le squelette était invisible
Au temps heureux de l'Art païen;
L'homme, sous la forme sensible,
Content du beau, ne cherchait rien.

Pas de cadavre sous la tombe,
Spectre hideux de l'être cher,
Comme d'un vêtement qui tombe
Se déshabillant de sa chair,

Et, quand la pierre se lézarde,
Parmi les épouvantements,
Montrant à l'œil qui s'y hasarde
Une armature d'ossements;

Mais au feu du bûcher ravie
Une pincée entre les doigts,
Résidu léger de la vie,
Qu'enserrait l'urne aux flancs étroits,

Ce que le papillon de l'âme
Laisse de poussière après lui,
Et ce qui reste de la flamme
Sur le trépied, quand elle a lui!

Entre les fleurs et les acanthes,
Dans le marbre, joyeusement,
Amours, ægipans et bacchantes
Dansaient autour du monument;

Tout au plus un petit génie
Du pied éteignait un flambeau;
Et l'Art versait son harmonie
Sur la tristesse du tombeau.

Les tombes étaient attrayantes :
Comme on fait d'un enfant qui dort,
D'images douces et riantes
La Vie enveloppait la Mort;

La Mort dissimulait sa face
Aux trous profonds, au nez camard,
Dont la hideur railleuse efface
Les chimères du cauchemar.

Le monstre sous la chair splendide
Cachait son fantôme inconnu,
Et l'œil de la vierge candide
Allait au bel éphèbe nu.

Seulement pour pousser à boire,
Au banquet de Trimalcion,
Une larve, joujou d'ivoire,
Faisait son apparition;

Des dieux que l'Art toujours révère
Trônaient au ciel marmoréen.
Mais l'Olympe cède au Calvaire,
Jupiter au Nazaréen;

Une voix dit : « Pan est mort ! » — L'ombre
S'étend. — Comme sur un drap noir,
Sur la tristesse immense et sombre
Le blanc squelette se fait voir.

Il signe les pierres funèbres
De son paraphe de fémurs,
Pend son chapelet de vertèbres
Dans les charniers, le long des murs;

Des cercueils lève le couvercle
Avec ses bras aux os pointus,
Dessine ses côtes en cercle
Et rit de son large rictus.

Il pousse à la danse macabre
L'empereur, le pape et le roi,
Et de son cheval qui se cabre
Jette bas le preux plein d'effroi.

Il entre chez la courtisane
Et fait des mines au miroir;
Du malade il boit la tisane,
De l'avare ouvre le tiroir;

Piquant l'attelage qui rue
Avec un os pour aiguillon,
Du laboureur à la charrue
Termine en fosse le sillon;

Et, parmi la foule priée,
Hôte inattendu, sous le banc,
Vole à la pâle mariée
Sa jarretière de ruban.

A chaque pas grossit la bande ;
Le jeune au vieux donne la main ;
L'irrésistible sarabande
Met en branle le genre humain.

Le spectre en tête se déhanche,
Dansant et jouant du rebec,
Et sur fond noir, en couleur blanche,
Holbein l'esquisse d'un trait sec.

Quand le siècle devient frivole,
Il suit la mode : en tonnelet
Retrousse son linceul et vole,
Comme un Cupidon de ballet,

Au tombeau-sofa des marquises
Qui reposent, lasses d'amour,
En des attitudes exquises,
Dans les chapelles Pompadour.

Mais voile-toi, masque sans joues,
Comédien que le ver mord,
Depuis assez longtemps tu joues
Le mélodrame de la Mort.

Reviens, reviens, bel Art antique,
De ton paros étincelant
Couvrir ce squelette gothique ;
Dévore-le, bûcher brûlant !

Si nous sommes une statue
Sculptée à l'image de Dieu,
Quand cette image est abattue,
Jetons-en les débris au feu.

Toi, forme immortelle, remonte
Dans la flamme aux sources du Beau,
Sans que ton argile ait la honte
Et les misères du tombeau !

LE SOUPER DES ARMURES

Biorn, étrange cénobite,
Sur le plateau d'un roc pelé,
Hors du temps et du monde, habite
La tour d'un burg démantelé.

De sa porte l'esprit moderne
En vain soulève le marteau :
Biorn verrouille sa poterne
Et barricade son château.

Quand tous ont les yeux vers l'aurore,
Biorn, sur son donjon perché,
A l'horizon contemple encore
La place du soleil couché.

Ame rétrospective, il loge
Dans son burg et dans le passé ;
Le pendule de son horloge
Depuis des siècles est cassé.

Sous ses ogives féodales
Il erre, éveillant les échos,
Et ses pas, sonnant sur les dalles,
Semblent suivis de pas égaux.

Il ne voit ni laïcs, ni prêtres,
Ni gentilshommes, ni bourgeois;
Mais les portraits de ses ancêtres
Causent avec lui quelquefois.

Et certains soirs, pour se distraire,
Trouvant manger seul ennuyeux,
Biorn, caprice funéraire,
Invite à souper ses aïeux.

Les fantômes, quand minuit sonne,
Viennent armés de pied en cap;
Biorn, qui malgré lui frissonne,
Salue en haussant son hanap.

Pour s'asseoir, chaque panoplie
Fait un angle avec son genou,
Dont l'articulation plie
En grinçant comme un vieux verrou;

Et tout d'une pièce, l'armure,
D'un corps absent gauche cercueil,
Rendant un creux et sourd murmure,
Tombe entre les bras du fauteuil.

Landgraves, rhingraves, burgraves,
Venus du ciel ou de l'enfer,
Ils sont tous là, muets et graves,
Les raides convives de fer!

Dans l'ombre, un rayon fauve indique
Un monstre, guivre, aigle à deux cous,
Pris au bestiaire héraldique
Sur les cimiers faussés de coups.

Du mufle des bêtes difformes
Dressant leurs ongles arrogants,
Partent des panaches énormes,
Des lambrequins extravagants;

Mais les casques ouverts sont vides
Comme les timbres du blason;
Seulement deux flammes livides
Y luisent d'étrange façon.

Toute la ferraille est assise
Dans la salle du vieux manoir,
Et, sur le mur, l'ombre indécise
Donne à chaque hôte un page noir.

Les liqueurs au feu des bougies
Ont des pourpres d'un ton suspect;
Les mets dans leurs sauces rougies
Prennent un singulier aspect.

Parfois un corselet miroite,
Un morion brille un moment;
Une pièce qui se déboîte
Choit sur la nappe lourdement.

L'on entend les battements d'ailes
D'invisibles chauves-souris,
Et les drapeaux des infidèles
Palpitent le long du lambris.

Avec des mouvements fantasques
Courbant leurs phalanges d'airain,
Les gantelets versent aux casques
Des rasades de vin du Rhin,

Ou découpent au fil des dagues
Des sangliers sur des plats d'or...
Cependant passent des bruits vagues
Par les orgues du corridor.

La débauche devient farouche,
On n'entendrait pas tonner Dieu;
Car, lorsqu'un fantôme découche,
C'est le moins qu'il s'amuse un peu.

Et la fantastique assemblée
Se tracassant dans son harnois,
L'orgie a sa rumeur doublée
Du tintamarre des tournois.

Gobelets, hanaps, vidrecomes,
Vidés toujours, remplis en vain,
Entre les mâchoires des heaumes
Forment des cascades de vin;

Les hauberts en bombent leurs ventres,
Et le flot monte aux gorgerins:
— Ils sont tous gris comme des chantres,
Les vaillants comtes suzerains!

L'un allonge dans la salade
Nonchalamment ses pédieux,
L'autre à son compagnon malade
Fait un sermon fastidieux;

Et des armures peu bégueules
Rappellent, dardant leur boisson,
Les lions lampassés de gueules
Blasonnés sur leur écusson.

D'une voix encore enrouée
Par l'humidité du caveau,
Max fredonne, ivresse enjouée,
Un lied, en treize cents, nouveau;

Albrecht, ayant le vin féroce,
Se querelle avec ses voisins,
Qu'il martèle, bossue et rosse,
Comme il faisait des Sarrasins;

Échauffé, Fritz ôte son casque,
Jadis par un crâne habité,
Ne pensant pas que sans son masque
Il semble un tronc décapité.

Bientôt ils roulent pêle-mêle
Sous la table, parmi les brocs,
Tête en bas, montrant la semelle
De leurs souliers courbés en crocs.

C'est un hideux champ de bataille,
Où les pots heurtent les armets,
Où chaque mort, par quelque entaille,
Au lieu de sang, vomit des mets.

Et Biorn, le poing sur la cuisse,
Les contemple, morne et hagard,
Tandis que, par le vitrail suisse,
L'aube jette son bleu regard.

La troupe, qu'un rayon traverse,
Pâlit comme au jour un flambeau,
Et le plus ivrogne se verse
Le coup d'étrier du tombeau.

Le coq chante, les spectres fuient
Et, reprenant un air hautain,
Sur l'oreiller de marbre appuient
Leurs têtes lourdes du festin !

LA MONTRE

Deux fois je regarde ma montre,
Et deux fois à mes yeux distraits
L'aiguille au même endroit se montre:
Il est une heure... une heure après.

La figure de la pendule
En rit dans le salon voisin,
Et le timbre d'argent module
Deux coups vibrant comme un tocsin;

Le cadran solaire me raille
En m'indiquant, de son long doigt,
Le chemin que sur la muraille
A fait son ombre qui s'accroît;

Le clocher avec ironie
Dit le vrai chiffre, et le beffroi,
Reprenant la note finie,
A l'air de se moquer de moi.

Tiens! la petite bête est morte.
Je n'ai pas mis hier encor,
Tant ma rêverie était forte,
Au trou de rubis la clef d'or!

Et je ne vois plus dans sa boîte
Le fin ressort du balancier
Aller, venir, à gauche, à droite,
Ainsi qu'un papillon d'acier.

C'est bien de moi! Quand je chevauche
L'Hippogriffe, au pays du Bleu,
Mon corps sans âme se débauche,
Et s'en va comme il plaît à Dieu!

L'éternité poursuit son cercle
Autour de ce cadran muet,
Et le Temps, l'oreille au couvercle,
Cherche ce cœur qui remuait:

Ce cœur que l'enfant croit en vie,
Et dont chaque pulsation
Dans notre poïtrine est suivie
D'une égale vibration,

Il ne bat plus; mais son grand frère
Toujours palpite à mon côté.
— Celui que rien ne peut distraire,
Quand je dormais, l'a remonté!

LES NÉRÉIDES

J'ai dans ma chambre une aquarelle
Bizarre, et d'un peintre avec qui
Mètre et rime sont en querelle,
— Théophile Kniatowski.

Sur l'écume blanche qui frange
Le manteau glauque de la mer
Se groupent en bouquet étrange
Trois nymphes, fleurs du gouffre amer.

Comme des lis noyés, la houle
Fait dans sa volute d'argent
Danser leurs beaux corps qu'elle roule,
Les élevant, les submergeant.

Sur leurs têtes blondes, coiffées
De pétoncles et de roseaux,
Elles mêlent, coquettes fées,
L'écrin et la flore des eaux.

Vidant sa nacre, l'huître à perle
Constelle de son blanc trésor
Leur gorge, où le flot qui déferle
Suspend d'autres perles encor.

Et, jusqu'aux hanches soulevées
Par le bras des Tritons nerveux,
Elles luisent, d'azur lavées,
Sous l'or vert de leurs longs cheveux.

Plus bas, leur blancheur sous l'eau bleue
Se glace d'un visqueux frisson,
Et le torse finit en queue,
Moitié femme, moitié poisson.

Mais qui regarde la nageoire
Et les reins aux squameux replis,
En voyant les bustes d'ivoire
Par le baiser des mers polis ?

A l'horizon, — piquant mélange
De fable et de réalité, —
Paraît un vaisseau qui dérange
Le chœur marin épouvanté.

Son pavillon est tricolore ;
Son tuyau vomit la vapeur ;
Ses aubes fouettent l'eau sonore,
Et les nymphes plongent de peur.

Sans crainte elles suivaient par troupes
Les trirèmes de l'Archipel,
Et les dauphins, arquant leurs croupes,
D'Arion attendaient l'appel ;

Mais le steam-boat avec ses roues,
Comme Vulcain battant Vénus,
Souffletterait leurs belles joues
Et meurtrirait leurs membres nus.

Adieu, fraîche mythologie!
Le paquebot passe et, de loin,
Croit voir sur la vague élargie
Une culbute de marsouin.

LES ACCROCHE-CŒURS

RAVIVANT les langueurs nacrées
De tes yeux battus et vainqueurs,
En mèches de parfum lustrées
Se courbent deux accroche-cœurs.

A voir s'arrondir sur tes joues
Leurs orbes tournés par tes doigts,
On dirait les petites roues
Du char de Mab fait d'une noix;

Ou l'arc de l'Amour, dont les pointes,
Pour une flèche à décocher,
En cercle d'or se sont rejointes
A la tempe du jeune archer.

Pourtant un scrupule me trouble :
Je n'ai qu'un cœur! alors pourquoi,
Coquette, un accroche-cœur double?
Qui donc y pends-tu près de moi?

LA ROSE-THÉ

La plus délicate des roses
Est, à coup sûr, la rose-thé.
Son bouton aux feuilles mi-closes
De carmin à peine est teinté.

On dirait une rose blanche
Qu'aurait fait rougir de pudeur,
En la lutinant sur la branche,
Un papillon trop plein d'ardeur.

Son tissu rose et diaphane
De la chair a le velouté;
Auprès, tout incarnat se fane
Ou prend de la vulgarité.

Comme un teint aristocratique
Noircit les fronts bruns de soleil,
De ses sœurs elle rend rustique
Le coloris chaud et vermeil.

Mais si votre main qui s'en joue,
A quelque bal, pour son parfum,
La rapproche de votre joue,
Son frais éclat devient commun.

Il n'est pas de rose assez tendre
Sur la palette du Printemps,
Madame, pour oser prétendre
Lutter contre vos dix-sept ans.

La peau vaut mieux que le pétale,
Et le sang pur d'un noble cœur
Qui sur la jeunesse s'étale
De tous les roses est vainqueur!

CARMEN

CARMEN est maigre, — un trait de bistre
Cerne son œil de gitana;
Ses cheveux sont d'un noir sinistre;
Sa peau, le diable la tanna.

Les femmes disent qu'elle est laide,
Mais tous les hommes en sont fous :
Et l'archevêque de Tolède
Chante la messe à ses genoux;

Car sur sa nuque d'ambre fauve
Se tord un énorme chignon
Qui, dénoué, fait dans l'alcôve
Une mante à son corps mignon,

Et, parmi sa pâleur, éclate
Une bouche aux rires vainqueurs,
Piment rouge, fleur écarlate,
Qui prend sa pourpre au sang des cœurs.

Ainsi faite, la moricaude
Bat les plus altières beautés,
Et de ses yeux la lueur chaude
Rend la flamme aux satiétés;

Elle a, dans sa laideur piquante,
Un grain de sel de cette mer
D'où jaillit, nue et provocante,
L'âcre Vénus du gouffre amer.

CE QUE DISENT LES HIRONDELLES

CHANSON D'AUTOMNE

Déja plus d'une feuille sèche
Parsème les gazons jaunis;
Soir et matin, la brise est fraîche:
Hélas! les beaux jours sont finis!

On voit s'ouvrir les fleurs que garde
Le jardin, pour dernier trésor:
Le dahlia met sa cocarde,
Et le souci sa toque d'or.

La pluie au bassin fait des bulles;
Les hirondelles sur le toit
Tiennent des conciliabules:
Voici l'hiver, voici le froid!

Elles s'assemblent par centaines,
Se concertant pour le départ.
L'une dit : « Oh ! que dans Athènes
Il fait bon sur le vieux rempart !

« Tous les ans j'y vais et je niche
Aux métopes du Parthénon.
Mon nid bouche dans la corniche
Le trou d'un boulet de canon. »

L'autre : « J'ai ma petite chambre
A Smyrne, au plafond d'un café.
Les Hadjis comptent leurs grains d'ambre
Sur le seuil, d'un rayon chauffé.

« J'entre et je sors, accoutumée
Aux blondes vapeurs des chiboucks,
Et parmi des flots de fumée
Je rase turbans et tarboucks. »

Celle-ci : « J'habite un triglyphe
Au fronton d'un temple, à Balbeck ;
Je m'y suspends avec ma griffe
Sur mes petits au large bec. »

Celle-là : « Voici mon adresse :
Rhodes, palais des chevaliers ;
Chaque hiver, ma tente s'y dresse
Au chapiteau des noirs piliers. »

La cinquième : « Je ferai halte,
Car l'âge m'alourdit un peu,
Aux blanches terrasses de Malte,
Entre l'eau bleue et le ciel bleu. »

La sixième : « Qu'on est à l'aise
Au Caire, en haut des minarets !
J'empâte un ornement de glaise,
Et mes quartiers d'hiver sont prêts. »

« A la seconde cataracte, —
Fait la dernière, — j'ai mon nid ;
J'en ai noté la place exacte,
Dans le pschent d'un roi de granit. »

Toutes : « Demain, combien de lieues
Auront filé sous notre essaim,
Plaines brunes, pics blancs, mers bleues
Brodant d'écume leur bassin ! »

Avec cris et battements d'ailes,
Sur la moulure aux bords étroits,
Ainsi jasent les hirondelles,
Voyant venir la rouille aux bois.

Je comprends tout ce qu'elles disent,
Car le poète est un oiseau ;
Mais, captif, ses élans se brisent
Contre un invisible réseau !

Des ailes ! des ailes ! des ailes !
Comme dans le chant de Ruckert,
Pour voler là-bas, avec elles,
Au soleil d'or, au printemps vert !

NOËL

Le ciel est noir, la terre est blanche;
— Cloches, carillonnez gaîment! —
Jésus est né; — la Vierge penche
Sur lui son visage charmant.

Pas de courtines festonnées
Pour préserver l'enfant du froid;
Rien que les toiles d'araignées
Qui pendent des poutres du toit.

Il tremble sur la paille fraîche,
Ce cher petit enfant Jésus,
Et pour l'échauffer dans sa crèche
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La neige au chaume coud ses franges,
Mais sur le toit s'ouvre le ciel,
Et, tout en blanc, le chœur des anges
Chante aux bergers : « *Noël! Noël!* »

LES JOUJOUX DE LA MORTE

La petite Marie est morte,
Et son cercueil est si peu long
Qu'il tient sous le bras qui l'emporte
Comme un étui de violon.

Sur le tapis et sur la table
Traîne l'héritage enfantin.
Les bras ballants, l'air lamentable.
Tout affaissé, gît le pantin.

Et si la poupée est plus ferme,
C'est la faute de son bâton;
Dans son œil une larme germe,
Un soupir gonfle son carton.

Une dînette abandonnée
Mêle ses plats de bois verni
A la troupe désarçonnée
Des écuyers de Franconi.

La boîte à musique est muette;
Mais, quand on pousse le ressort
Où se posait sa main fluette,
Un murmure plaintif en sort.

L'émotion chevrote et tremble
Dans : *Ah! vous dirai-je, maman!*
Le *Quadrille des Lanciers* semble
Triste comme un enterrement;

Et des pleurs vous mouillent la joue
Quand *La Donna è mobile,*
Sur le rouleau qui tourne et joue,
Expire avec un son filé.

Le cœur se navre à ce mélange
Puérilement douloureux,
Joujoux d'enfant laissés par l'ange,
Berceau que la tombe a fait creux!

APRÈS LE FEUILLETON

Mes colonnes sont alignées
Au portique du feuilleton;
Elles supportent, résignées,
Du journal le pesant fronton.

Jusqu'à lundi je suis mon maître.
Au diable chefs-d'œuvre mort-nés!
Pour huit jours je puis me permettre
De vous fermer la porte au nez.

Les ficelles des mélodrames
N'ont plus le droit de se glisser
Parmi les fils soyeux des trames
Que mon caprice aime à tisser.

Voix de l'âme et de la nature,
J'écouterai vos purs sanglots,
Sans que les couplets de facture
M'étourdissent de leurs grelots;

Et portant, dans mon verre à côtes,
La santé du temps disparu,
Avec mes vieux rêves pour hôtes
Je boirai le vin de mon cru :

Le vin de ma propre pensée,
Vierge de toute autre liqueur,
Et que, par la vie écrasée,
Répand la grappe de mon cœur !

LE CHATEAU DU SOUVENIR

La main au front, le pied dans l'âtre,
Je songe, et cherche à revenir,
Par delà le passé grisâtre,
Au vieux château du Souvenir.

Une gaze de brume estompe
Arbres, maisons, plaines, coteaux,
Et l'œil au carrefour qui trompe
En vain consulte les poteaux.

J'avance parmi les décombres
De tout un monde enseveli,
Dans le mystère des pénombres,
A travers des limbes d'oubli.

Mais voici, blanche et diaphane,
La Mémoire, au bord du chemin,
Qui me remet, comme Ariane,
Son peloton de fil en main.

Désormais la route est certaine;
Le soleil voilé reparaît,
Et du château la tour lointaine
Pointe au-dessus de la forêt.

Sous l'arcade où le jour s'émousse,
De feuilles en feuilles tombant,
Le sentier ancien dans la mousse
Trace encor son étroit ruban.

Mais la ronce en travers s'enlace,
La liane tend son filet,
Et la branche que je déplace
Revient et me donne un soufflet.

Enfin, au bout de la clairière,
Je découvre du vieux manoir
Les tourelles en poivrière
Et les hauts toits en éteignoir.

Sur le comble aucune fumée
Rayant le ciel d'un bleu sillon;
Pas une fenêtre allumée
D'une figure ou d'un rayon.

Les chaînes du pont sont brisées;
Aux fossés, la lentille d'eau
De ses taches vert-de-grisées
Étale le glauque rideau.

Des tortuosités de lierre
Pénètrent dans chaque refend,
Payant la tour hospitalière
Qui les soutient... en l'étouffant.

Le porche à la lune se ronge,
Le temps le sculpte à sa façon,
Et la pluie a passé l'éponge
Sur les couleurs de mon blason.

Tout ému, je pousse la porte,
Qui cède et geint sur ses pivots;
Un air froid en sort et m'apporte
Le fade parfum des caveaux.

L'ortie aux morsures aiguës,
La bardane aux larges contours,
Sous les ombelles des ciguës,
Prospèrent dans l'angle des cours.

Sur les deux chimères de marbre,
Gardiennes du perron verdi,
Se découpe l'ombre d'un arbre
Pendant mon absence grandi.

Levant leurs pattes de lionne,
Elles se mettent en arrêt;
Leur regard blanc me questionne,
Mais je leur dis le mot secret.

Et je passe. — Dressant sa tête,
Le vieux chien retombe assoupi,
Et mon pas sonore inquiète
L'écho dans son coin accroupi.

Un jour louche et douteux se glisse
Aux vitres jaunes du salon
Où figurent, en haute lisse,
Les aventures d'Apollon :



Daphné, les hanches dans l'écorce,
Étend toujours ses doigts touffus,
Mais aux bras du Dieu qui la force
Elle s'éteint, spectre confus;

Apollon, chez Admète, garde
Un troupeau, des mites atteint;
Les neuf Muses, troupe hagarde,
Pleurent sur un Pinde déteint;

Et la Solitude en chemise
Trace au doigt le mot *Abandon*
Dans la poudre qu'elle tamise
Sur le marbre du guéridon.

Je retrouve au long des tentures,
Comme des hôtes endormis,
Pastels blafards, sombres peintures,
Jeunes beautés et vieux amis.

Ma main tremblante enlève un crêpe,
Et je vois mon défunt amour,
Jupons bouffants, taille de guêpe,
La Cidalise en Pompadour!

Un bouton de rose s'entr'ouvre
A son corset enrubanné,
Dont la dentelle à demi couvre
Un sein neigeux d'azur veiné.

Ses yeux ont de moites paillettes,
Comme aux feuilles que le froid mord;
La pourpre monte à ses pommettes,
Éclat trompeur, fard de la mort!

Elle tressaille à mon approche,
Et son regard, triste et charmant,
Sur le mien, d'un air de reproche,
Se fixe douloureusement.

Bien que la vie au loin m'emporte,
Ton nom dans mon cœur est marqué,
Fleur de pastel, gentille morte,
Ombre en habit de bal masqué!

La nature, de l'art jalouse,
Voulant dépasser Murillo,
A Paris créa l'Andalouse
Qui rit dans le second tableau.

Par un caprice poétique,
Notre climat brumeux para
D'une grâce au charme exotique
Cette autre Petra Camara:

De chaudes teintes orangées
Dorent sa joue au fard vermeil;
Ses paupières de jais frangées
Filtrent des rayons de soleil;

Entre ses lèvres d'écarlate
Scintille un éclair argenté,
Et sa beauté splendide éclate
Comme une grenade en été.

Au son des guitares d'Espagne
Ma voix longtemps la célébra.
Elle vint un jour, sans compagne,
Et ma chambre fut l'Alhambra.

Plus loin, une beauté robuste,
Aux bras forts cerclés d'anneaux lourds,
Sertit le marbre de son buste
Dans les perles et le velours;

D'un air de reine qui s'ennuie
Au sein de sa cour à genoux,
Superbe et distraite, elle appuie
La main sur un coffre à bijoux;

Sa bouche humide et sensuelle
Semble rouge du sang des cœurs;
Et, pleins de volupté cruelle,
Ses yeux ont des défis vainqueurs.

Ici, plus de grâce touchante,
Mais un attrait vertigineux.
On dirait la Vénus méchante
Qui préside aux amours haineux.

Cette Vénus, mauvaise mère,
Souvent a battu Cupidon.
O toi, qui fus ma joie amère,
Adieu pour toujours... et pardon!

Dans son cadre, que l'ombre moire,
Au lieu de réfléchir mes traits,
La glace ébauche de mémoire
Le plus ancien de mes portraits.

Spectre rétrospectif qui double
Un type à jamais effacé,
Il sort du fond du miroir trouble
Et des ténèbres du passé;

Dans son pourpoint de satin rose,
Qu'un goût hardi coloria,
Il semble chercher une pose
Pour Boulanger ou Devéria;

Terreur du bourgeois glabre et chauve,
Une chevelure à tous crins
De roi franc ou de lion fauve
Roule en torrent jusqu'à ses reins.

Tel, romantique opiniâtre,
Soldat de l'art qui lutte encor,
Il se ruait vers le théâtre
Quand d'Hernani sonnait le cor.

... La nuit tombe et met avec l'ombre
Ses terreurs aux recoins dormants.
L'inconnu, machiniste sombre,
Monte ses épouvantements.

Des explosions de bougies
Crèvent soudain sur les flambeaux!
Leurs auréoles élargies
Semblent des lampes de tombeaux.

Une main d'ombre ouvre la porte
Sans en faire grincer la clé.
D'hôtes pâles qu'un souffle apporte
Le salon se trouve peuplé.

Les portraits quittent la muraille,
Frottaut de leurs mouchoirs jaunis,
Sur leur visage qui s'éraille,
La crasse fauve du vernis.

D'un reflet rouge illuminée,
La bande se chauffe les doigts
Et fait cercle à la cheminée
Où tout à coup flambe le bois.

L'image au sépulcre ravie
Perd son aspect raide et glacé;
La chaude pourpre de la vie
Remonte aux veines du Passé.

Les masques blafards se colorent
Comme au temps où je les connus.
O vous que mes regrets déplorent,
Amis, merci d'être venus!

Les vaillants de dix-huit cent trente,
Je les revois tels que jadis.
Comme les pirates d'Otrante
Nous étions cent, nous sommes dix.

L'un étale sa barbe rousse
Comme Frédéric dans son roc;
L'autre superbement retrousse
Le bout de sa moustache en croc.

Drapant sa souffrance secrète
Sous les fiertés de son manteau,
Pétrus fume une cigarette
Qu'il baptise papelito.

Celui-ci me conte ses rêves,
Hélas! jamais réalisés,
Icare tombé sur les grèves
Où gisent les essors brisés;

Celui-là me confie un drame
Taillé sur le nouveau patron
Qui fait, mêlant tout dans sa trame,
Causer Molière et Calderon.

Tom, qu'un abandon scandalise,
Récite *Love's labours lost,*
Et Fritz explique à Cidalise
Le *Walpurgisnachtstraum* de Faust.

Mais le jour luit à la fenêtre;
Et les spectres, moins arrêtés,
Laissent les objets transparaître
Dans leurs diaphanéités.

Les cires fondent consumées;
Sous les cendres s'éteint le feu;
Du parquet montent des fumées...
Château du Souvenir, adieu!

Encore une autre fois Décembre
Va retourner le sablier.
Le Présent entre dans ma chambre
Et me dit en vain d'oublier.

CAMÉLIA ET PAQUERETTE

On admire les fleurs de serre
Qui loin de leur soleil natal,
Comme des joyaux mis sous verre,
Brillent sous un ciel de cristal.

Sans que les brises les effleurent
De leurs baisers mystérieux,
Elles naissent, vivent et meurent
Devant le regard curieux.

A l'abri de murs diaphanes,
De leur sein ouvrant le trésor,
Comme de belles courtisanes,
Elles se vendent à prix d'or.

La porcelaine de la Chine
Les reçoit par groupes coquets,
Ou quelque main gantée et fine
Au bal les balance en bouquets.

Mais souvent parmi l'herbe verte,
Fuyant les yeux, fuyant les doigts,
De silence et d'ombre couverte,
Une fleur vit au fond des bois.

Un papillon blanc qui voltige,
Un coup d'œil au hasard jeté,
Vous fait surprendre sur sa tige
La fleur dans sa simplicité,

Belle de sa parure agreste,
S'épanouissant au ciel bleu
Et versant son parfum modeste
Pour la solitude et pour Dieu.

Sans toucher à son pur calice
Qu'agite un frisson de pudeur,
Vous respirez avec délice
Son âme dans sa fraîche odeur :

Et tulipes au port superbe,
Camélias si cher payés,
Pour la petite fleur sous l'herbe,
En un instant, sont oubliés !

LA FELLAH

SUR UNE AQUARELLE DE LA PRINCESSE M...

CAPRICE d'un pinceau fantasque
Et d'un impérial loisir,
Votre fellah, sphinx qui se masque,
Propose une énigme au désir.

C'est une mode bien austère
Que ce masque et cet habit long;
Elle intrigue par son mystère
Tous les Œdipes du Salon.

L'antique Isis légua ses voiles
Aux modernes filles du Nil;
Mais, sous le bandeau, deux étoiles
Brillent d'un feu pur et subtil.

Ces yeux, qui sont tout un poème
De langueur et de volupté,
Disent, résolvant le problème,
« Sois l'amour, je suis la beauté. »

LA MANSARDE

Sur les tuiles où se hasarde
Le chat guettant l'oiseau qui boit,
De mon balcon une mansarde
Entre deux tuyaux s'aperçoit.

Pour la parer d'un faux bien-être,
Si je mentais comme un auteur,
Je pourrais faire à sa fenêtre
Un cadre de pois de senteur,

Et vous y montrer Rigolette
Riant à son petit miroir,
Dont le tain rayé ne reflète
Que la moitié de son œil noir;

Ou, la robe encor sans agrafe,
Gorge et cheveux au vent, Margot
Arrosant avec sa carafe
Son jardin planté dans un pot;

Ou bien quelque jeune poète,
Qui scande ses vers sibyllins
En contemplant la silhouette
De Montmartre et de ses moulins.

Par malheur, ma mansarde est vraie ;
Il n'y grimpe aucun liseron,
Et la vitre y fait voir sa taie
Sous l'ais verdi d'un vieux chevron.

Pour la grisette et pour l'artiste,
Pour le veuf et pour le garçon,
Une mansarde est toujours triste :
Le grenier n'est beau qu'en chanson.

Jadis, sous le comble dont l'angle
Penchait les fronts pour le baiser,
L'Amour, content d'un lit de sangle,
Avec Suzon venait causer ;

Mais pour ouater notre joie
Il faut des murs capitonnés,
Des flots de dentelle et de soie,
Des lits par Monbro festonnés.

Un soir, n'étant pas revenue,
Margot s'attarde au mont Bréda,
Et Rigolette entretenue
N'arrose plus son réséda.

Voilà longtemps que le poète,
Las de prendre la rime au vol,
S'est fait *reporter* de gazette,
Quittant le ciel pour l'entresol.

Et l'on ne voit contre la vitre
Qu'une vieille au maigre profil,
Devant Minet, qu'elle chapitre,
Tirant sans cesse un bout de fil.

LA NUE

A l'horizon monte une nue,
Sculptant sa forme dans l'azur :
On dirait une vierge nue
Émergeant d'un lac au flot pur.

Debout dans sa conque nacrée,
Elle vogue sur le bleu clair,
Comme une Aphrodite éthérée,
Faite de l'écume de l'air.

On voit onder en molles poses
Son torse au contour incertain,
Et l'aurore répand des roses
Sur son épaule de satin.

Ses blancheurs de marbre et de neige
Se fondent amoureusement
Comme, au clair-obscur du Corrège,
Le corps d'Antiope dormant.

Elle plane dans la lumière
Plus haut que l'Alpe ou l'Apennin,
Reflet de la beauté première,
Sœur de « l'éternel féminin. »

A son corps, en vain retenue,
Sur l'aile de la passion
Mon âme vole à cette nue
Et l'embrasse comme Ixion.

La raison dit : « Vague fumée,
Où l'on croit voir ce qu'on rêva,
Ombre au gré du vent déformée,
Bulle qui crève et qui s'en va ! »

Le sentiment répond : « Qu'importe !
Qu'est-ce après tout que la beauté,
Spectre charmant qu'un souffle emporte,
Et qui n'est rien, ayant été !

« A l'Idéal ouvre ton âme ;
Mets dans ton cœur beaucoup de ciel,
Aime une nue, aime une femme,
Mais aime ! — C'est l'essentiel ! »

LE MERLE

Un oiseau siffle dans les branches
Et sautille, gai, plein d'espoir,
Sur les herbes, de givre blanches,
En bottes jaunes, en frac noir.

C'est un merle, chanteur crédule,
Ignorant du calendrier,
Qui rêve soleil, et module
L'hymne d'avril en février.

Pourtant il vente, il pleut à verse;
L'Arve jaunit le Rhône bleu,
Et le salon, tendu de perse,
Tient tous ses hôtes près du feu.

Les monts sur l'épaule ont l'hermine,
Comme des magistrats siégeant;
Leur blanc tribunal examine
Un cas d'hiver se prolongeant.

Lustrant son aile qu'il essuie,
L'oiseau persiste en sa chanson;
Malgré neige, brouillard et pluie,
Il croit à la jeune saison.

Il gronde l'aube paresseuse
De rester au lit si longtemps
Et, gourmandant la fleur frileuse,
Met en demeure le Printemps.

Il voit le jour derrière l'ombre;
Tel un croyant, dans le saint lieu,
L'autel désert, sous la nef sombre,
Avec sa foi voit toujours Dieu.

A la nature il se confie,
Car son instinct pressent la loi.
Qui rit de ta philosophie,
Beau merle, est moins sage que toi!

LA FLEUR

QUI FAIT LE PRINTEMPS

Les marronniers de la terrasse
Vont bientôt fleurir, à Saint-Jean,
La villa d'où la vue embrasse
Tant de monts bleus coiffés d'argent.

La feuille, hier encor pliée
Dans son étroit corset d'hiver,
Met sur la branche déliée
Les premières touches de vert.

Mais en vain le soleil excite
La sève des rameaux trop lents;
La fleur retardataire hésite
A faire voir ses thyrses blancs.

Pourtant le pêcher est tout rose,
Comme un désir de la pudeur,
Et le pommier, que l'aube arrose,
S'épanouit dans sa candeur.

La véronique s'aventure
Près des boutons d'or dans les prés,
Les caresses de la nature
Hâtent les germes rassurés.

Il me faut retourner encore
Au cercle d'enfer où je vis;
Marronniers, pressez-vous d'éclore
Et d'éblouir mes yeux ravis.

Vous pouvez sortir pour la fête
Vos girandoles sans péril.
Un ciel bleu luit sur votre faîte,
Et déjà mai talonne avril.

Par pitié donnez cette joie
Au poète dans ses douleurs,
Qu'avant de s'en aller, il voie
Vos feux d'artifice de fleurs.

Grands marronniers de la terrasse,
Si fiers de vos splendeurs d'été,
Montrez-vous à moi dans la grâce
Qui précède votre beauté.

Je connais vos riches livrées
Quand Octobre, ouvrant son essor,
Vous met des tuniques pourprées,
Vous pose des couronnes d'or.

Je vous ai vus, blanches ramées,
Pareils aux dessins que le froid
Aux vitres d'argent étamées
Trace la nuit avec son doigt.

Je sais tous vos aspects superbes,
Arbres géants, vieux marronniers,
Mais j'ignore vos fraîches gerbes
Et vos aromes printaniers...

Adieu ! je pars, lassé d'attendre ;
Gardez vos bouquets éclatants !
Une autre fleur, suave et tendre,
Seule à mes yeux fait le printemps.

Que mai remporte sa corbeille !
Il me suffit de cette fleur :
Toujours pour l'âme et pour l'abeille
Elle a du miel pur dans le cœur ;

Par le ciel d'azur ou de brume,
Par la chaude ou froide saison,
Elle sourit, charme et parfume,
Violette de la maison !

DERNIER VŒU

VOILA longtemps que je vous aime :
— L'aveu remonte à dix-huit ans ! —
Vous êtes rose, je suis blême ;
J'ai les hivers, vous les printemps.

Des lilas blancs de cimetière
Près de mes tempes ont fleuri ;
J'aurai bientôt la touffe entière
Pour ombrager mon front flétri.

Mon soleil pâli qui décline
Va disparaître à l'horizon,
Et sur la funèbre colline
Je vois ma dernière maison.

Oh ! que de votre lèvre il tombe
Sur ma lèvre un tardif baiser,
Pour que je puisse dans ma tombe,
Le cœur tranquille, reposer !

PLAINTIVE TOURTERELLE

PLAINTIVE tourterelle,
Qui roucoules toujours,
Veux-tu prêter ton aile
Pour servir mes amours!

Comme toi, pauvre amante,
Bien loin de mon ramier,
Je pleure et me lamente
Sans pouvoir l'oublier.

Vole, et que ton pied rose
Sur l'arbre ou sur la tour
Jamais ne se repose,
Car je languis d'amour.

Évite, ô ma colombe,
La halte des palmiers
Et tous les toits où tombe
La neige des ramiers.

Va droit sur sa fenêtre,
Près du palais du roi;
Donne-lui cette lettre
Et deux baisers pour moi.

Puis sur mon sein en flamme,
Qui ne peut s'apaiser,
Reviens, avec son âme,
Reviens te reposer.

LA BONNE SOIRÉE

QUEL temps de chien! — il pleut, il neige;
Les cochers, transis sur leur siège,
Ont le nez bleu.
Par ce vilain soir de décembre,
Qu'il ferait bon garder la chambre,
Devant son feu!

A l'angle de la cheminée
La chauffeuse capitonnée
Vous tend les bras
Et semble avec une caresse
Vous dire comme une maîtresse:
« Tu resteras! »

Un papier rose à découpures,
Comme un sein blanc sous des guipures,
Voile à demi
Le globe laiteux de la lampe
Dont le reflet au plafond rampe,
Tout endormi.

On n'entend rien dans le silence
Que la pendule qui balance
Son disque d'or,
Et que le vent qui pleure et rôde,
Parcourant, pour entrer en fraude,
Le corridor.

C'est bal à l'ambassade anglaise :
Mon habit noir est sur la chaise,
Les bras ballants;
Mon gilet bâille, et ma chemise
Semble dresser, pour être mise,
Ses poignets blancs;

Les brodequins à pointe étroite
Montrent leur vernis qui miroite,
Au feu placés;
A côté des minces cravates,
S'allongent comme des mains plates
Les gants glacés.

Il faut sortir! — quelle corvée!
Prendre la file à l'arrivée,
Et suivre au pas
Les coupés des beautés altières
Portant blasons sur leurs portières
Et leurs appas;

Rester debout contre une porte
A voir se ruer la cohorte
Des invités,
Les vieux museaux, les frais visages,
Les fracs en cœur et les corsages
Décolletés,

Les dos où fleurit la pustule,
Couvrant leur peau rouge d'un tulle
Aérien,
Les dandys et les diplomates
Sur leurs faces à teintes mates
Ne montrant rien!

Et ne pouvoir franchir la haie
Des douairières aux yeux d'orfraie
Ou de vautour,
Pour aller dire à son oreille
Petite, nacrée et vermeille,
Un mot d'amour!

Je n'irai pas! — et ferai mettre
Dans son bouquet un bout de lettre
A l'Opéra.
Par les violettes de Parme
La mauvaise humeur se désarme
Elle viendra!

J'ai là l'*Intermezzo* de Heine,
Le *Thomas Grain-d'Orge* de Taine,
Les deux Goncourt :
Le temps, jusqu'à l'heure où s'achève
Sur l'oreiller l'idée en rêve,
Me sera court.

L'ART

Oui, l'œuvre sort plus belle
D'une forme au travail
Rebelle,
Vers, marbre, onyx, émail.

Point de contraintes fausses !
Mais que pour marcher droit
Tu chausses,
Muse, un cothurne étroit !

Fi du rythme commode,
Comme un soulier trop grand,
Du mode
Que tout pied quitte et prend !

Statuaire, repousse
L'argile que pétrit
Le pouce
Quand flotte ailleurs l'esprit ;

Lutte avec le carrare,
Avec le paros dur
Et rare,
Gardiens du contour pur;

Emprunte à Syracuse
Son bronze où fermement
S'accuse
Le trait fier et charmant;

D'une main délicate
Poursuis dans un filon
D'agate
Le profil d'Apollon.

Peintre, fuis l'aquarelle,
Et fixe la couleur
Trop frêle
Au four de l'émailleur;

Fais les sirènes bleues,
Tordant de cent façons
Leurs queues,
Les monstres des blasons;

Dans son nimbe trilobe
La Vierge et son Jésus,
Le globe
Avec la croix dessus.

Tout passe. — L'art robuste
Seul a l'éternité :
Le buste
Survit à la cité,

Et la médaille austère
Que trouve un laboureur
Sous terre
Révèle un empereur.

Les dieux eux-mêmes meurent.
Mais les vers souverains
Demeurent
Plus forts que les airains.

Sculpte, lime, cisèle;
Que ton rêve flottant
Se scelle
Dans le bloc résistant!



THÉATRE EN VERS

L'AMOUR SOUFFLE OÙ IL VEUT

COMÉDIE EN TROIS ACTES

(FRAGMENT)



L'AMOUR SOUFFLE OÙ IL VEUT

ACTE PREMIER

Un salon ouvrant sur une serre.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, DAFNÉ.

GEORGES.

Ces bruyères du Cap sont toutes défleuries;
Otez-les.

DAFNÉ.

Oui, monsieur.

GEORGES.

Sous ses grappes flétries,
Ce lilas blanc de Perse a l'air le plus piteux;
Arrachez-le.

DAFNÉ.

C'est fait.

GEORGES.

Je ne vois, c'est honteux,
Dans ce lieu que mon cœur voudrait plein de merveilles,
Qu'un printemps négligé fait de fleurs déjà vieilles.

DAFNÉ.

Des fleurs de ce matin !

GEORGES.

Qu'on dirait d'hier soir.
J'ôte aux mains de Dickson la bêche et l'arrosoir;
Un autre désormais prendra soin de la serre.
Pour mon Ève il me faut un paradis sous verre.
Ce salon est affreux.

DAFNÉ.

Ce salon tout doré !

GEORGES.

L'architecte est un sot, et je le changerai;
Il ne m'a pas compris; c'est froid, vide, sans âme :
Un salon de banquier, et non de jeune femme.

DAFNÉ.

Monsieur est difficile.

GEORGES.

A mon rêve d'amant
J'aurais voulu pouvoir construire un nid charmant.
Ce luxe est sans esprit, ces tentures sont bêtes;
Pourquoi les tapissiers ne sont-ils pas poètes?
Mon Dieu! que ces rideaux font de stupides plis!
Il aurait fallu là des pétales de lis,
Et non ce lourd damas à vingt-cinq francs le mètre.
A la place indiquée, a-t-on eu soin de mettre
Le piano d'Érard et les partitions?

DAFNÉ.

Oui.

GEORGES.

Les livres sont-ils rangés sur les rayons?

DAFNÉ.

Tout est prêt.

GEORGES.

Bien. Allez dire à Mademoiselle
Que j'attends au salon qu'il fasse jour chez elle.

SCÈNE II

GEORGES, PAUL.

PAUL.

Personne! — Un vrai palais des contes de Perrault,

Et je vais, d'un baiser, éveiller en sursaut,
Dans la tour où l'enchaîne un sommeil léthargique,
La Belle au bois dormant de ce logis magique.
Diable ! quelqu'un !

GEORGES.

Un homme ! à cette heure, en ce lieu !
Que faites-vous ici, monsieur ? Parlez, mordieu !

PAUL.

Oui, mais n'étranglez pas l'orateur dès l'exorde.
Tiens ! Georges !

GEORGES.

Paul ! avec une échelle de corde,
En paletot couleur de muraille ! — Chez qui,
Par cette ascension de madame Saqui,
Croyais-tu pénétrer ? — Toujours trop prompt à naître,
Gageons que ton amour s'est trompé de fenêtre.

PAUL.

Tu sauras tout. — Ta main !

GEORGES.

Mes bras te sont ouverts.

PAUL.

Cher ami

GEORGES.

D'où viens-tu ?

PAUL.

Je viens... de l'univers.

Comme Ulysse, j'ai vu les villes et les hommes,
J'ai perdu des cheveux et j'ai gagné des sommes.

GEORGES.

Depuis six ans ton front s'est un peu déplumé.

PAUL.

Pour avoir trop souffert, pour avoir trop aimé !
Les neveux ont toujours un oncle qui les mate
Le mien m'a revêtu d'un frac de diplomate;
J'étais né pour porter l'habit bleu de Werther.

GEORGES.

Ce costume, en effet, t'eût donné fort grand air,
Avec la botte à cœur et surtout la culotte;
J'aurais voulu te voir auprès d'une Lolotte
Te disant: « O Klosptock ! »

PAUL.

Tu ris, mauvais sujet !
Mais l'unique bonheur auquel mon cœur songeait
Était un pur amour, à la mode allemande,
Pour une vierge blonde, aux doux yeux en amande,
Parlant de clair de lune et de vergiss-mein-nicht.
Mon rêve, je le vis, un soir, chez Metternich,
Qui valsait, à deux temps, avec un feld-zeugmestre,
Berçant sa nonchalance au rythme de l'orchestre.
Au second tour, ses yeux dans les miens avaient lu,
Et notre mariage allait être conclu,
Quand mon gouvernement, dans sa faveur maussade,
Pour me faire avancer, me changea d'ambassade:
Il fallut quitter Vienne et me rendre à Madrid.
J'aurais été constant, mais l'amour s'amoindrit
Quand l'objet adoré demeure à huit cents lieues;
A la fin j'oubliai les petites fleurs bleues

Et la valse et Schubert, — héros de Florian,
Némorin obligé de vivre en don Juan.
Je faussai ma parole; hélas! ces Madrilènes
Savent si bien poser, au bord de leurs grands peignes,
La mantille de blonde! Elles ont de tels yeux
Que le noir de l'enfer y vaut l'azur des cieux!
Casilda n'était pas jaune comme une orange,
Mais elle était charmante et d'une grâce étrange.
J'envoyai des bouquets et j'offris des bonbons;
Je fis, en espagnol, des vers qu'on trouva bons.
Un beau soir, je risquai mon aveu. — D'un air tendre,
Sans me répondre rien, elle daigna me tendre
L'œillet rouge piqué dans ses cheveux de jais;
Et je formais déjà mille riants projets,
Quand la fortune infâme, et qui de moi se joue,
Fit sur mon pauvre cœur encor passer sa roue.
Une seconde fois, ce bonheur désastreux,
Qui me poursuit partout, m'empêcha d'être heureux!
J'avais fait un rapport, plein de phrases banales,
Sur quelques questions internationales;
Le ministre, charmé, me nomma, le bourreau!
Plénipotentiaire à Rio-Janeiro.
Je refusai, disant ma poitrine affectée,
Mais ma démission ne fut pas acceptée;
Mon oncle prétendit que cela n'était rien,
Et ne me cacha pas qu'il laisserait son bien
A des sociétés pour le rachat des nègres
Ou pour l'engraissement des danseuses trop maigres,
Si je ne m'empressais, par le premier steamer,
D'aller représenter mon monarque outre-mer.
Ce sont là des chagrins qui font chauve avant l'âge.

GEORGES.

Officiellement forcé d'être volage,

Pauvre Paul, je te plains; mais je voudrais savoir
Ce qui m'a procuré le plaisir de te voir,
Avec effraction, bris de vitre, escalade,
Menus détails qui font, en panier à salade,
De Mazas au palais se promener les gens
Quand ils ont par hasard été vus des sergents.

PAUL.

Je t'expliquerai tout. — Martyr diplomatique,
Pour ce poste malsain et trop transatlantique
Je partis, et mes pleurs tombaient au gouffre amer,
Du bord où me penchait un affreux mal de mer.
Casilda! vainement j'évoquai ta pensée;
Mon amour se noya pendant la traversée.
A ses serments encor mon faible cœur manqua,
Et bientôt je devins épris d'une Ourika,
— La Vénus de Milo copiée en ébène, —
Un astre aux rayons noirs!

GEORGES.

Je remarque avec peine,
Paul, que ton idéal, blond primitivement,
En courant les chemins s'est hâlé diablement:
A l'Allemande rose, à l'Espagnole brune,
Succède une Africaine au teint couleur de prune!

PAUL.

C'est le gouvernement qu'il en faut accuser.
Ce nœud, un coup du sort vint encor le briser.
Une lettre me vint, de cent timbres salie,
Qui m'annonçait la mort d'un oncle... d'Australie,
Une variété d'oncle à succession,
Imaginée exprès pour ma damnation.
Je reconnus bien là mon guignon ordinaire;

Mais le défunt était six fois millionnaire.
J'interrompis tout net mon roman africain,
Et par le *Washington,* clipper américain,
Libre à jamais du joug de la diplomatie,
A Melbourne j'allai chez Brown et Mackensie,
En bons sur l'Échiquier, poudre et pépites d'or,
Prendre possession du monstrueux trésor.
N'est-ce pas désolant?

GEORGES.

Oui, ton malheur me navre.

PAUL.

Un autre paquebot me pose au quai du Havre
Où l'express me reprend et me jette à Paris,
Désabusé de tout, l'âme et le cœur flétris.
En arrivant, je cours à ta demeure ancienne;
La porte était fermée, et close la persienne.
Je fais quatre cents tours au boulevard de Gand
Où passe chaque soir quiconque porte un gant;
Pas de Georges, et rien qui me met sur ta piste.
Chacun disait son mot: tu t'étais fait trappiste,
Tu t'étais engagé comme simple spahi
Pour des peines d'argent ou quelque amour trahi;
Ceux-ci te prétendaient mari d'une négresse,
Ceux-là gendarme en Chine ou bien corsaire en Grèce,
D'autres marchand de peaux de lapin au Congo.

GEORGES.

Tout cela ne dit pas pourquoi, bel hidalgo,
Par l'échelle enlevée aux balcons des Lucindes,
Sur les murs mitoyens, en plein jour, tu te guindes,
Au risque de tomber sur un mari jaloux
Ou de rester le pied pris dans un piège à loups.

PAUL.

N'ayant pas une pierre où reposer ma tête,
D'un hôtel de garçon je m'étais mis en quête,
Et j'errais au hasard, par ce quartier perdu,
Le nez en l'air, lisant chaque écriteau pendu :
J'avise une maison de celle-ci voisine.
Tu vois — ce fronton grec qui là-bas se dessine, —
Tranquille j'y vivais depuis quelque huit jours,
De compagnie avec un pot de graisse d'ours,
Deux flacons d'eau de Lob et d'huile athénienne ;
Ma mèche de cheveux napoléonienne
S'épaississait déjà sur mon front mieux garni ;
La fraîcheur revenait à mon teint rajeuni
Et le calme du cœur dans mon âme apaisée,
Quand je vis, m'accoudant un jour à la croisée,
Dans le jardin voisin où plongeait mon regard,
Assise sur un banc, et lisant à l'écart,
Une fée, une grâce, un astre, une merveille !
Rose comme Psyché quand l'Amour se réveille,
Blanche comme la neige au sommet du mont Blanc,
Qui tournait les feuillets d'un pouce nonchalant
Et semblait, dans le ciel où son œil bleu se lève,
Suivre, à travers l'auteur, sa pensée ou son rêve !
— C'était mon idéal, mais le vrai cette fois. —
J'envoyai des baisers avec le bout des doigts,
Et lançai des poulets que le vent sur son aile
Emporta par-dessus la plaine de Grenelle.

GEORGES.

Elle te remarqua sans doute, et tu lui plus.

PAUL.

Hélas ! non ; au jardin elle ne revint plus.

Le cerbère tenté montra des crocs de dogue,
La duègne refusa mes louis d'un air rogue.
Il fallut en venir alors aux grands moyens,
Danser la cachucha sur les murs mitoyens,
Se suspendre à l'échelle en galant de Séville,
Pour venir se planter devant la jeune fille,
Dans la pose classique, une main sur le cœur,
Et lui dire..., tu sais?... la phrase de rigueur.
Non sans m'être écorché sur les tessons de verre,
Je descends... J'aperçois une porte de serre,
J'entre; je m'oriente, et tombe entre tes bras
Par un imbroglio que tu m'expliqueras.
Suis-je ici chez toi, George, ou bien suis-je chez elle?
Et quel est le secret que ce logis recèle,
Où, franchissant un mur et faisant un détour,
Je trouve l'amitié quand je cherchais l'amour?
J'ai bien peur qu'il ne faille encore que je parte.

GEORGES.

Reste... Tu sauras tout...

SCÈNE III

GEORGES, PAUL, ANTOINE.

ANTOINE.

Monsieur!

GEORGES.

Qu'est-ce?

ANTOINE.

Une carte...

GEORGES.

Donne.

ANTOINE.

D'un étranger qui désire savoir
Si Monsieur est visible et le peut recevoir.

GEORGES.

« Lord Clarence Durley, duc et pair d'Angleterre. »
Tu le connais?

PAUL.

Beaucoup. Ce fut dans le cratère
Du Vésuve qu'eut lieu la présentation,
Par un tiers avec nous faisant l'ascension.
Notre amitié devint bientôt assez étroite.
C'est le cœur le plus noble et l'âme la plus droite,
Joints au plus vif esprit qu'on puisse rencontrer.
Un parfait gentleman.

GEORGES.

C'est bien!... Faites entrer.

SCÈNE IV

GEORGES, PAUL, ANTOINE, LORD DURLEY.

ANTOINE.

Lord Durley!

PAUL, *s'avançant vers le nouveau venu.*

Laissez-moi présenter, cher Clarence,
Mon ami d'Angleterre à mon ami de France :
— Lord Clarence Durley. — Comte Georges d'Elcy. —

GEORGES, *saluant.*

Milord !

LORD DURLEY, *même jeu.*

Monsieur !... pardon... Mais... je cherchais ici
Monsieur d'Elcy le père, et je vois un jeune homme.

GEORGES.

De ce nom, par malheur, nul que moi ne se nomme.
— A Votre Grâce puis-je être agréable en rien?

LORD DURLEY.

Faites-moi la faveur d'un moment d'entretien.

GEORGES.

Très volontiers.

PAUL.

Faut-il que je batte en retraite?

LORD DURLEY.

Non, Paul, restez, — je sais votre amitié discrète.

A Georges.

Vous êtes le tuteur de miss Lavinia?

GEORGES, *surpris et troublé, à part.*

Quel démon ou quel traître ainsi le renseigna?

Haut.

Oui, milord. Mais ce nom, qui vous l'a fait connaître?

PAUL, *à part.*

Sur le jardin de George aurait-il sa fenêtre?

LORD DURLEY.

Un pur hasard. — J'étais, en simple désœuvré,
Pour y voir les tableaux, dans une église entré,
A cette heure où toujours la solitude y règne;
Une jeune personne, à côté de sa duègne,
S'était agenouillée et priait au saint lieu.
— Où je venais pour l'art, elle venait pour Dieu. —
Son beau front, ses cheveux en bandeaux sur ses tempes
La faisaient ressembler aux vierges des estampes
Dont elle avait la douce et tranquille fierté;
Vrai type italien à Paris transporté.
Sans qu'elle m'aperçût, car la nef était sombre,
Elle sous un rayon, et moi voilé par l'ombre,
Je contemplai longtemps son front pur, que le jour,
En le dorant, semblait désigner à l'amour.
Tout en la regardant, mon âme sentait fondre
Cet ennui froid et noir comme un brouillard de Londre,
Et que j'ai d'Angleterre en France rapporté.
Mon cœur, d'entre les morts, était ressuscité!
Son oraison finie, elle ajusta sa mante
Et sortit à pas lents, sérieuse et charmante.
Jusque sous le portail, de loin je la suivis.
Un coupé l'attendait aux marches du parvis;
Mais, si rapidement que partît la voiture,
Moi, je tenais un fil pour nouer l'aventure.
Depuis je l'ai revue à Saint-Germain-des-Prés,
Examinant les murs de fresques diaprés

De l'œil intelligent dont regarde une artiste;
Mais elle ne sait pas seulement que j'existe.

PAUL, *à part.*

Le sort de la bataille à prévoir est aisé,
Entre ton amour chauve et cet amour frisé.

LORD DURLEY.

Sous la voilette bleue et la capote verte,
J'avais pu reconnaître, heureuse découverte!
Près de la belle enfant, miss Lucy Caméron,
Chez ma sœur autrefois lectrice et chaperon,
A qui je paye encore une petite rente,
— Chose en soi naturelle et fort indifférente; —
Mais, en touchant la somme hier, elle signa:
« *Reçu tant. Miss Lucy, chez miss Lavinia,* »
Par l'indication de sa nouvelle adresse
Donnant, sans le vouloir, celle de sa maîtresse;
Et ce renseignement, qui les renferme tous,
M'a fourni le moyen d'arriver jusqu'à vous.

GEORGES.

Ce récit est vraiment très poétique et montre
Votre talent à peindre une heureuse rencontre;
Mais quel en est le but?

PAUL, *à part.*

D'ici je le prévois.

LORD DURLEY.

Monsieur d'Elcy, j'ai dû me marier trois fois,
Et trois fois s'est rompu ce projet éphémère:
La première, ce fut à cause de la mère,
La seconde du père, et la troisième enfin

De la tante, de l'oncle et du petit cousin.
Je n'aime pas du tout la famille... des autres.

PAUL.

Mes penchants sociaux là-dessus sont les vôtres.

LORD DURLEY.

Lavinia n'a pas de parents?

GEORGES.

Non, milord.
Mais vous parlez en sphinx, et j'ai beau faire effort,
Pour moi tout ce discours est un profond mystère.

LORD DURLEY.

J'ai vingt-six ans, — je suis duc et pair d'Angleterre,
Et je porte de gueule à trois léopards d'or,
Avec cette devise : *Ex sanguine splendor.*
J'ai tout ce qu'ici-bas l'homme rêve ou désire :
Hôtel dans le West-End, manoir dans le Yorkshire,
Villa de marbre blanc au bord du lac Majeur,
Et, l'été, quand me pousse un instinct voyageur,
Un yacht de bois de teck, dont je jette l'amarre
Aux rives de Ceylan ou de Castellamare.
Si vous ne voyez pas, comte Georges d'Elcy,
Pourquoi, moi, lord Durley, je vous dis tout ceci,
C'est que votre pupille est jeune, belle, seule,
Sans cortège de père, ou de tante, ou d'aïeule,
Et que je viens ici par le plus droit chemin,
En loyal gentleman, vous demander sa main.

GEORGES.

Je repousse à regret une offre qui l'honore;
Lavinia n'est pas à marier... encore.

LORD DURLEY.

Pour qu'elle le devienne, il suffit d'un époux.

PAUL, *à part.*

Il garde son trésor comme un griffon jaloux.

GEORGES.

Elle est trop jeune.

LORD DURLEY.

Elle a seize ans bientôt, cher comte ;
Et l'amour, sur ses doigts, en souriant les compte.

PAUL, *à part.*

Cardillac ne veut pas lâcher son diamant.

LORD DURLEY.

Elle ne peut rester fille éternellement,
A voir pâlir sa joue et sa beauté décroître ;
Et votre intention n'est pas qu'elle entre au cloître ?

GEORGES.

Ce n'est pas une affaire à conclure en un jour.

LORD DURLEY.

Non, mais en attendant je puis faire ma cour.
Quelle objection faire à ma demande ? aucune ;
Honorabilité, rang, titre, âge, fortune,
J'ai tout ce qu'on exige, et je puis, sans orgueil,
Frapper à toute porte, étant sûr de l'accueil.

GEORGES.

Lavinia ne voit ni ne reçoit personne.

LORD DURLEY.

Ah ! je devine. — Ainsi que plus d'un le soupçonne,
Vous êtes marié — morganatiquement,
Et, chez vous, le tuteur prête un masque à l'amant :
J'y songe tard ! Pardon pour tant de maladresse.
Le tuteur est amant, la pupille est maîtresse ;
Et Rosine, changeant les groupes du tableau,
Du comte Almaviva rit avec Bartholo !
Dans un bonheur caché j'entre, et je le dérange.
Pardon !

GEORGES.

Que dites-vous ! Ma pupille est un ange,
Pure comme celui qui veille à son côté ;
Elle en a l'innocence ainsi que la beauté.

LORD DURLEY.

J'en crois votre parole et ses yeux francs où brille
Une honnête fierté de chaste jeune fille.
Si son cœur n'a pas fait, pour mon malheur, un choix,
Je demande sa main une seconde fois.

GEORGES.

Une seconde fois, moi, je vous la refuse.

LORD DURLEY.

Alors, ne soyez pas surpris, monsieur, si j'use
Des armes que fournit l'arsenal amoureux
Contre l'entêtement des tuteurs rigoureux ;
J'y déterrerai bien quelque vieux stratagème
Pour voir Lavinia, lui dire que je l'aime,
Et, mettant à ses pieds ma fortune et mon nom,
Savoir si, comme vous, elle répondra non.

GEORGES.

Je vous empêcherai.

LORD DURLEY.

Ce sera difficile.
Un tuteur ne peut pas séquestrer sa pupille.
Elle habite un hôtel, et non pas une tour
Avec pont-levis, herse, et fossés tout autour;
Et, comme au temps jadis, y fût-elle murée,
Je n'aurai de repos que l'en ayant tirée.
— Une clef d'or crochette une porte d'airain;
Si la porte tient bon, je creuse un souterrain,
Et si la sape manque, à temps contre-minée,
Je descends par le toit ou par la cheminée.

GEORGES.

Je l'enverrai plutôt au bout du monde.

PAUL, *à part.*

Bien!

LORD DURLEY.

J'en suis charmé. — Je sais la route, car j'en vien.
Oh! nous autres, Anglais, lorsque par une idée
Nous avons la cervelle ou l'âme possédée,
Nous allons jusqu'au bout de notre entêtement,
Et nous devenons fous mathématiquement.
Les jours de fine pluie où le ciel gris tamise
Ce spleen qui fait courir aux ponts de la Tamise,
Chercher les pistolets dans le fond des tiroirs,
Ou, comme Castlereagh, repasser ses rasoirs,
Il faut, pour nous sauver, quelque étrange manie,
Quelque entreprise folle et qu'on veut voir finie,

Quelque amour insensé donnant une raison
De remettre à demain noyade ou pendaison.
Heureux quiconque alors se crée un but à suivre!
Eh bien! moi, j'ai trouvé mon prétexte de vivre:
Lavinia! — J'étais lugubre, — il avait plu,
Et j'allais, comme on fait d'un roman déjà lu,
Dans un accès d'ennui, sans cette circonstance,
Au chapitre vingt-six jeter mon existence.
J'ai repris le volume, et j'irai jusqu'au bout,
Car l'héroïne a mis de l'intérêt partout.

GEORGES.

Biffez Lavinia de ce charmant poème,
Milord.

LORD DURLEY.

Pour quel motif?

GEORGES.

Eh! parce que je l'aime!
Avec ce beau sang-froid, courtoisement moqueur,
Ce que vous demandez, c'est mon sang, c'est mon cœur,
Mon âme, mon trésor, mon rêve, ma chimère,
Plus qu'en prenant la fille on n'enlève à la mère.

LORD DURLEY.

Eh bien! épousez-la, puisqu'il en est ainsi;
Qu'elle soit, devant tous, la comtesse d'Elcy!
Et ne l'exposez plus, par un titre équivoque,
Aux brusques passions que sa beauté provoque.
Pourtant j'aurais voulu, plus rayonnante encor,
Sous l'hermine ducale et la couronne d'or,
La voir, lady Durley, dans son carrosse à glace,
Allant au *Drawing room* de *Buckingham's palace!*

Le Times, à l'article : *High life and fashion,*
Eût conté longuement sa présentation ;
Et doublant sa beauté de toute ma richesse,
J'eusse fait à la reine envier ma duchesse.
Mais vous avez pour vous l'antériorité ;

. . . .

. . . .
. . . .

LORD DURLEY.

Cependant il me vient un scrupule suprême :
Est-il sûr que vraiment Lavinia vous aime ?
Avez-vous échangé de mutuels aveux,
Ou l'espoir seul, tout bas, répond-il à vos vœux ?

GEORGES, *à part.*

Dans mon cœur il éveille une angoisse mortelle :
M'aime-t-elle en effet ?

Haut.

Une insistance telle
Me gêne.

LORD DURLEY.

Un galant homme, en cette extrémité,
Doit, même à son rival, toute la vérité ;
Pour moi, qu'un *non* condamne et qu'un *oui* fait renaître,
C'est une question de ne pas être ou d'être.

GEORGES.

Sur l'honneur, je ne puis dire que mon amour,
Dans le vrai sens du mot, soit payé de retour.

LORD DURLEY.

Éclaircissez ce point, et je viens dans une heure
Savoir de vous s'il faut que je vive ou je meure.

GEORGES.

Ne revenez, milord, ni ce soir, ni demain,
Car jamais, moi vivant, vous n'obtiendrez sa main.

LORD DURLEY.

Pourtant, si sa réponse à vos vœux est contraire?

GEORGES.

Je la refuserais même alors à mon frère,
Si j'en possédais un qui d'elle fût épris,
Et verrais sans pitié ses larmes et ses cris.

LORD DURLEY.

Vous dépassez le Turc en fait de jalousie.
J'agirai.

GEORGES.

Voyez-vous, j'aime avec frénésie,
D'un amour aujourd'hui plus grand encor qu'hier,
Vaste comme le ciel, profond comme la mer.
Ce n'est pas la banale et passagère ivresse
Qu'inspire à tout jeune homme une belle maîtresse!
Oh! que non pas! — mais bien l'ardente affection
Que le Créateur porte à sa création,
Le père à son enfant, l'auteur à son poème,
L'avare à son trésor, le dévot à Dieu même.
Vous parliez de mourir! De mon espoir sevré,
Ce n'est pas vous, milord, c'est moi qui me tuerai.

LORD DURLEY.

A la bonne heure! Enfin vous voilà raisonnable.

Vous vous tuez, — très bien, — c'est décent, convenable,
Original. — Alors, moi, j'essaye à mon tour,
Et si Lavinia repousse mon amour,
Je lui lègue mes biens, et puis je m'intoxique
D'un verre d'eau sucrée à l'acide prussique.

PAUL.

Pour un millionnaire excentrique et blasé,
Se tuer n'est pas neuf.

LORD DURLEY.

Mais vivre est bien usé.
Repoussé, je m'immole à votre humeur jalouse;
Mais si je suis choisi, vous mourrez, et j'épouse.
C'est dit. — Adieu !

SCÈNE V

GEORGES, PAUL.

GEORGES.

Non, non, cent fois non !

PAUL.

Calme-toi.

GEORGES.

Avec son flegme anglais, il m'a mis hors de moi.

Que Dieu damne ses yeux, que le diable l'emporte !
Un mot de plus, j'allais le jeter à la porte.

PAUL.

Là là, Georges, tout beau ! modère ce courroux,
Ne pleure pas. Voyons ! tu seras son époux ;
Lord Durley ne l'a pas dans sa poche enlevée,
Et, pour moi, je renonce à l'union rêvée.
Tu l'aimes donc beaucoup ?

GEORGES.

Comme un fou, comme un sot.
Je vivrais d'un sourire, et je mourrais d'un mot.

PAUL.

Comme on change ! D'ailleurs, tu n'as rien vu qui puisse
Faire croire qu'elle aime un autre, ou te haïsse ?

GEORGES.

Rien, c'est vrai. — Je me suis emporté sans raison.

PAUL.

Eh bien ! mariez-vous et faites un garçon ;
Je serai son parrain, nous vivrons en famille.
Mais, à propos, qui donc est cette jeune fille,
Et comment se fait-il que tu sois son tuteur ?

GEORGES.

Une enfant à qui j'ai servi de bienfaiteur.

PAUL.

C'est très beau ! — Qui t'aurait, avant cette œuvre pie,
Soupçonné de morale et de philanthropie !

GEORGES.

Ma disparition, dont on a tant parlé,
Par là s'explique.

PAUL.

Où diable étais-tu donc allé?

GEORGES.

A ma terre d'Elcy. — Là, travaillant sans trêve
Sept ans, comme un sculpteur, j'ai modelé mon rêve.

PAUL.

Pour te faire une femme en marbre! — c'est bien dur,
Bien blanc, bien nu, bien froid, et tout aussi peu sûr.
Comment ce beau projet te vint-il à la tête?

GEORGES.

Tu venais de partir pour Vienne. — Une coquette
Avait à mon orgueil joué l'un de ces tours
Que d'avance on prévoit, mais qui blessent toujours.
J'étais seul. Cette vie, à soi-même pareille,
Où l'on fera demain ce qu'on a fait la veille,
Me fatiguait. — J'avais assez d'entendre, au son
Des pièces d'or, chanter la banale chanson,
Et mon spleen s'ennuyait de demander asile
Au temple hospitalier de la Vénus facile.

PAUL.

Le vice te donnait soif d'ingénuité,
Comme après une orgie on désire du thé.

GEORGES.

Certain soir, ne sachant que faire de moi-même,

Au Théâtre-Français j'entrai, moi quatrième.
Je m'assis dans un coin, mi-veillant, mi-dormant,
Et j'écoutai la pièce assez distraitement,
— Un chef-d'œuvre ! un joyau de l'ancien répertoire ! —
Comme d'un vieil ami l'on écoute l'histoire.
Les beaux vers, cependant, produisant leur effet,
Je me sentis bientôt réveillé tout à fait.

PAUL.

Que donnait-on ?

GEORGES.

Le Legs et *L'École des femmes.*
Arnolphe, dont tous deux souvent nous nous moquâmes,
Cette fois me parut plein de sens et d'esprit.
Au lieu de m'égayer, son malheur m'attendrit ;
Mon cœur pour le vieillard prit parti contre Horace,
J'entrai dans son idée, et, marchant sur sa trace,
Quoique l'expérience ait eu peu de succès,
Je voulus me créer à mon tour une Agnès,
Me disant que le tort d'Arnolphe était son âge,
Et qu'un jeune homme eût fait un autre personnage.
Il me plut, en dehors du monde et de sa loi,
D'aimer un être unique et fait pour moi — par moi.

PAUL.

Pour un ancien roué, la fantaisie est rare !
Don Juan continuer Arnolphe !

GEORGES.

Moins bizarre
Qu'on ne pense. Don Juan, à travers tout, poursuit
Et demande au hasard l'idéal qui le fuit.

Arnolphe, à la maison, auprès de lui l'élève.
Les moyens sont divers, mais c'est le même rêve :
Un type souhaité hors de qui rien n'est bon.
Comme j'avais l'Agnès, j'imitai le barbon.

PAUL.

Tu l'avais?

GEORGES.

Tu sais bien, — cette fille adoptée...

PAUL.

Quelque Aïssé moderne, au bazar achetée,
Que, voyageur imbu des mœurs de l'Orient,
Tu gardais pour plus tard comme un morceau friand,
Libertin !

GEORGES.

Pas du tout. Je l'avais, d'aventure,
Ramassée en chemin et mise en ma voiture,
Comme je l'aurais fait d'une levrette.

PAUL.

Où? quand?

GEORGES.

A Naples, où j'allais voir fumer le volcan,
Tandis que tu restais lâchement à Florence
Sous prétexte d'attendre une lettre de France;
Mais en réalité pour la Zambinella,
Beau talent que chacun siffle à la Pergola,
Et que tu t'entêtais, par amour ou caprice,
A proclamer partout sublime cantatrice.

PAUL.

Mon brevet d'attaché m'arriva, quand son cœur
Allait récompenser en moi l'amour claqueur;
Ainsi furent perdus bouquets, rappels, cabales,
Bravos à dominer le fracas des timbales,
Sonnets sur satin rose, et pigeons blancs lâchés,
Sous leur aile portant des madrigaux cachés.
Mais poursuis.

GEORGES.

J'allais seul à Sorrente en calèche;
Les petits mendiants, que l'étranger allèche,
En haillons et pieds nus sur le pavé brûlant,
Trottaient à ma portière et chantaient d'un ton lent
Pour provoquer le sou, rançon de leur silence :
« *Signor, limosina, per mangiar, Excellence!* »
Une petite fille à l'air timide et doux,
En souriant, jeta juste sur mes genoux,
Sans mêler sa voix pure à ces voix enrouées,
Trois fleurs de laurier-rose avec un jonc nouées,
Humble fierté du pauvre au riche s'adressant,
Noble mendicité par le don commençant!
Un vieux jupon trop court, une étroite brassière,
Une chemise usée et de trame grossière,
Formaient tout son costume, et l'on eût dit vraiment
Que l'Amour mendiait sous ce déguisement.
Tandis que je lançais quelques pièces de cuivre
Pour éloigner la troupe obstinée à me suivre,
Elle, près des chevaux, trottait, trottait toujours;
Et j'admirais sa joue aux suaves contours,
Où la santé brillait, fraîche, sous un teint pâle,
Et ses bras blancs encor malgré leurs gants de hâle,

Et ses yeux d'un bleu noir, et ses cheveux bouclés
Par l'agitation de la course mêlés.
« Voici de l'or pour toi, tends tes mains, que je verse ! »
Lui disais-je, sans voir venir, en sens inverse,
Malgré le bruit du fouet et le son du grelot,
Un coucou du pays, nommé corricolo,
Qui passa près de nous, et si près et si vite
Que sa roue écarlate eût broyé la petite
Si je ne l'avais pas, avec un cri d'effroi,
Par les bras enlevée et mise devant moi.
L'enfant, d'être en voiture étonnée et joyeuse,
Riait, passait ses doigts sur l'étoffe soyeuse,
Et m'amusait avec son babil enfantin
Et son charmant petit patois napolitain.
Son père était pêcheur, et sa mère était morte;
Elle, pour travailler trop jeune ou trop peu forte,
Tendait sur les chemins des bouquets aux passants;
Lavinia — c'était son nom — avait dix ans.
J'aurais pu la descendre au milieu de la route,
Lui mettant dans la main un louis, que, sans doute,
Son père eût dépensé le soir au cabaret;
Mais je sentais pour elle un plus vif intérêt,
Car sa misère avait coudoyé ma richesse,
Dans ma calèche assise en fille de duchesse,
Et je ne voulais pas rendre à la pauvreté
L'ange par le hasard entre mes bras jeté.
Le pêcheur me céda ses droits pour une somme;
J'emmenai la petite en France, et le cher homme,
Accoutumé d'enfance à l'inanition,
Creva bientôt après d'une indigestion.

PAUL.

Que le macaroni lui soit léger ! — Ensuite ?

GEORGES.

A ma terre d'Elcy Lavinia conduite
Fut confiée aux soins de Lucy Caméron.
Lorsque je l'allais voir, vite, sur le perron,
Sitôt que de ma chaise elle entendait les roues,
Elle accourait, m'offrant les roses de ses joues,
Comme à Naples jadis elle m'offrait ses fleurs.
Au teint de bistre avaient succédé des couleurs;
Les mains brunes étaient des mains patriciennes
Que veinait le sang bleu des familles anciennes,
Ou mieux le pur sang grec qui coule à Procida...
La soirée aux Français de mon sort décida :
Las d'actrices, plus las encor de grandes dames,
Je fis mon sixième acte à *L'École des femmes;*
Arnolphe à cheveux bruns, mais comme lui jaloux,
J'élevai mon Agnès, en serre, loin de tous,
Comme dans un harem une Circassienne
Qui ne voit les passants qu'à travers sa persienne.
Depuis tantôt huit jours nous sommes à Paris,
Et tout paraît étrange à ses regards surpris.

PAUL.

Est-elle au moins capable, en sa candeur extrême,
De mettre au corbillon cette tarte à la crème
Qui semblait détestable à monsieur le Marquis,
Et qu'Arnolphe charmé trouve d'un goût exquis?

GEORGES.

Je ne suis pas encor tout à fait un Géronte,
Et dégrader un être ainsi m'aurait fait honte.
Son éducation a reçu tous mes soins,
Et si c'est dans un but égoïste, du moins
Je n'ai pas écrasé, précaution infâme,

Sur le front de Psyché le papillon de l'âme!
J'ai voulu que son cœur fût grand, afin qu'un jour
Avec plus de pensée il y tînt plus d'amour.
J'ai confié les clefs de toutes les serrures
A ses petites mains, qui n'en sont pas moins pures.
Elle lit dans Shakspear, Raphaël et Mozart.
Riche, je lui permets le luxe comme un art,
Comme une fleur de plus dont sa grâce est parée;
Et dans cette humble enfant, de la fange tirée,
Vil caillou dont j'ai fait un diamant sans prix,
Pétrarque verrait Laure, et Dante Béatrix.
Célimène naïve, Agnès spirituelle,
Elle est intelligente, elle est jeune, elle est belle!

PAUL.

A ce monstre charmant fait de perfections
Je voudrais un défaut, comme une ombre aux rayons;
J'ai peur pour toi. — Crois-moi, n'anime pas ton marbre :
On poursuit une nymphe et l'on attrape un arbre.
Tous ces plans concertés manquent; mieux vaut, sans art,
Laisser l'arrangement de sa vie au hasard;
Toute jeune fille est plus ou moins romanesque :
Il faut se présenter, comme Egmont ou Fiesque,
En pourpoint de satin et la plume au chapeau,
Brandissant une épée, agitant un drapeau...
Mais ton amour est-il connu de la petite?

GEORGES.

Dans un fauteuil auprès du lit de Marguerite
Gœthe nous montre Faust rêveur et contemplant
En silence la chambre et le petit lit blanc.
Comme Faust arrêté sur un seuil sans défense,
J'ai dans son pur sommeil su respecter l'enfance,

Attendant le réveil de ce cœur endormi
Pour ôter à l'amour le masque de l'ami.
En moi Lavinia n'a jamais vu qu'un frère.

PAUL.

Tant pis ! ce précédent à l'amour est contraire.
Je crains que tu ne sois pour ta discrétion
Prématurément pris en vénération,
Et que la belle enfant, qui t'eût aimé peut-être,
Dans ton fauteuil de Faust voie un fauteuil d'ancêtre.

GEORGES.

J'espère bien que non. — Je ne suis pas si vieux
Que déjà l'on m'assoie au fauteuil des aïeux.
Mais peut-être ai-je trop différé. — Son œil brille,
Son front rêve : hier enfant, aujourd'hui jeune fille !
Il faut que l'amitié, chaste sœur de l'amour,
S'éloigne, et que le frère à la fin ait son tour...
Ce lord Durley m'excède, et le doute me tue.

PAUL.

Allons ! porte la flamme au flanc de la statue !

SCÈNE VI

GEORGES, PAUL, DAFNÉ.

DAFNÉ.

Mademoiselle est là qui voudrait vous parler.

PAUL.

Je te quitte. — Surtout ne va pas te troubler!
Frappe! le marbre est dur; que rien ne te désarme!
Je reviendrai tantôt.

SCÈNE VII

GEORGES, *seul.*

O moment plein de charme
Et d'angoisse, où le cœur palpite à se briser,
Quand la création va se réaliser!
Enfin Pymalion a fait sa Galatée,
Et Pandore muette est devant Prométhée.
L'un a prié Vénus, l'autre a volé le feu,
Et tous deux sont tremblants, le mortel et le dieu!
Comme eux, j'ai modelé le rêve de mon âme
Et fait une statue où sommeille une femme;
La verrai-je, tremblante et rouge d'embarras,
Quitter son piédestal et tomber dans mes bras?

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, LAVINIA.

LAVINIA.

Bonjour, Georges !

GEORGES.

Bonjour, Lavinia !

LAVINIA.

De grâce,
Promets-moi, si tu veux que je t'aime et t'embrasse,
Une faveur.

GEORGES.

Laquelle ?

LAVINIA.

Ordonne à miss Lucy,
Fidèle à son bonnet de vieux tulle roussi,
De mettre un ruban jaune à la place d'un rose...

GEORGES.

Moqueuse !

LAVINIA.

Et de changer deux fois par an de pose ;
Car au monde il n'est rien qui soit plus ennuyeux,
Plus monotone à l'âme et plus maussade aux yeux
Qu'un horizon toujours borné par une Anglaise
Faisant du petit point sur une grande chaise.

GEORGES.

Lavinia, ménage un peu ton chaperon...
Qu'as-tu fait ce matin ?

LAVINIA.

D'abord j'ai lu Byron,
J'ai joué des morceaux de la *Marche funèbre*
Et l'*Invitation à la valse* de Webre ;
Puis, pour me dérider, passant à Rossini
Avec sa tarentelle à six-huit, j'ai fini
Mamma mia, mamma mia ! — Je me croyais encore
A Sorrente, et mes pieds, sur le rythme sonore,
Dansaient en même temps ce que chantaient mes mains...
Montons-nous à cheval aujourd'hui ?

GEORGES.

Les chemins
Sont rompus, et le ciel est tout haché de pluie.

LAVINIA.

Quel dommage !

GEORGES.

Rester à la maison t'ennuie ?

LAVINIA.

Auprès de toi, jamais, cher Georges! — Seulement
Cela m'eût fait plaisir de sortir ma jument
Et d'essayer au Bois mon amazone neuve.
Affreux climat! il faut qu'il neige ou bien qu'il pleuve!
O mon beau ciel de Naple immuablement pur,
Qu'un flot moins bleu que lui berce dans son azur!

GEORGES.

Le regretterais-tu?

LAVINIA.

Non! ta France chérie
Est maintenant pour moi comme une autre patrie;
Je ne regrette rien.

GEORGES.

Tu m'aimes donc beaucoup?

LAVINIA.

Certe, et je te le prouve en te sautant au cou.

GEORGES.

Enfant!... Mais tu n'es plus une petite fille,
Et tu me traites trop en père de famille.

LAVINIA.

En père! — Non, monsieur, mais en frère adoré;
C'est un titre charmant, amical et sacré.

GEORGES.

Sans doute; mais l'on peut en trouver un plus tendre,
Et je te le dirais si tu voulais l'entendre.

LAVINIA.

Je doute qu'il en soit un plus plein de douceur
Pour moi, jadis ta fille et maintenant ta sœur.

GEORGES.

Celui de mari?

LAVINIA.

Non; je ne sens nulle envie
De laisser pénétrer brusquement dans ma vie
Cet inconnu d'hier, époux du lendemain,
Qui pose à tout hasard votre main dans sa main.
Un frère vaut bien mieux, surtout s'il te ressemble.
Le monde est comme un livre où nous lisons ensemble,
Fronts penchés l'un vers l'autre et mêlant nos cheveux.
Tu connais mes secrets, je devine tes vœux;
Il existe entre nous de longues sympathies,
Une communauté de choses ressenties,
Des souvenirs d'un charme intime et pénétrant
Où le présent qui rêve au passé se reprend.
L'époux ignorerait ma vie antérieure,
Toute une part de moi, peut-être la meilleure :
Je ne veux pas jeter à quelque sot mari
Mon âme, ton ouvrage, ô mon frère chéri!

GEORGES.

Tu n'aimes donc personne?

LAVINIA.

Eh! si, puisque je t'aime.

GEORGES.

D'amour, ou d'amitié?

LAVINIA.

Je n'en sais rien moi-même.
Je ne connais l'amour, ne l'ayant pas senti,
Que comme l'on connaît les mœurs de Taïti
Sur les récits de Cook et de Dumont d'Urville,
Ou la mer, par Gudin, quand on reste à la ville;
Me trouvant bien chez moi, je n'ai pas voyagé.

GEORGES.

Tu n'en as pas l'envie?

LAVINIA.

Et pourquoi faire? — J'ai,
C'est toi qui l'as permis, lu les chants des poètes,
Des mystères du cœur fidèles interprètes;
Dans leurs livres, que nul n'a fermés sans émoi,
Plus d'un groupe idéal a passé devant moi,
Souriant ou pensif et les mains enlacées :
Francesca, Paolo, chères ombres blessées,
Herminie et Tancrède, Angélique et Médor,
Aminte et son berger, et bien d'autres encor;
Près d'Hamlet Ophélie effeuillant sa couronne,
Juliette penchée au balcon de Vérone
A qui Roméo dit : « Ne crains rien, mon amour,
Ce n'est pas l'alouette et ce n'est pas le jour! »
Faust au jardin de Marthe emmenant Marguerite,
Virginie avec Paul qu'un seul jupon abrite,
Saint-Preux et sa Julie aux bosquets de Clarens,
Miss Harlowe, qui songe entre ses vieux parents
Aux moyens d'envoyer sa lettre à Lovelace;
Mais leurs feux m'ont laissée aussi froide que glace,
Et mon cœur, préservé par quelque talisman,
S'en tient, en fait d'amour, aux amours de roman.

Encor souvent trouvai-je avec leurs hyperboles
Les héros enragés, les héroïnes folles,
Et je pense que Dieu là-haut me prépara
Pour être le Kaled d'un vertueux Lara.
Je te suivrai partout sous un habit de page,
Et nous courrons le monde en galant équipage.

GEORGES.

Eh quoi! tu n'as jamais éprouvé ces langueurs
Que la brise d'avril apporte à tous les cœurs,
Cette délicieuse et tendre inquiétude
Qui, par la rêverie interrompant l'étude,
Vous fait rester l'œil fixe et le coude appuyé
Sur Shakspeare incompris ou Mozart oublié?

LAVINIA.

Non; quand mon piano, quand mes livres m'ennuient,
Je me mets à broder, et les heures s'enfuient.

GEORGES.

Jamais tu n'as senti, le soir, sur ton bras nu
L'invisible baiser de l'amant inconnu
Se poser, comme fait un papillon qui joue,
Et le sang de ton cœur te monter à la joue?

LAVINIA.

J'arrange ma cornette et roule mes cheveux,
Je me couche, et ne sens aucun frisson nerveux.

GEORGES.

Jamais tu n'as couru, la figure embrasée,
Aux fleurs de ta fenêtre où perle la rosée,
Y rafraîchir ton front lourd de rêves brûlants,
Ni, poussée au jardin par de brusques élans,

Quitté, pendant la nuit, la couche où tu reposes,
Pour dire ton secret à l'oreille des roses?

LAVINIA.

Je dors jusqu'au matin sans déranger les fleurs,
Puis je m'éveille aux cris des oiseaux querelleurs
Qui dans l'arbre voisin font un joyeux tapage;
Et ma vie, en riant, tourne encore une page,
Une page où se lit un seul nom...

GEORGES.

Et lequel?

LAVINIA.

Le tien.

GEORGES.

Vraiment?

LAVINIA.

Mais oui. N'est-ce pas naturel?
Pour moi n'es-tu pas tout, et famille et patrie!
Que suis-je? A ton caprice une forme pétrie,
Que tu douas d'une âme et que, bon comme Dieu,
Tu mis dans un charmant et splendide milieu,
Lui livrant ton Éden en toute confiance,
Sans excepter le fruit de l'arbre de science.
Mais Ève n'a pas pris la pomme, et s'en repent.
Elle eût dû, sur l'amour, consulter le serpent?
Cher Georges, si mon cœur quelque jour prenait flamme,
Je ne confesserais mon âme qu'à ton âme!

GEORGES.

Qui croirait que l'amour t'intéresse si peu,
Fille d'un sol de lave et d'un climat de feu?

LAVINIA.

Oh ! maintenant je suis une Parisienne.
Je n'ai plus cette nuque aux tons terre de Sienne,
Ces maigres bras brûlés par un âcre soleil,
Et mon sang est moins chaud sous mon teint plus vermeil;
Ce qui n'empêche pas que je n'aime mon George,
Non comme l'idéal absurde que se forge
Sur les têtes de cire aux montres des coiffeurs
Une pensionnaire aux petits airs rêveurs,
Mais comme le garçon le meilleur de la terre,
D'une amitié que rien ne balance et n'altère,
Et pour qui, s'il fallait à sa place mourir,
On me verrait gaîment à l'échafaud courir !

GEORGES, *à part.*

Oh ! mon cœur, bats moins fort !

Haut.

Du moins, enfant cruelle,
Avez-vous réfléchi combien vous êtes belle ?

LAVINIA, *souriant.*

Je n'ai pas réfléchi, non vraiment; mais ce soir
Je questionnerai là-dessus mon miroir.

GEORGES.

Dieu parfois met devant ceux qu'il affectionne
La beauté, lampe d'or, qui sur l'âme rayonne !

LAVINIA.

Bonne précaution, car plus d'un œil distrait
A côté du trésor, sans rien voir, passerait.

GEORGES, *à part.*

Essayons d'un moyen pour savoir si l'amie

Cache sous sa froideur une amante endormie;
Sur ce marbre insensible, où mon ciseau glissa,
Posons la jalousie en guise de moxa.

Haut.

N'as-tu pas remarqué cette jeune personne,
Hier, aux Bouffes...

LAVINIA.

Blonde, avec une couronne
De feuilles d'un vert glauque à brindilles d'argent;
On eût dit une ondine en sa source nageant,
A la voir ondoyer au bord de sa baignoire,
Plus blanche mille fois que sa robe de moire.

GEORGES.

Comment la trouves-tu?

LAVINIA.

Charmante de tout point.

GEORGES.

Si je l'aimais, cela ne te fâcherait point?

LAVINIA.

En rien.

GEORGES.

C'est ma cousine; on veut que je l'épouse.

LAVINIA.

Elle te plaît? Prends-la.

GEORGES.

Tu n'es donc pas jalouse?

LAVINIA.

Non ; la femme ne peut faire ombrage à la sœur :
Elle prend le foyer, et je garde le cœur.

GEORGES, *à part.*

Elle n'a ni rougi ni pâli sous l'atteinte,
Et sa tranquillité, par malheur, n'est pas feinte.
Envolez-vous, espoirs ; doux projets, croulez bas !
Elle ne m'aime pas ! Elle ne m'aime pas ! *

. . . .
. . . .

* La suite a été égarée et n'a pas encore pu être retrouvée.



LE TRICORNE ENCHANTÉ

BASTONNADE EN UN ACTE

(EN COLLABORATION AVEC M. PAUL SIRAUDIN)

Représentée pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 7 avril 1845, et reprise, au théâtre de l'Odéon, le 30 novembre 1872.

PERSONNAGES

		1845		1872
GÉRONTE.	MM.	Lepeintre jeune.	MM.	N. Martin.
VALÈRE.		Lionel.		Baillet.
FRONTIN.		Lafont.		Porel.
CHAMPAGNE.		Neuville.		Roger jeune.
INEZ.	Mmes	Pitron.	Mmes	Jeanne Bernhardt.
MARINETTE.		Bressant.		Colas.

La scène se passe devant la maison de Géronte, sur une place publique.



LE TRICORNE ENCHANTÉ

SCÈNE PREMIÈRE

FRONTIN, MARINETTE.

FRONTIN, *entrant, à part.*

Quoi ! Marinette ici !

MARINETTE, *même jeu.*

Frontin ! Quelle rencontre !

FRONTIN, *de même.*

La coquine !

MARINETTE, *de même.*

Le drôle !

FRONTIN, *de même.*

Il faut que je me montre.
Elle m'a vu...

Haut.

Bonjour, Marinette!

MARINETTE.

Bonjour,
Frontin!... Ce cher ami, le voilà de retour!

FRONTIN.

Oui, d'hier seulement... J'étais à la campagne,
Dans mes terres...

MARINETTE.

Et moi qui te croyais au bagne!

FRONTIN.

Tu me flattes!... Mais, toi, qui donc m'a raconté
Que, faute de château pour passer ton été,
— N'en rougis pas, la chose arrive aux plus honnêtes, —
Pendant six mois, tu pris l'air... aux Madelonnettes?

MARINETTE.

D'où je sortis le jour que, par malentendu
Sans doute, en plein marché ton oncle fut pendu...

FRONTIN.

Hélas! de compagnie avec monsieur ton père...
Quel brave homme! Le ciel l'enviait à la terre,
Si bien qu'il a fallu le mettre entre les deux!
Hi! hi! hi! hi!

MARINETTE.

Cessons des propos hasardeux.
A quoi bon rappeler de semblables vétilles?
Chacun a ses malheurs, et si dans nos familles
Il s'est trouvé parfois de ces rares esprits,
Par des juges mesquins, méconnus, incompris,
Faut-il l'aller crier sur la place publique?
Non, ce n'est pas ainsi qu'entre amis l'on s'explique!

FRONTIN.

C'est juste. Mais changeons d'entretien. Que fais-tu
Maintenant?

MARINETTE.

Rien qui soit contraire à la vertu.

FRONTIN.

Ah! bah!

MARINETTE.

De mes conseils j'aide une demoiselle
Charmante, sur qui pèse une affreuse tutelle.

FRONTIN.

Qui t'a donc procuré de bons certificats?

MARINETTE.

Insolent!

FRONTIN.

Là, tout doux! Je fais le plus grand cas
De toi... Je plaisantais.

MARINETTE.

Trêve de raillerie!...
Sur quel pied, dans ce monde, est Votre Seigneurie?

FRONTIN.

Je sers un gentilhomme amoureux, — l'animal!
J'ai très peu de profits, mais j'ai beaucoup de mal.
Il faut tout faire! Ah! si le sort m'avait fait naître
Situé de façon à pouvoir être maître,
Je ne l'aurais pas pris pour valet, à coup sûr!
N'est pas valet qui veut! C'est un métier fort dur;
On exige de nous tant de vertus... pratiques!
Bien des héros seraient de piètres domestiques.
Les maitres! que feraient sans nous ces marauds-là?

MARINETTE.

Mais si quelqu'un au tien allait dire cela?...

FRONTIN.

Il n'en ferait que rire; il m'aime. J'ai des vices..

MARINETTE.

Lesquels rendent aux siens de précieux services!

FRONTIN.

C'est vrai! Je suis adroit, mais il est amoureux,
Et ces deux grands défauts se consolent entre eux!

MARINETTE.

C'est comme moi, Frontin; si j'étais trop naïve,
De quoi donc servirais-je à mon Agnès craintive?

FRONTIN.

Je m'en rapporte à toi pour faire ton devoir,

Marinette... A propos, je voudrais bien savoir
Pour quel motif tu viens, à ces heures sauvages,
Mystérieusement rôder dans ces parages?

MARINETTE.

Ainsi que toi, je suis dans la position,
Cher Frontin, de commettre une indiscrétion;
— Je la commets. — Pourquoi venir ici, vieux drôle,
La toque sur les yeux, le manteau sur l'épaule?

FRONTIN.

Réponds, je répondrai.

MARINETTE.

Tu sais qu'en demandant
L'on n'obtient rien de moi. J'ai des mœurs.

FRONTIN.

Cependant
Il n'en fut pas toujours ainsi...

MARINETTE.

Fat!

FRONTIN.

Oublieuse!

MARINETTE.

Impertinent!

FRONTIN.

Méchante!

MARINETTE.

Indiscret!

FRONTIN.

Curieuse !

MARINETTE.

Chut ! quelqu'un vient.

FRONTIN.

Eh ! c'est Champagne, le valet
De Géronte... A-t-il l'air d'un oison !

MARINETTE.

Est-il laid !

SCÈNE II

LES MÊMES, CHAMPAGNE.

FRONTIN.

Hé ! Champagne !

CHAMPAGNE.

Hé ! Frontin !

FRONTIN.

Dis-nous comment se porte
Monsieur Géronte.

CHAMPAGNE.

Il va d'une admirable sorte !
A moins qu'on ne l'assomme, il ne mourra jamais.

MARINETTE.

Il est encor très vert...

CHAMPAGNE.

Un peu jaune.

MARINETTE.

Très frais...

CHAMPAGNE.

Oui, rempli de fraîcheurs !

MARINETTE.

Très ingambe.

CHAMPAGNE.

Sans doute,
Quand il a son bâton et qu'il n'a pas sa goutte.

MARINETTE.

Il est, ma foi ! très bien, et je l'aimerais mieux
Qu'un tas de jeunes gens qui font les merveilleux.

FRONTIN.

A quoi s'occupe-t-il, ce digne maître ?

CHAMPAGNE.

Il grille,
Verrouille, cadenasse et clôture une fille

Fort jolie ! un jeune ange aux yeux perçants et doux,
Mademoiselle Inez, dont il est si jaloux,
Que pour elle il a fait, malgré sa ladrerie,
Des prodigalités...

FRONTIN.

Bah !

CHAMPAGNE.

De serrurerie !

MARINETTE.

C'est d'un homme prudent et d'un sage tuteur.

FRONTIN.

Et réussit-il ?

CHAMPAGNE.

Peu. Le côté séducteur
N'est pas son fort ! Il est, pour un objet si rare,
Trop vieux, trop laid, trop sot, et surtout trop avare !

FRONTIN.

Le ciel évidemment ne l'avait pas formé
Pour jouir ici-bas du bonheur d'être aimé.

CHAMPAGNE.

Personne n'a jamais aimé monsieur Géronte.

FRONTIN.

Pas même sa femme ?

CHAMPAGNE.

Elle ? allons donc !

FRONTIN.

A ce compte...

CHAMPAGNE.

Monsieur Géronte était, sois-en bien convaincu...

FRONTIN.

Ce qu'en termes polis on appelle... *trompé!*

CHAMPAGNE.

C'était moi qui portais les billets à Madame.
Elle est morte ; que Dieu veuille prendre son âme !
L'heureux temps ! je buvais à tire-larigot,
Et du port des poulets je me fis un magot,
Lequel est dans les mains de Géronte, mon maître,
Qui, voulant le garder, me garde aussi peut-être :
Car, de nature, il est lent à rendre l'argent,
Bien qu'à le recevoir il soit fort diligent...
Au reste, il me nourrit plus mal qu'un chien de chasse,
De mes gages déduit les cannes qu'il me casse
Sur le dos, et m'habille avec de tels lambeaux,
Que je fais, d'épouvante, envoler les corbeaux !
Quel sort ! Ah ! je suis né sous un astre bien chiche !

FRONTIN.

Si tu veux me servir, moi, je te ferai riche.

MARINETTE.

Et moi, je t'aimerai.

CHAMPAGNE.

Non... Je suis vertueux,
Et ne donne les mains à rien de tortueux ;

Car, s'il en avait vent, le sieur Géronte est homme
A me mettre dehors en retenant ma somme !

FRONTIN.

Ainsi, tu dis non ?

CHAMPAGNE.

Oui, je dis non.

FRONTIN, *le battant.*

Ah ! gredin !
Ah ! maroufle ! ah ! veillaque ! en veux-tu, du gourdin ?
En voilà !

CHAMPAGNE.

Aïe ! aïe ! aïe ! on me roue, on m'échine !
Marinette me pince, et Frontin m'assassine !

FRONTIN.

Entre dans mes projets : à tes yeux éblouis
Va rayonner soudain un rouleau de louis.

CHAMPAGNE.

Donne.

FRONTIN.

Sers-moi d'abord.

CHAMPAGNE.

Pour qui me prends-tu ?

FRONTIN.

Traître !

Tu veux rester honnête et fidèle à ton maître !
Tiens !

Il le bat de nouveau.

SCÈNE III

LES MÊMES, GÉRONTE.

GÉRONTE.

Qu'est-ce ? On bat Champagne !

FRONTIN.

Il l'a bien mérité,
Et je voudrais l'avoir encor plus maltraité !

GÉRONTE.

Qu'a-t-il fait ?

FRONTIN.

Rien, monsieur, et c'est son plus grand crime :
Un laquais fainéant est indigne d'estime ;
Car il est bien prouvé qu'on ne l'engage pas
Pour cracher dans les puits et se croiser les bras.

GÉRONTE.

Mon domestique oisif ! Ah ! le lâche courage !
Tu me frustres !

CHAMPAGNE.

Monsieur, j'ai fini mon ouvrage.

GÉRONTE.

Recommence-le !

FRONTIN.

Au lieu de garder la maison,
Il boit au cabaret à perdre la raison !

MARINETTE.

Voyez plutôt : le vin illumine sa trogne
Et sur son nez écrit en couleur rouge : Ivrogne !

CHAMPAGNE.

Si j'ai bu, les poissons dans la Seine sont gris.

GÉRONTE.

Est-ce pour te soûler, goinfre, que je t'ai pris ?

CHAMPAGNE.

Je suis à jeun.

FRONTIN, *le poussant.*

Le sol à son pied qui chancelle
Semble, par un gros temps, le pont d'une nacelle.

MARINETTE, *même jeu.*

Il ne danserait pas sur la corde, bien sûr !

FRONTIN, *même jeu.*

Pour t'appuyer, veux-tu que je t'apporte un mur ?

CHAMPAGNE.

Ne me pousse donc pas!

GÉRONTE.

Sac à vin! brute immonde!

MARINETTE.

En cet affreux état pendant qu'il vagabonde,
Quelqu'un de ces blondins, hirondelles d'amour
Qui rasent les balcons sur le déclin du jour,
N'aurait qu'à pénétrer jusqu'à votre pupille!

FRONTIN.

Quelqu'un de ces gaillards de morale facile
N'aurait qu'à se glisser jusqu'à votre trésor!

GÉRONTE.

Ciel! que dites-vous là? Ma pupille, mon or!
Les galants, les voleurs! Ah! j'en perdrai la tête!
Je te chasse, brigand!

CHAMPAGNE.

Monsieur, je vous répète
Que...

GÉRONTE.

Pas un mot de plus, ou je t'assomme!

CHAMPAGNE.

Au moins,
Rendez-moi mon argent.

GÉRONTE.

Tu n'as pas de témoins :

Ton argent, pour les frais de dépôt, je le garde.
Sors d'ici, scélérat !

Tous tombent sur Champagne.

CHAMPAGNE, *se sauvant.*

Au secours ! à la garde !

SCÈNE IV

GÉRONTE, FRONTIN, MARINETTE.

GÉRONTE.

Me voilà délivré de ce fieffé vaurien !
Il aura beau crier, je ne lui rendrai rien ;
Car comment a-t-il pu, même étant économe,
Moi ne le payant pas, amasser cette somme ?

FRONTIN.

Il vous a détroussé.

MARINETTE.

C'est limpide.

FRONTIN.

L'argent
Du drôle est vôtre. Un maître un peu moins indulgent
L'enverrait, sur la mer, écrire avec des plumes
De quinze pieds, coiffé, dans la crainte des rhumes,
D'un superbe bonnet du rouge le plus vif.

MARINETTE.

Vous tromper! c'est affreux! Vous si bon! si naïf!

GÉRONTE.

Je suis assez vengé si je n'ai rien à rendre,
Et j'aime autant qu'il aille ailleurs se faire pendre.

FRONTIN.

Très bien! mais vous voilà sans valet maintenant.

GÉRONTE.

Sans valet, tu l'as dit. O revers surprenant!
Un homme comme moi sans valet! quelle honte!

FRONTIN.

De ses augustes mains, certes, monsieur Géronte
Ne peut pas, aux regards des voisins ébaubis,
Peindre en noir sa chaussure et battre ses habits.

GÉRONTE.

Non; l'on ferait sur moi cent brocards, cent risées.

MARINETTE.

Qui suiffera, le soir, vos boucles défrisées?

GÉRONTE.

Dans quel gouffre de maux suis-je tombé, grand Dieu!

MARINETTE.

Qui viendra, le matin, vous allumer du feu?

GÉRONTE.

Je me sens affaissé..., la tristesse me gagne;

Ah ! Champagne, mon bon, mon fidèle Champagne,
Tu me manques !

FRONTIN.

Un sot !

MARINETTE.

Un ivrogne !

FRONTIN.

Un voleur !

GÉRONTE.

D'accord ; mais s'il volait, j'étais le recéleur ;
Et désormais le fruit de ses... économies,
Il le déposera dans des mains ennemies.

FRONTIN.

C'est vraiment douloureux ; mais, puisqu'il est chassé,
N'y pensez plus.

GÉRONTE.

Par qui sera-t-il remplacé ?
Hélas !

FRONTIN.

Par moi.

MARINETTE.

Par moi.

GÉRONTE.

Frontin ou Marinette ?
Quel choix embarrassant !

FRONTIN.

Monsieur, je suis honnête,
Actif, intelligent, mangeant peu, buvant moins.

MARINETTE.

Pour un maître, monsieur, j'ai mille petits soins :
Je bassine son lit, je chauffe ses pantoufles,
Je lui tiens son bougeoir, je lui fais...

FRONTIN.

Tu t'essouffles,
Ma chère ! Laisse-moi la parole un moment.
Si je m'offre, monsieur, c'est par pur dévouement;
Je ne veux rien de vous, rien, ou fort peu de chose:
Vingt écus !

GÉRONTE.

Ce garçon plaide fort bien sa cause.
Je te prends.

MARINETTE.

Quinze écus, et l'honneur d'être à vous,
De mes peines seront un loyer assez doux ;
Car je sers pour la gloire.

GÉRONTE.

Elle est, ma foi ! gentille;
J'aime sa bouche en cœur et son œil qui scintille.
Je te prends.

FRONTIN.

Dix écus, monsieur, me suffiront.

GÉRONTE.

Je te retiens.

MARINETTE.

Monsieur, ne soyez pas si prompt.
Je tiens plus, près d'un maître, aux égards qu'au salaire.
Donnez-moi cinq écus, et je fais votre affaire.

GÉRONTE.

C'est conclu, Marinette.

FRONTIN.

Une minute! Moi,
Je ne demande rien du tout!

GÉRONTE.

Alors, c'est toi
Que je choisis.

MARINETTE.

Je fais de plus grands avantages :
Au lieu de moi, c'est vous qui recevrez des gages,
Et je vous donnerai cent pistoles par an!

GÉRONTE.

Ce mode est le meilleur. Marinette, viens-t'en.

FRONTIN.

J'offre deux cents!

MARINETTE.

Trois cents!

FRONTIN.

Les profits !

MARINETTE.

La défroque !

GÉRONTE, *à part.*

Tant de zèle à la fin me paraît équivoque !
Et quel but peut avoir un tel acharnement ?

MARINETTE.

Ne vous empêtrez pas d'un pareil garnement.

FRONTIN.

Par bonté d'âme il faut que je vous avertisse...

MARINETTE.

Vous allez, avec lui, prendre à votre service
Une collection de penchants dissolus.

FRONTIN.

Elle a tous les défauts, et quelques-uns de plus !

GÉRONTE.

Au fait, elle a bien l'air d'une franche coquine.

FRONTIN.

C'est sa seule franchise.

MARINETTE.

Et lui, voyez sa mine,
Son œil d'oiseau de proie et son teint basané :
C'est un coupe-jarret authentique... et signé !

GÉRONTE.

Marinette, Frontin, je vous crois l'un et l'autre
Et sur chacun de vous mon avis est le vôtre.
Mon choix entre vous deux hésite suspendu;
Aussi, tout bien pesé, bien vu, bien entendu,
J'aime encor mieux Champagne, et vais à sa recherche
Dans le cabaret louche où d'ordinaire il perche.

Il sort.

SCÈNE V

MARINETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Diantre ! le vieil oison s'envole effarouché !

MARINETTE.

Frontin, ai-je été sotte !

FRONTIN.

Ai-je eu l'esprit bouché,
Marinette !

MARINETTE.

D'abord j'aurais dû te comprendre.

FRONTIN.

Et nous nous sommes nui, faute de nous entendre !

MARINETTE.

J'ai défait ton ouvrage.

FRONTIN.

Et moi détruit le tien.

MARINETTE.

Au lieu de nous prêter un mutuel soutien !

FRONTIN.

C'est trop de deux fripons pour la même partie.

MARINETTE.

Toujours par l'un des deux la dupe est avertie.

FRONTIN.

Jouons cartes sur table, et parlons sans détour :
Tu machinais ici pour des choses d'amour ?

MARINETTE.

Sans doute ; — comme toi ?

FRONTIN.

Tu venais pour l'amante ?

MARINETTE.

Oui ; — toi, pour l'amant ?

FRONTIN.

Oui.

MARINETTE.

La rencontre est charmante !

FRONTIN.

Pour Inez?

MARINETTE.

Pour Valère?

FRONTIN.

Assez! embrassons-nous!
Unissons nos moyens et concertons nos coups!

SCÈNE VI

LES MÊMES, VALÈRE.

FRONTIN.

Mais j'aperçois de loin venir monsieur Valère,
Mon nouveau maître.

MARINETTE.

Il a tout ce qu'il faut pour plaire:
Beauté, jeunesse...

FRONTIN.

Oui, tout, hormis l'essentiel:
L'argent.

A Valère.

Qu'apportez-vous?

VALÈRE.

Pas un sol.

FRONTIN.

Terre et ciel !
A quoi vous sert d'avoir un oncle ridicule ?

VALÈRE.

Sois plus respectueux pour Géronte.

FRONTIN.

Scrupule
Touchant ! Un oncle affreux qui vous laisse nourrir
Par les juifs, et s'entête à ne jamais mourir !

VALÈRE.

Il m'a déshérité.

FRONTIN.

C'est différent : qu'il vive !

VALÈRE.

Et toi, qu'as-tu fait ?

FRONTIN.

J'ai dans l'imaginative
Certain tour fort subtil, d'un effet assuré.

VALÈRE.

Raconte-moi la chose.

FRONTIN.

Oh ! non ; je suis muré.

Le secret est beaucoup dans un tel stratagème,
Et vous ne saurez rien que par le succès même.

Inez paraît à son balcon.

SCÈNE VII

LES MÊMES, INEZ, *au balcon.*

MARINETTE.

Monsieur, de ce côté veuillez tourner les yeux :
C'est Inez qui paraît.

VALÈRE.

Je vois s'ouvrir les cieux !

FRONTIN.

Les cieux ! — Une fenêtre à carreaux vert bouteille !

VALÈRE.

L'Aurore resplendit, souriante et vermeille...

FRONTIN.

L'aurore se met donc au balcon, ce matin ?

VALÈRE.

Faisant pâlir la rose à l'éclat de son teint !

FRONTIN.

Pardon, monsieur !... Ce style est trop métaphorique,

Et vous perdez le temps en fleurs de rhétorique :
L'occasion est femme, et ne nous attend pas...
Marinette, aux aguets cours te mettre là-bas.
Au pied du mur, je vais faire la courte échelle,
Afin de vous hausser jusques à votre belle.

VALÈRE.

Comment payer... ?

FRONTIN.

Plus tard, quand vous serez en fonds.

VALÈRE.

Frontin, ô mon sauveur !

FRONTIN.

Allons ! vite, grimpons !
Une ! deux !

VALÈRE, *sur le dos de Frontin.*

M'y voilà !

FRONTIN.

Tenez-vous au balustre.

VALÈRE, *à Inez.*

Pour s'élever à vous, il faudrait être illustre,
Inez ! être le fils des rois ou des héros.

FRONTIN.

Il suffit d'un Frontin qui vous prête son dos...

VALÈRE.

Je sens tout mon néant et toute ma misère !

Je n'ai rien, je le sais, qui soit fait pour vous plaire ;
Mais vos yeux, à la fois charmants et meurtriers,
Ont des traits à percer les plus durs boucliers.
Ne vous offensez pas des soupirs qui s'échappent
Du sein des malheureux que, par mégarde, ils frappent ;
Ne vous offensez pas d'un téméraire espoir,
Et ce cœur tout à vous, daignez le recevoir !

INEZ.

Le pardon est aisé quand l'offense est si douce !

VALÈRE.

Croyez que mon amour... Diantre ! quelle secousse !
J'ai failli choir !

FRONTIN.

Monsieur, vous pesez comme un plomb.
Achevez, et, pour Dieu ! ne soyez pas si long !

INEZ.

Valère, je vous crois ; Valère, je vous aime !
Je vous l'avoue ici beaucoup trop vite même ;
Mais la gêne où je vis excuse cet aveu,
Qu'une autre moins gardée eût fait attendre un peu.
Ces vieux barbons jaloux, avec toutes leurs grilles,
A ces extrémités forcent d'honnêtes filles !

VALÈRE.

Votre franchise, Inez, augmente mon respect.

MARINETTE.

Garde à vous ! un objet monstrueux et suspect
S'avance à l'horizon.

FRONTIN.

Vite, qu'Inez se penche !
Dressez-vous et baisez le bout de sa main blanche.

MARINETTE.

C'est Géronte !

FRONTIN.

Abrégeons.

INEZ.

Adieu, Valère, adieu !

FRONTIN.

Nous autres, maintenant, changeons d'air et de lieu.

Ils sortent.

SCÈNE VIII

GÉRONTE, *seul.*

Quel est donc le fossé, quelle est donc la muraille
Où gît, cuvant son vin, cette brave canaille ?
O Champagne ! es-tu mort ? As-tu pris pour cercueil
Un tonneau défoncé de brie ou d'argenteuil ?
Modèle des valets, perle des domestiques,
Qui passais en vertu les esclaves antiques,
Que le ciel avait fait uniquement pour moi,
Par qui te remplacer, comment vivre sans toi ?
— Parbleu ! si j'essayais de me servir moi-même ?

Ce serait la façon de trancher le problème.
Je me commanderais et je m'obéirais;
Je m'aurais sous la main et, quand je me voudrais,
Je n'aurais pas besoin de me pendre aux sonnettes.
Nul ne sait mieux que moi que j'ai des mœurs honnêtes,
Que je me suis toujours conduit loyalement.
Ainsi donc je m'accepte avec empressement.
Ah! messieurs les blondins, si celui-là me trompe,
Vous le pourrez aller crier à son de trompe :
J'empocherai votre or, et me le remettrai;
Vos billets pleins de musc, c'est moi qui les lirai.
D'ailleurs, je prends demain, qu'on me loue ou me blâme,
Mademoiselle Inez, ma pupille, pour femme.
Elle me soignera dans mes quintes de toux,
Et, près d'elle couché, je me rirai de vous,
Les Amadis transis, les coureurs de fortune,
Gelant sous le balcon par un beau clair de lune!
Et quand j'apercevrai mon coquin de neveu,
De deux ou trois seaux d'eau j'arroserai son feu...

SCÈNE IX

GÉRONTE, VALÈRE.

GÉRONTE.

Eh quoi! c'est vous encor?

VALÈRE.

Mon oncle, je l'avoue,

C'est moi.

GÉRONTE.

Vos pieds prendront racine dans la boue;
Au même endroit planté vous restez trop longtemps,
Mon cher, et vous aurez des feuilles au printemps.

VALÈRE.

Je venais pour...

GÉRONTE.

C'est bien; allez-vous-en!

VALÈRE.

De grâce!

GÉRONTE.

Pas de grâce!

VALÈRE.

Mon oncle! ah! que je vous embrasse!

GÉRONTE.

Non! non! — Quel embrasseur que monsieur mon neveu!

VALÈRE.

Mon oncle, il faut qu'ici je vous fasse un aveu...

GÉRONTE.

Je refuse l'ouïe à tout aveu!

VALÈRE.

Mon oncle!

GÉRONTE.

Au beau milieu du nez qu'il me pousse un furoncle,

Si j'écoute jamais rien de ce que tu dis!
Je t'ai déshérité : de plus, je te maudis!

VALÈRE.

J'aime...

GÉRONTE.

Jeune indécent, quel mot cru sur ma nuque!
Vos impudicités font rougir ma perruque!

VALÈRE.

Oui, j'aime Inez...

GÉRONTE.

Assez! Si je vous vois encor
Dans ces lieux... Regardez ce jonc à pomme d'or!

Valère s'éloigne. Entre Frontin, qui échange avec lui un signe d'intelligence.

VALÈRE.

Mon oncle, vous avez des façons violentes.

GÉRONTE.

Décampe! — J'ai les mains de colère tremblantes.

VALÈRE.

Calmez-vous..., je m'en vais. — Maintenant mon destin
Dépend de l'heureux sort des ruses de Frontin.

SCÈNE X

GÉRONTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

Décidément Géronte est un oncle farouche.
Vieillard dénaturé, puisque rien ne te touche,
Je m'en vais te donner une bonne leçon
Et te servir tout chaud un plat de ma façon.

Haut et s'avançant.

Monsieur, qu'avez-vous donc? Vous avez l'air tout chose!

GÉRONTE.

J'étrangle de colère.

FRONTIN.

Et le pourquoi?

GÉRONTE.

La cause
Qui peut faire passer de l'écarlate au bleu
Un oncle modéré, quelle est-elle?

FRONTIN.

Un neveu.

GÉRONTE.

Sous prétexte qu'il est un peu fils de mon frère,
Ce Valère maudit me damne et m'exaspère.

FRONTIN.

Heureux, trois fois heureux, qui n'a pas de parents!

GÉRONTE.

Sous le balcon d'Inez tous les jours je le prends,
Brassant quelque projet, dressant quelque machine...

FRONTIN.

La tulipe se plaît aux vases de la Chine,
La marguerite aux prés, la violette aux bois,
L'iris au bord des eaux, la giroflée aux toits;
Mais la fleur qui le mieux vient sous une fenêtre,
C'est un amant... Inez l'a remarqué, peut-être.

GÉRONTE.

Je saurai nettoyer et sarcler le terrain...
Mais, Frontin, couvre-toi; tu prendras le serein,
Si tu restes ainsi sans chapeau dans la rue.

FRONTIN.

Si je mets mon chapeau, j'échappe à votre vue,
Je m'éclipse...

GÉRONTE.

Comment?

FRONTIN.

Je disparais tout vif!

GÉRONTE.

Que me chantes-tu là?

FRONTIN.

Rien que de positif.
Avec attention examinez ce feutre.

GÉRONTE.

Il est d'un poil douteux et d'une teinte neutre.

FRONTIN.

Dites qu'il est déteint, bossué, crasseux, gras;
Que le soleil, la pluie et les ans l'ont fait ras;
J'en conviens. Mais jamais sur la terre où nous sommes,
Depuis les temps anciens que se coiffent les hommes,
Bien qu'il soit déformé, sans ganse et tout roussi,
Il n'exista chapeau pareil à celui-ci!

GÉRONTE.

J'en ai vu d'aussi laids, mais non pas de plus sales!

FRONTIN.

D'où pensez-vous qu'il vienne?

GÉRONTE.

Eh! des piliers des halles!

FRONTIN.

Fi donc! c'est le chapeau de Fortunatus!

GÉRONTE.

Ça?

FRONTIN.

Ça! le chapeau qui rend invisible. Il passa
Dans mes mains par un tas de hasards incroyables,
D'événements trop vrais pour être vraisemblables.

GÉRONTE.

Quand on a ce chapeau sur la tête, dis-tu,
Personne ne vous voit?

FRONTIN.

Oui, telle est sa vertu.

GÉRONTE.

J'ai confiance en toi... Mais je ne puis te croire;
Un tel prodige veut une preuve notoire.

FRONTIN.

Vous l'aurez.

GÉRONTE.

Sur-le-champ?

FRONTIN.

Tenez, regardez bien...

GÉRONTE.

Oui..., oui...

FRONTIN, *passant derrière Géronte, et le tenant par la basque de son habit.*

Le tour est fait. — Que voyez-vous? Plus rien.

GÉRONTE.

Où donc est-il passé? C'est incompréhensible!

FRONTIN, *même jeu.*

Nulle part; je suis là, devant vous, invisible.

GÉRONTE.

Il faut que je te trouve absolument.

FRONTIN, *même jeu.*

Cherchez,
Gros homme !

GÉRONTE.

Je n'ai pas pourtant les yeux bouchés.

FRONTIN, *même jeu.*

Je le lui donne en cent. Je le tiens par la basque
De son habit ! — Monsieur, vous courez comme un Basque !
Ménagez-vous.

GÉRONTE.

Prodige étrange à concevoir !
Il est là qui me parle, et je ne puis le voir !
— Où donc es-tu, Frontin ? A gauche ?

FRONTIN, *même jeu.*

Non, à droite.

GÉRONTE.

Par ici ?

FRONTIN, *même jeu.*

Non, par là. — Va, marche ; je t'emboîte !

GÉRONTE.

Ouf ! je suis tout en nage !

FRONTIN.

Êtes-vous satisfait ?
Êtes-vous convaincu pleinement ?

GÉRONTE.

Tout à fait.

FRONTIN.

Or çà, reparaissons.

Il passe devant Géronte.

GÉRONTE.

Je te vois à merveille.

FRONTIN.

Pardieu !

GÉRONTE.

C'est étonnant ! je ne sais si je veille,
Ou si je dors. — Veux-tu me donner ce chapeau ?

FRONTIN.

Je voudrais bien, monsieur, vous en faire cadeau ;
Mais, vraiment, je ne puis... Ce chapeau, c'est mon gîte,
Ma cave, ma cuisine...

GÉRONTE.

Il te sert de marmite !
Je ne suis plus surpris alors qu'il soit si gras !
Fait-il de bon bouillon ?

FRONTIN.

Vous ne comprenez pas.
Quand l'heure du dîner me carillonne au ventre,
J'enfonce mon castor jusqu'au sourcil et j'entre
Chez quelque rôtisseur, invisible pour tous.

Là, parmi les poulets, colorés de tons roux,
J'avise le plus blond, je le prends et le mange,
Les pieds sur les chenets, où nul ne me dérange.
Puis au bouchon voisin, pour arroser mon rôt,
Je sable du meilleur, sans payer mon écot.

GÉRONTE.

C'est merveilleux !

FRONTIN.

J'en use avec la friperie
Comme avec la taverne et la rôtisserie.
Demandez-moi mes yeux, demandez-moi ma peau,
Ma femme, mes enfants, mais non pas mon chapeau.

GÉRONTE.

De ce feutre coiffé, qu'il me serait facile
De savoir ce que font Valère et ma pupille !

FRONTIN.

Pour un tuteur hors d'âge, amoureux et jaloux,
Ce moyen est plus sûr que grilles et verrous :
Avec un tel trésor, plus de ruse possible ;
Devant le criminel vous surgissez, terrible,
Au moment périlleux, sans que l'on sache d'où,
Comme un diable à ressort qui jaillit d'un joujou !

GÉRONTE.

Je te l'achète.

FRONTIN.

Non. — Vous êtes trop avare !
Ce feutre me fait roi de France et de Navarre,
Et vous m'en offririez des prix déshonorants.

GÉRONTE.

Cent écus, est-ce assez?

FRONTIN.

C'est peu..., mais je les prends.

GÉRONTE.

Je voudrais bien, avant de te donner la bourse,
Essayer...

FRONTIN.

Comment donc!

GÉRONTE, *à part, mettant le chapeau.*

Je vais prendre ma course,
Et j'aurai le chapeau sans qu'il m'en coûte un sou!
Il ne me verra pas.

FRONTIN, *à part.*

J'ai compris, vieux filou.

Haut.

Ah! monsieur, c'est très mal de frustrer un pauvre homme!
Une telle action me renverse et m'assomme;
C'est affreux!... — Il ne peut encore être bien loin;
Afin de le trouver, bâtonnons chaque coin :
Tapons, faisons des bleus sur le dos de l'espace;
Dans notre moulinet il faudra bien qu'il passe!
Frappons à tout hasard... Pan! pan! pan!... pif! paf! pouf!
En long, en large, en haut, en bas, en travers!...

GÉRONTE.

Ouf!...
Ah, la cuisse! ah, le bras! ah, le dos! ah, l'épaule!

FRONTIN.

Je m'escrimerai tant du bout de cette gaule,
Que je l'attraperai... Si je ne le vois pas,
Je l'entends qui renifle et geint à chaque pas...

A part.

D'un revers de bâton faisons cesser le charme.

Il fait tomber le chapeau.

GÉRONTE, *à part.*

Je suis tigré, zébré!

FRONTIN.

Çà, déposons notre arme.
— Votre éclipse m'avait vraiment inquiété;
Je vous cherchais partout. Vous aurais-je heurté?

GÉRONTE.

Nullement.

FRONTIN.

J'aurais pu vous faire quelque bosse.

GÉRONTE.

Je suis dur. — Je paierai quelqu'un pour qu'il te rosse,
Assassin!

FRONTIN, *lui présentant le chapeau.*

Achevons promptement le marché.
Nous sommes confiants... Quand vous aurez lâché,
Je lâcherai.

GÉRONTE, *lui donnant une bourse.*

C'est fait.

FRONTIN.

Heureux mortel! Le monde
Est à vous maintenant, moins cette bourse ronde.

Il l'empoche.

Vous êtes comme l'air, vous entrez en tout lieu;
Homme, vous possédez la science d'un dieu!
Rien ne vous est caché, vous lisez dans les âmes,
Et, ce que nul n'a fait, vous connaissez les femmes...
Marinette à propos se dirige vers nous;
Disparaissez, je vais la confesser sur vous.

Géronte se coiffe du chapeau.

SCÈNE XI

LES MÊMES, MARINETTE.

FRONTIN.

Qu'as-tu donc, mon enfant?

MARINETTE, *feignant de ne pas voir Géronte.*

Je n'ai rien.

FRONTIN.

Si; ta mine,
Qu'un sourire joyeux d'ordinaire illumine,
Est lugubre, aujourd'hui, comme un enterrement;
On dirait que tu viens de perdre ton amant.

MARINETTE, *même jeu.*

Pour le perdre, il faudrait l'avoir eu... Je suis sage,
Et n'admets que soupirs tendant au mariage,
Frontin !

GÉRONTE, *à part.*

Où diable va se nicher la vertu?

FRONTIN.

Mais, alors, d'où te vient cet air morne, abattu?

MARINETTE, *même jeu.*

D'une tout autre cause. A me flatter trop prompte,
J'avais l'espoir de plaire au bon monsieur Géronte
Et d'entrer, pour tout faire, en service chez lui...
Tu sais le résultat, et j'en ai de l'ennui.

GÉRONTE, *même jeu.*

Je suis vraiment fâché de ne l'avoir pas prise.

MARINETTE, *même jeu.*

Maintenant, il est seul. Qui le coiffe et le frise?
Qui lui met sa cravate et lui cherche ses gants?
Moi, j'aurais eu pour lui tous ces soins fatigants,
Et je l'aurais choyé comme une fille un père !

GÉRONTE, *même jeu.*

Ce que je n'ai pas fait, je puis encor le faire.

MARINETTE.

C'est un homme si doux, si poli, si charmant !

FRONTIN.

Je ne partage pas du tout ton sentiment.
Un vieux...

GÉRONTE, *bas, à Frontin.*

Comment?

FRONTIN.

Laid, sot...

GÉRONTE, *même jeu.*

Gredin!

FRONTIN.

Acariâtre...

GÉRONTE, *de même.*

Bandit!

FRONTIN.

Crasseux!...

GÉRONTE, *de même.*

Je vais te battre comme un plâtre,
Si...

FRONTIN, *bas, à Géronte.*

C'est pour l'éprouver, monsieur; tenez-vous coi!

Haut, à Marinette.

Tu le trouves donc bien?

MARINETTE.

Il a je ne sais quoi
De franc, d'épanoui, qui me plaît et m'enchante.
Ah! que de le servir j'aurais été contente!

GÉRONTE, *à part.*

Quel bon cœur! Je me sens le coin de l'œil mouillé,
Et par l'émotion j'ai le nez chatouillé.

Il éternue.

MARINETTE.

J'entends éternuer, et je ne vois personne!

GÉRONTE.

C'est moi qui...

MARINETTE.

Mais quelle est cette voix qui résonne?
Un fantôme, un esprit!...

GÉRONTE.

Eh! non; c'est moi.

MARINETTE.

Qui donc?

GÉRONTE.

Géronte.

MARINETTE.

Et votre corps, où donc est-il?

FRONTIN, *décoiffant Géronte.*

Pardon!
Monsieur, vous oubliez que pour être visible
Il faut vous décoiffer.

MARINETTE.

Ah ! quelle peur horrible,
Monsieur, vous m'avez faite !

GÉRONTE.

Allons ! rassure-toi ;
Je vais, en quatre mots, dissiper ton effroi :
Ce chapeau, qu'il suffit d'ôter et de remettre,
Me fait à volonté paraître et disparaître !

MARINETTE, *à part.*

Feignons d'être timide et jouons l'embarras.

GÉRONTE.

La place que tu veux, mon enfant, tu l'auras.

MARINETTE.

Vous étiez là, monsieur ? Vous m'avez entendue ?...
Le trouble..., la pudeur... Ah ! je suis confondue !

GÉRONTE.

Ton dévouement pour moi s'est fait connaître ainsi.

FRONTIN.

Pendant que nous voilà, si nous tentions aussi,
Avec ce talisman, une autre expérience,
Pour savoir ce qu'Inez sur votre compte pense ?

GÉRONTE.

Pourquoi faire, Frontin ? Je ne suis pas aimé !

FRONTIN.

Si, vous l'êtes. Le cœur est un livre fermé ;
Il faut qu'il soit ouvert pour qu'on y puisse lire.

MARINETTE.

Voulez-vous qu'une femme aille d'abord vous dire
Les feux dont en secret elle brûle pour vous?

GÉRONTE.

Mais elle m'a vingt fois refusé pour époux!

FRONTIN.

Et vous vous arrêtez à de telles vétilles?
Le véritable sens du *non* des jeunes filles,
C'est *oui!*

MARINETTE.

Monsieur, je suis de l'avis de Frontin :
Mademoiselle Inez vous aime, c'est certain.

GÉRONTE.

Prends ma clef, Marinette; ouvre, entre, et fais en sorte,
Sous un prétexte en l'air, que ma pupille sorte.

Marinette entre dans la maison.

SCÈNE XII

GÉRONTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Grâce à votre chapeau, triomphant et vainqueur,
Vous lirez votre nom dans ce cher petit cœur.

GÉRONTE.

Je tremble d'y trouver Valère en toutes lettres!

FRONTIN.

Les femmes n'aiment pas ces frêles petits-maîtres...
Mais les voici... Mettez vite votre chapeau.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, INEZ, MARINETTE.

MARINETTE, *à Inez*.

Faisons deux ou trois tours dehors. Il fait si beau!

INEZ.

Je le veux bien; je sors si rarement!

MARINETTE.

Valère
Est peut-être par là.

INEZ.

Lui! s'il voulait me plaire,
Il devrait bien cesser ses importunités;
Il est, pour ses soupirs, assez d'autres beautés.

MARINETTE.

J'avais jusqu'à présent pensé, mademoiselle,
Que vous récompensiez son feu d'une étincelle.

INEZ.

Je faisais à ses soins un accueil assez doux.
Faut-il se gendarmer et se mettre en courroux
Pour les efforts que fait à nous être agréable
Un jeune homme galant et de figure aimable?

GÉRONTE, *à lui-même.*

Certainement.

FRONTIN, *bas.*

Monsieur, ne criez pas si fort.

INEZ.

Il me plaisait assez.

GÉRONTE, *à Frontin.*

Soutiens-moi, je suis mort!

INEZ.

Mais, depuis, j'ai bien vu que ses galanteries
N'étaient que faux semblants et pures tromperies.

GÉRONTE, *à part.*

Je renais!

INEZ.

J'ai compris, en le connaissant mieux,
Que c'était à mon bien qu'il faisait les doux yeux.

FRONTIN, *bas, à Géronte.*

Que vous avais-je dit?

MARINETTE.

Fi! l'âme intéressée!

INEZ.

Et vers un autre amour j'ai tourné ma pensée.
Un homme...

FRONTIN, *de même.*

Écoutez bien.

GÉRONTE.

J'écoute.

INEZ.

D'âge mur...

FRONTIN.

C'est vous.

GÉRONTE.

Tais-toi!

INEZ.

Brûlait pour moi d'un feu plus pur.

MARINETTE.

Son nom?

INEZ.

Je n'ose pas...

GÉRONTE.

Le cramoisi me monte
A la figure!

MARINETTE.

Allons!

GÉRONTE.

Je frissonne !

INEZ.

Géronte !

GÉRONTE.

Je suis au paradis ! aux anges !

FRONTIN.

Est-ce clair ?
Cent écus... Trouvez-vous que mon chapeau soit cher ?

GÉRONTE.

Frontin ! mon seul ami !

FRONTIN, *à part.*

Je vais dire à mon maître
Que pour jouer son rôle il est temps de paraître.

INEZ.

Géronte, mon tuteur, qui sera mon mari,
Et qui, seul, maintenant règne en mon cœur guéri.

GÉRONTE.

Pauvre petit bouchon, va !

MARINETTE.

La chose est certaine,
On ne sait pas aimer avant la soixantaine.
Où l'aurait-on appris ? au collège ?

GÉRONTE.

Bien dit,
Ma fille !... Qui vient là ? C'est Valère ! Ah ! bandit !

FRONTIN.

Calmez-vous !

GÉRONTE.

Mais il va parler à ma pupille !

FRONTIN.

Eh bien ?

GÉRONTE.

Comment ! eh bien ? Tu m'échauffes la bile !

FRONTIN.

Vous parlez en tuteur, et vous êtes l'amant;
Les rôles sont changés !

SCÈNE XIV

LES MÊMES, VALÈRE.

INEZ.

Valère, en ce moment,
Ici ?

VALÈRE, *feignant de ne pas voir Géronte pendant toute la scène.*

Rassurez-vous; je ne suis plus le même;
Je ne viens pas vous dire, Inez, que je vous aime !
Mon cœur est revenu de ces frivolités.

INEZ.

En me parlant ainsi, monsieur, vous m'enchantez.

VALÈRE.

Je ne veux pas lutter contre un oncle adorable...

INEZ.

Adoré !

FRONTIN, *à Géronte.*

Vous voyez !

VALÈRE.

Mille fois préférable
A son neveu...

GÉRONTE.

C'est vrai.

VALÈRE.

Qui n'a que ses vingt ans...

MARINETTE.

Mérite qui décroît et passe avec le temps.

GÉRONTE, *à Frontin.*

Cette fille a du sens.

FRONTIN, *à Géronte.*

Continuons l'épreuve.

VALÈRE.

Vous épousez Géronte !

INEZ.

Oui.

VALÈRE.

Je sais une veuve,
Belle de deux maisons et de cent mille francs;
Quels yeux à ses appas seraient indifférents?

INEZ.

C'est un fort bon parti : Faites ce mariage.

GÉRONTE.

Le monde va finir : mon neveu devient sage!

VALÈRE.

Cet hymen m'enrichit, et j'en veux profiter,
Comme tout bon neveu le doit, pour acquitter,
Sans y jeter les yeux, les comptes de tutelle
De mon oncle.

GÉRONTE.

C'est grand!

INEZ.

Une femme peut-elle
Abandonner ses biens à l'époux de son choix?

VALÈRE.

Assurément.

INEZ.

Je cède à Géronte mes droits.

GÉRONTE.

Ah ! quel beau trait !

FRONTIN.

Fort beau !

INEZ.

Mes deux fermes de Brie,
Mes terres au soleil, tant en bois qu'en prairie,
Mes rentes, ma maison sur le pont Saint-Michel,
Mes nippes, mes bijoux...

GÉRONTE.

Poursuis, ange du ciel !

INEZ.

J'en veux faire présent à Géronte.

VALÈRE.

J'approuve
Le dessein.

GÉRONTE.

Cher neveu !

INEZ.

Si mon tuteur me trouve
Digne d'être sa femme, ayant déjà mon bien,
Alors à mon bonheur il ne manquera rien.

GÉRONTE.

Quelle délicatesse !

INEZ.

Et je serai bien sûre,
Étant pauvre, que c'est par affection pure.

GÉRONTE.

Va! je t'épouserai, sois tranquille!

FRONTIN.

Comment
Reconnaître jamais un pareil dévouement?

INEZ.

Faut-il faire un écrit?

VALÈRE.

Pour qu'elle soit exacte,
De la donation on dresse un petit acte.
Chez un notaire, avec deux témoins pour signer,
Marinette et Frontin vont nous accompagner.

GÉRONTE.

Si l'on faisait venir le notaire?

FRONTIN.

Non, certe.
On n'instrumente pas sur une place ouverte.

GÉRONTE.

Au théâtre pourtant cela se fait ainsi.

FRONTIN.

Mais nous ne jouons pas la comédie ici.

Ils sortent.

SCÈNE XV

GÉRONTE, *puis* CHAMPAGNE.

GÉRONTE.

Frontin avait raison, c'est moi qu'elle préfère :
L'oncle bat le neveu ! Géronte bat Valère !
Ils me donnent leurs biens ! Grâce à ce vieux chapeau,
Le monde m'apparaît sous un jour tout nouveau !

CHAMPAGNE, *ivre et chantant.*

Quand sous la treille
Une bouteille,
Blonde ou vermeille,
M'a fait asseoir,
Ma foi ! j'ignore
Si c'est l'aurore
Qui la colore,
Ou bien le soir.

GÉRONTE, *mettant son chapeau.*

Il est comme une grive au temps de la vendange,
Très soûl.

CHAMPAGNE.

Bonjour, monsieur !

GÉRONTE.

Hein ! bonjour ! C'est étrange !
Faquin, tu me vois donc ?

CHAMPAGNE.

Pardieu, si je vous vois !

GÉRONTE.

Pourtant, je suis couvert.

CHAMPAGNE.

Je vous verrai deux fois
Plutôt qu'une, ayant bu ; tout homme ivre voit double,
C'est un fait avéré.

GÉRONTE.

Ce qu'il a dit me trouble.

CHAMPAGNE.

Dieu n'a fait qu'un soleil, et le vin en fait deux...
Heu !

GÉRONTE.

Je ne me suis pas assez méfié d'eux !
— Tu ne peux pas me voir, car je suis invisible,
En vertu d'un chapeau magique.

CHAMPAGNE.

C'est possible,
Mais voici votre dos...

Il lui donne un coup.

Ai-je bien attrapé ?

GÉRONTE.

Très bien.

CHAMPAGNE.

Votre gros ventre...

GÉRONTE.

Oh !

CHAMPAGNE.

Me suis-je trompé ?

GÉRONTE.

Non pas.

CHAMPAGNE.

Ce coup de pied, ce n'est pas votre tête
Qui le reçoit ?

GÉRONTE.

Oh ! non ! — Grands dieux ! ai-je été bête !
Je suis dupé, volé, joué comme un enfant !

CHAMPAGNE, *à part.*

Qu'a-t-il donc à pousser des soupirs d'éléphant ?

GÉRONTE.

On m'a pris cent écus ! on m'a pris ma pupille !
A l'assassin ! au feu !

SCÈNE XVI

LES MÊMES, FRONTIN.

FRONTIN.

Quel vacarme inutile !

Ils ne sont pas perdus. — Tiens ! Champagne ! A propos,
Devant un homme gris il fallait deux chapeaux ;
J'aurais dû vous le dire. Il vous a vu, sans doute ?

GÉRONTE.

Puisse le ciel, croulant, t'écraser sous sa voûte !
Filou, galérien, faussaire, empoisonneur !

FRONTIN.

Que de titres, monsieur ! vous me faites honneur !
Inez revient avec Valère et Marinette.
Tenez !

SCÈNE XVII

LES MÊMES, INEZ, VALÈRE, MARINETTE.

GÉRONTE.

D'où sortez-vous ?

MARINETTE.

D'un endroit fort honnête.

VALÈRE.

Nous avons fait dresser, chez le tabellion,
Un acte en bonne forme.

GÉRONTE.

Oui, la donation.

VALÈRE.

Non pas ! mais un contrat...

GÉRONTE.

Comment ?

VALÈRE.

De mariage,
Entre Madame et moi !

GÉRONTE.

J'éclaterai de rage !

VALÈRE.

Nous avons réfléchi que l'amour et l'hymen
Peuvent marcher ensemble en se donnant la main.

GÉRONTE.

C'était moi qu'elle aimait.

MARINETTE.

Femme souvent varie,
A dit un roi de France, et bien fou qui s'y fie !

FRONTIN.

Faites le mouvement de bénir les époux.

GÉRONTE.

Si tu railles encor, je t'éreinte de coups !

MARINETTE.

Valère est si gentil !

GÉRONTE.

Gourgandine ! carogne !

CHAMPAGNE.

Monsieur, reprenez-moi.

GÉRONTE.

Que me veut cet ivrogne ?
Des calottes ? J'en ai !

Il le soufflette.

CHAMPAGNE.

Ma place, ou mon argent !

GÉRONTE.

Je t'ai ramassé nu comme un petit saint Jean,
Et t'ai payé fort mal des gages très minimes ;
Comment as-tu gagné cet argent ? par quels crimes ?

CHAMPAGNE.

Monsieur, c'était du temps que vous étiez... cocu...

GÉRONTE.

Je te reprends !

CHAMPAGNE.

Oh ! si Madame avait vécu !

GÉRONTE.

Tais-toi.

MARINETTE.

Ne soyez pas un oncle coriace !
A ce couple charmant, de bon cœur, faites grâce !

GÉRONTE.

Jamais !

INEZ.

Mon cher tuteur, nous vous aimerons bien.

GÉRONTE.

Point.

FRONTIN.

En faveur du but, oubliez le moyen.

VALÈRE.

Mon oncle !

GÉRONTE.

Mon neveu, vous êtes un fier drôle !
Mais je suis un Géronte, il faut jouer mon rôle...
Je pardonne !

TOUS.

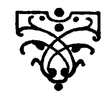
Merci !

FRONTIN.

AU PUBLIC

Fais ton rôle à ton tour,
Public, pardonne-nous..., sois oncle... pour un jour,
Accorde tes bravos à cette comédie ;
En tout temps et partout elle fut applaudie :
C'est l'oncle et le valet, la pupille et l'amant ;
Le sujet qui fera rire éternellement !
Oiseaux de gai babil et de brillant plumage,

Nous différons des geais et des merles en cage.
Les auteurs font pour nous de la prose et des vers;
Mais sans être sifflés nous apprenons nos airs.
Bien que nous n'ayons point pris le nom de Molière,
Ne va pas nous traiter de façon cavalière :
Tu nous connais déjà, nous sommes vieux amis,
Et tu peux nous claquer sans être compromis.



PIERROT POSTHUME

ARLEQUINADE EN UN ACTE

(EN COLLABORATION AVEC M. PAUL SIRAUDIN)

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 4 octobre 1847; reprise, sur le même théâtre, le 30 août 1864.

PERSONNAGES

	1847	1864
ARLEQUIN.	MM. TÉTARD.	MM. GRIVOT.
PIERROT.	BACHE.	SAINT-GERMAIN.
LE DOCTEUR.	AMANT.	RICQUIER.
COLOMBINE.	Mme DOCHE.	Mlle BIANCA.

Le théâtre représente une rue. — Au fond, en face du public, la maison d'Arlequin ; à droite, celle du docteur ; à gauche, celle de Colombine.



PIERROT POSTHUME

SCÈNE PREMIÈRE

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Colombine, un mot !

COLOMBINE.

Non !

ARLEQUIN.

Demeurez.

COLOMBINE.

Point.

ARLEQUIN.

De grâce !
J'ai là certain cadeau qu'il faut que je vous fasse.

COLOMBINE.

Un cadeau ? Je m'arrête. — Est-ce une chaîne d'or ?
Une bague ? une montre ? Y suis-je ?

ARLEQUIN.

Pas encor.

COLOMBINE.

Une pièce bien lourde en bonne argenterie ?
Un nœud de diamants ?

ARLEQUIN.

Fi ! ma galanterie
Ne s'en va pas donner dans ces luxes grossiers,
Bon pour les parvenus et pour les financiers !
Je me garderais bien d'humilier les femmes
Par l'insultant excès de ces présents infâmes ;
Car dans tous les pays, chez les plus gens de goût,
On dit qu'en ces régals c'est le choix qui fait tout.

COLOMBINE.

Vous me faites languir ; dépêchez, voyons ! qu'est-ce ?

ARLEQUIN.

Regardez, s'il vous plaît, cette petite caisse.

COLOMBINE.

Cette caisse ?

ARLEQUIN.

Oui.

COLOMBINE.

Grands dieux ! que vois-je ? une souris !
Certes, le don est rare et d'un merveilleux prix !

ARLEQUIN.

Très rare ; une souris plus blanche qu'une hermine,
Gaie, alerte, l'œil vif comme une Colombine :
La femme est une chatte, et sa griffe nous tient ;
Une souris est donc un présent qui convient.

COLOMBINE.

Un écrin me plaît mieux que trente souricières ;
Je vous en avertis, ce sont là des manières
A ne réussir point près des cœurs délicats,
Et vous vous brouillerez avec messieurs les chats.

ARLEQUIN.

Cette pauvre souris, tournant dans cette boîte,
Représente mon âme allant à gauche, à droite,
S'agitant sans repos dans la captivité
Où depuis si longtemps la tient votre beauté ;
C'est mon cœur : prenez-le, Colombine fantasque,
Car je pâlis d'amour sous le noir de mon masque,
Je maigris, desséché par le feu des désirs,
Et les moulins à vent tournent à mes soupirs.

COLOMBINE.

Arlequin, quoi ! c'est vous qui tenez ce langage ?
A ma pudicité cessez de faire outrage !
Renfoncez vos soupirs, n'ajoutez pas un mot,
Et respectez en moi la femme de Pierrot !

ARLEQUIN.

Mais Pierrot, délaissant les rives de la Seine,
Dont l'habitation lui devenait malsaine,
A fait rencontre, en mef, de pirates d'Alger,
Et vu d'un nœud coulant son destin s'abréger.
Ne pouvant pas payer de rançon aux corsaires,
Il trouva la potence en fuyant les galères.

COLOMBINE.

En ce bas monde, hélas! nul n'évite son sort!

ARLEQUIN.

Donc je puis vous aimer, car la femme d'un mort
En tout pays du monde a qualité de veuve.

COLOMBINE.

Du trépas de Pierrot nous n'avons pas la preuve;
S'il allait reparaître, ainsi qu'un chien perdu!
S'il n'avait pas été suffisamment pendu!

ARLEQUIN.

Bah! rien n'est plus certain : son extrait mortuaire
Sur le premier feuillet de tout dictionnaire
Se voit lisiblement écrit ou parafé
Au-dessous d'un pierrot au gibet agrafé.

COLOMBINE.

Ce sont titres fort bons qu'on ne saurait produire
Quand devant le notaire il me faudra conduire;
Car je pense, Arlequin, pour l'honneur de vos vœux,
Qu'ils tendent à serrer le plus sacré des nœuds.
Par un certificat, en forme légitime,
Démontrez-moi qu'on peut les accueillir sans crime,

Je vous accorderai très volontiers ma main;
Mais, jusque-là, néant!... je passe mon chemin.

SCÈNE II

ARLEQUIN, *seul.*

Quoi! vous fuyez, méchante, avec cet air si tendre!
Et la souris, hélas! vous partez sans la prendre!
Ah! les femmes!... pourquoi faut-il que nous soyons
Toujours acoquinés après leurs cotillons!
Tout irait mieux, si Dieu ne t'avait fait d'un geste
Sortir du flanc d'Adam, côtelette funeste!

Il met la souricière à terre, près de la maison de Colombine.

Cette preuve, où l'avoir?... Je ne puis, comme un sot,
Aller chez ces païens m'enquérir de Pierrot.
Des registres civils aux États barbaresques!
L'imagination, certe, est des plus grotesques!
Je souffre, et je voudrais voir mon destin fini
D'un excès de polente ou de macaroni.
Mais qui vient? le docteur...

SCÈNE III

ARLEQUIN, LE DOCTEUR.

ARLEQUIN.

Docteur, je suis malade!...

LE DOCTEUR.

Qu'avez-vous?... Trouvez-vous le vin amer, ou fade?

ARLEQUIN.

Je le trouve excellent!

LE DOCTEUR.

Et le rôti?

ARLEQUIN.

Fort bon!

LE DOCTEUR.

Que vous dirait le cœur en face d'un jambon?

ARLEQUIN.

Il me dirait, je crois, d'en couper une tranche.

LE DOCTEUR.

Montrez-moi votre langue... Elle est rouge, et non blanche.
Tout ce diagnostic démontre que le mal,
A ne pas en douter, est purement moral.

ARLEQUIN.

Votre sagacité pénètre au fond des choses
Et va donner du nez droit dans le pot aux roses :
Oui, mon mal est moral, immoral bien plutôt;
Car je suis amoureux de madame Pierrot!

LE DOCTEUR.

De cette affection je connais le remède.
Tarissez ce flacon, qu'à prix d'or je vous cède,
Pour elle votre amour se trouvera guéri
Comme si vous fussiez devenu son mari.

ARLEQUIN.

Je n'en crois pas un mot. Cette liqueur vermeille
Qui rit dans le cristal à travers la bouteille,
Qu'est-ce ?

LE DOCTEUR.

C'est l'élixir de longue vie.

ARLEQUIN.

Eh bien !
Puisque je veux mourir, cela ne me vaut rien.

LE DOCTEUR.

Bon ! tuez-vous d'abord, et dites qu'on infiltre,
Vous mort, entre vos dents, trois gouttes de mon philtre,
Plus dispos que jamais vous ressusciterez.
En revenant au jour quel effet vous ferez !
Par ce trépas galant Colombine attendrie
Vous tend sa blanche main, avec vous se marie,
Et vous avez bientôt, heureux et triomphants,
Comme aux contes de fée, une masse d'enfants !

ARLEQUIN.

Grand merci ! si la drogue allait être éventée ?
Mais, docteur, dites-moi, par qui fut inventée
Cette rare liqueur, dont les philtres si forts
Conservent les vivants, rendent la vie aux morts ?

LE DOCTEUR.

Chez nous, de père en fils, on en sait la recette ;
Et depuis cinq cents ans nous la tenons secrète.

ARLEQUIN.

Vos grands-parents alors ont dû vivre bien vieux ?
Sans doute vous avez encor tous vos aïeux ?

LE DOCTEUR.

Nous ne pourrions jamais hériter, de la sorte !
Et, comme de la vie il faut que chacun sorte,
Pour n'être pas contraints de nous assommer tous,
C'est chose convenue et réglée entre nous :
Aux vieillards, à cent ans, l'élixir se retranche,
Et, comme des fruits mûrs, ils tombent de la branche.

ARLEQUIN.

C'est très joli...

LE DOCTEUR.

Prenez mon flacon...

ARLEQUIN.

Non, vraiment !
Je préfère mourir en véritable amant,
Et je cours me tuer, au seuil de Colombine,
D'un coup de coutelas ou bien de carabine.

LE DOCTEUR.

Et moi, je vais ailleurs chercher quelque nigaud
Qui veuille pour ma fiole échanger son magot.

Le docteur rentre chez lui, Arlequin sort par la gauche. A ce moment, Pierrot paraît au fond du théâtre.

SCÈNE IV

PIERROT, *seul.*

Mouillez-vous, ô mes yeux ! et toi, lèvre attendrie,
Baise, sur le pavé, le sol de la patrie !

Aspirez, mes poumons, l'air du natal ruisseau !
Bonjour, Paris !... Salut, rue où fut mon berceau !...
Le cabaret encor rit et jase à son angle :
A ce cher souvenir l'émotion m'étrangle ;
Mon nez qui se dilate aspire avec douceur
Les parfums que répand l'étal du rôtisseur.
Rien n'est changé... Voici la maison de ma femme...
Pauvre femme !... J'ai dû faire un vide en son âme !
Il le fallait : j'ai fui... Je ne sais pas pourquoi
La justice s'était prise d'un goût pour moi ;
Elle s'inquiétait de mes chants à la lune,
De mes moyens de vivre et de chercher fortune.
Pour lui faire sentir son indiscrétion,
Je rompis, un beau jour, la conversation,
Et j'allai, n'aimant pas qu'en route on m'accompagne,
Errer incognito sur les côtes d'Espagne,
Où je fis connaissance avec d'honnêtes gens,
Très peu questionneurs et très intelligents.
Nous menions, sur la mer, une charmante vie,
Quand notre barque fut aperçue et suivie
Par un corsaire turc plus fin voilier que nous.
Mes braves compagnons se firent hacher tous !
Comme il faisait très chaud, moi, de crainte du hâle,
J'étais allé chercher de l'ombre à fond de cale ;
Mais bientôt, de mon coin brutalement extrait,
Je sentis à mon col un nœud qui le serrait.
Ma pose horizontale en perpendiculaire
Se changea. J'aperçus, dans l'onde bleue et claire,
Un reflet s'agiter et s'allonger en *i*,
Je fis un entrechat, et couac..., tout fut fini !
Quel moment !... Mais le ciel, dans sa miséricorde,
Voulut que l'on coupât un peu trop tôt la corde ;
Je tombai dans la mer, et, des vagues poussé,
Par des pêcheurs je fus, près du bord, ramassé.

C'est jouer de bonheur! Pourtant cette aventure
Me donne, dans le monde, une étrange posture;
Et c'est une apostrophe à rester confondu,
Si quelqu'un me disait : « Voyez Pierrot pendu! »

SCÈNE V

PIERROT, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *qui est entré sur le dernier vers de Pierrot.*

Hein!... que dites-vous?...

PIERROT.

Quoi?...

ARLEQUIN.

Vous parliez, ce me semble,
De Pierrot?

PIERROT.

J'en parlais...

ARLEQUIN, *à part.*

D'émotion, je tremble!...

Haut.

Vous le connaissez donc?...

PIERROT, *à part.*

C'est d'un bête inouï!
Il me demande à moi si je me connais!

Haut.

Oui,

Intimement, monsieur.

ARLEQUIN.

Bien. Vous savez sans doute
Qu'il voyagea beaucoup et se fit pendre en route?

PIERROT.

Il fut pendu, c'est vrai!...

ARLEQUIN.

Cela me charme fort!

PIERROT.

Monsieur!...

ARLEQUIN.

S'il fut pendu, j'en conclus qu'il est mort.

PIERROT.

Vous croyez?

ARLEQUIN.

Quel bonheur!... Il faut que j'exécute,
Pour son *De profundis,* ma plus belle culbute!

PIERROT, *à part.*

Ce qu'il dit m'a troublé.

Haut.

Monsieur, modérez-vous!

ARLEQUIN.

Laissez-moi me livrer aux transports les plus fous!...
Pierrot est mort!... vivat!...

PIERROT, *à part.*

Quel air de certitude!
En mon esprit je sens naître une inquiétude;
J'ai le droit d'être mort, si je n'en use pas;
Plusieurs sont enterrés pour de moindres trépas.

ARLEQUIN.

Du décès de Pierrot vous rendrez témoignage.

PIERROT.

Mais...

ARLEQUIN.

Répondez!...

PIERROT.

Pardon! cette démarche engage;
J'ai besoin d'y songer, et je ne voudrais point
Sur ce grave suiet faire erreur d'un seul point.

ARLEQUIN.

Si vous l'avez vu pendre, il ne faut d'autre preuve;
Ah! prenez en pitié les ennuis de sa veuve!

PIERROT.

Vous me fendez le cœur! J'espère qu'il est mort...
Et s'il ne l'était pas, certe, il aurait bien tort.
Mais je veux consulter un homme de science
Pour savoir...

ARLEQUIN.

Le docteur est plein d'expérience;
Il demeure ici près..., là...

Il désigne la maison de droite.

PIERROT.

J'y vais de ce pas.

ARLEQUIN.

Puis-je compter sur vous ?

PIERROT.

Oh ! oui..., n'y comptez pas.

Il entre chez le docteur.

SCÈNE VI

ARLEQUIN, *seul.*

Ciel ! que je suis heureux ! Courons vers Colombine...
Ne courons pas. Pensons... Avoir joyeuse mine,
Moi, son futur époux, au lieu d'un air marri,
En venant lui conter la mort de son mari,
Ce serait lui donner un exemple funeste ;
Un trépas conjugal est chose grave. Peste !
Elle pourrait en prendre à mon intention
Trop de facilité de consolation.
Donc, revêtant l'aspect congruant à la chose,
Pleurons Pierrot défunt, par l'œil et par la pose.

Il sort par le fond.

SCÈNE VII

PIERROT, *sortant de la maison du docteur.*

Je suis mort!... Arlequin disait la vérité:
La pendaison n'est pas bonne pour la santé;
Je m'explique à présent pourquoi j'ai le teint blême.
Pauvre Pierrot, allons! conduis ton deuil toi-même!
Mets un crêpe à ton bras, arrose-toi de pleurs,
Prononce le discours et jette-toi des fleurs,
Orne ton monument d'un *ci-gît* autographe,
Et, poète posthume, écris ton épitaphe.
Qu'y mettrai-je?... Voyons...: *Ici dort étendu...*
Non; ce mot fait venir la rime de pendu...
Couché vaut mieux... *Pierrot... Il ne fit rien qui vaille*
Et vécut sans remords en parfaite canaille!
C'est plus original que *bon fils, bon époux,*
Bon père, et cætera, comme les morts sont tous.
Fais ta nécrologie et l'envoie aux gazettes.
Ces choses sont toujours par soi-même mieux faites.
Quel ami je m'enlève, et quel bon compagnon,
Content de mon bonheur, triste de mon guignon!
Comme je me regrette, et comme je me manque!
La douleur me pâlit, la tristesse m'efflanque,
En songeant qu'allongé dans le fond d'un trou noir
Je ne jouirai plus du bonheur de me voir.
Quel coup! moi qui m'étais si dévoué, si tendre,
Si plein d'attentions, si prompt à me comprendre!
Aussi, reconnaissant de mes bontés pour moi,
Je me ferai le chien de mon propre convoi,

Et j'irai, me couchant sur ma tombe déserte,
Mourir une autre fois du chagrin de ma perte.

SCÈNE VIII

PIERROT, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Vous êtes encor là !

PIERROT.

Mais, à ce qu'il paraît.

LE DOCTEUR.

Vous sembliez tantôt prendre un vif intérêt
A l'ami pour lequel vous consultiez...

PIERROT.

Sans doute :
Avec ses dents j'ai fait sauter plus d'une croûte,
Et le vin que je bois passe à travers son cou ;
Comme vous l'avez dit, il me touche beaucoup.

LE DOCTEUR.

C'était vous, cet ami ?

PIERROT.

Je n'en eus jamais d'autre.

LE DOCTEUR.

Pauvre monsieur Pierrot, quel malheur est le vôtre !
Je vous plains ; être mort de la sorte, c'est dur.

PIERROT.

De mon trépas, docteur, vous êtes donc bien sûr ?

LE DOCTEUR, *à part.*

Est-il bête !
Haut.
J'en ai la triste certitude.
J'ai de semblables cas fait une longue étude,
Et les pendus jamais n'ont bien longtemps vécu.
Mais pour que vous soyez pleinement convaincu,
Je vais vous disséquer...

PIERROT.

Non, non !

LE DOCTEUR.

Afin qu'on voie
La pléthore du cœur, l'engorgement du foie,
La dislocation des muscles cervicaux,
Et la congestion des lobes cérébraux.

PIERROT.

Je veux bien être mort, mais pas d'anatomie !

LE DOCTEUR.

Comment expliquez-vous cette face blêmie,
Ce nez cadavérique et cet œil sépulcral ?
Vous êtes un vrai spectre !

PIERROT.

Ah ! je me sens plus mal.

LE DOCTEUR.

La strangulation pousse à l'apoplexie;
Et de l'apoplexie à la catalepsie,
Il n'est qu'un pas.

PIERROT.

Cessez ce discours inhumain.

LE DOCTEUR.

De la catalepsie à la mort, le chemin
Est plus court. Ce chemin, vous l'avez fait, jeune homme.

PIERROT.

Grands dieux ! soutenez-moi, je tombe.

LE DOCTEUR.

Autre symptôme !
Les morts sentent mauvais... Vous ne sentez pas bon.

PIERROT. *Il sent son bras.*

C'est vrai, je m'empoisonne.

LE DOCTEUR, *à part.*

On n'est pas plus oison !

PIERROT.

A cet affreux état savez-vous un remède?

LE DOCTEUR.

Peut-être; la nature opère, quand on l'aide,
Des miracles...

PIERROT.

Eh bien ! qu'elle en fasse un pour moi !

LE DOCTEUR.

Les miracles sont chers et veulent de la foi.

PIERROT.

J'ai la foi.

LE DOCTEUR.

Mais l'argent ?

PIERROT.

A travers mes désastres,
Dans ma ceinture en cuir j'ai sauvé quelques piastres.

LE DOCTEUR.

Montrez.

PIERROT.

Voilà.

LE DOCTEUR.

C'est peu... Donner mon élixir,
Que ne pourraient payer les trésors d'un vizir,
Mon élixir divin, pour une ou deux poignées
De monnaie exotique et de piastres rognées,
C'est un marché de dupe...

PIERROT.

Hélas ! J'ai bien encor
Dans mon bouton, cousue, une pistole d'or.

LE DOCTEUR.

Bon ! gracieusement déposez la pistole

D'une main, et de l'autre empoignez cette fiole.
C'est la vie en bouteille; et quand vous la boirez,
Fussiez-vous plein de vers, vous ressusciterez.

Il sort.

SCÈNE IX

PIERROT. *Il débouche la bouteille et flaire.*

Pouah! l'immortalité n'a pas l'odeur suave;
J'aimerais mieux du vin d'Alicante ou de Grave...
Mais que vois-je? ma femme en petit casaquin,
Qui sautille pendue au bras de l'Arlequin!
Cachons-nous!...

SCÈNE X

PIERROT, *à l'écart;* ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Mon infante, enfin vous êtes veuve!

COLOMBINE.

Un deuil! moi qui voulais mettre ma robe neuve

En satin bleu de ciel à paillettes d'argent!
Que je suis malheureuse!

Elle pleure.

Hi! hi!

PIERROT.

C'est affligeant.

ARLEQUIN.

Mais cependant ce deuil vous fait libre, madame.

COLOMBINE.

C'est vrai. D'ailleurs le noir sied aux blondes.

PIERROT, *à part.*

Quelle âme!
Quel cœur!

COLOMBINE.

Et vous avez la preuve de sa mort?

ARLEQUIN.

Je l'ai.

COLOMBINE.

Pauvre Pierrot! hi! hi! Je l'aimais fort.

PIERROT, *à part.*

Tais-toi, tu m'attendris!

COLOMBINE.

Il avait la peau blanche,
La taille fine...

PIERROT, *à part.*

Bien !

COLOMBINE.

L'humeur joyeuse et franche,
L'œil pétillant.

PIERROT, *à part.*

Très bien ! Qui jamais aurait cru,
Moi mort, que mes beautés eussent ainsi paru ?

ARLEQUIN.

La douleur vous égare : il était maigre, blême,
Gai comme un fossoyeur qui s'enterre lui-même ;
Et, quant à cet œil vif qui vous semble si beau,
Dans sa face de plâtre on eût dit un pruneau !

PIERROT, *à part.*

Drôle !

COLOMBINE.

Au fait, il avait le regard noir et louche,
Et certain tic nerveux dans le coin de la bouche...

PIERROT, *à part.*

Tu quoque, Brute !

ARLEQUIN.

L'âme était digne du corps !
Il ne valait pas mieux au dedans qu'au dehors :
C'était un paresseux.

COLOMBINE.

Un gourmand.

ARLEQUIN.

Un ivrogne.

COLOMBINE.

Un poltron.

ARLEQUIN.

Un voleur.

COLOMBINE.

Un hâbleur sans vergogne.

ARLEQUIN.

Un fort piètre sujet.

COLOMBINE.

Pitoyable.

PIERROT, *à part.*

Parbleu !
J'ai bien fait de mourir, puisque je vaux si peu.

ARLEQUIN.

Mais laissons de côté cette triste mémoire.
Dites-moi ! m'aimez-vous, malgré ma face noire ?

COLOMBINE.

Cela me changera, mon défunt était blanc ;
Foin d'un nouvel époux à l'ancien ressemblant !

PIERROT, *à part.*

Coquine !

ARLEQUIN.

Je puis donc, sans qu'elle me repousse,
A mes lèvres porter ta main fluette et douce?

COLOMBINE.

Portez.

PIERROT, *à part.*

Hai!

ARLEQUIN.

Sans frayeur tu verras mon museau
Mettre un baiser d'ébène aux roses de ta peau?...

COLOMBINE.

Je suis brave, essayez...

Pendant le monologue qui suit, Arlequin caresse Colombine.

PIERROT, *à part.*

Ah! la chienne! ah! l'infâme!
Mais que dis-je? Moi mort, elle n'est plus ma femme;
Elle est veuve. J'allais faire un coup maladroit.
D'embrasser Arlequin, certe, elle a bien le droit.
Comme ils s'aiment! J'ai là, dans ce flacon, la vie.
Si je le débouchais? Non! chassons cette envie;
Un mari n'est trompé que lorsqu'il est vivant.
La scène chauffe fort, je cours risque, en buvant,
De me ressusciter précisément pour être...
Restons mort, c'est plus sûr..., sauf plus tard à renaître.

COLOMBINE.

Calmez-vous, Arlequin.

ARLEQUIN.

Non ! encore un baiser !

COLOMBINE.

Point.

ARLEQUIN.

Si fait, rien qu'un seul !

COLOMBINE.

Voulez-vous me laisser !

ARLEQUIN.

Non.

PIERROT, *à part.*

Arlequin va bien ; je suis content, en somme,
Et j'ai pour successeur au moins un galant homme.

COLOMBINE.

Courez chez le notaire afin de le prier
De dresser le contrat et de nous marier ;
Ce sera de vos feux la plus croyable preuve.

Arlequin sort.

SCÈNE XI

COLOMBINE, *seule.*

Comment m'habillerai-je ? En blanc ? non, je suis veuve.

De le faire pourtant j'aurais presque le droit,
Car Pierrot, mon défunt, fut un mari bien froid.
En rose? c'est trop vif; en bleu clair? c'est trop tendre;
Lilas réunit tout, c'est lilas qu'il faut prendre.

Elle va pour sortir; en se retournant, elle rencontre Pierrot.

En croirai-je mes yeux? Ciel! Pierrot! mon époux!

SCÈNE XII

COLOMBINE, PIERROT.

PIERROT.

Non, je ne le suis plus... J'ai tout vu.

COLOMBINE.

Vieux jaloux!

PIERROT.

Moi, jaloux?... Insensible aux plaisirs comme aux peines,
Je ne puis plus souffrir des passions humaines.
Je suis mon spectre.

COLOMBINE.

Ah bah!

PIERROT.

J'apparais, je reviens,
Pur esprit dégagé des terrestres liens,

Et tout tranquillement, devant qu'il fasse sombre,
Au soleil de midi je réchauffe mon ombre.

COLOMBINE.

Je t'avais vu, Pierrot, et j'ai voulu, par jeu,
Au moyen d'Arlequin te tourmenter un peu.

PIERROT.

Qui ? moi, m'inquiéter de ces billevesées ?
Dans l'autre monde on a de plus graves pensées !

COLOMBINE.

Je t'aime.

PIERROT.

Je suis mort.

COLOMBINE.

Allons donc !

PIERROT.

J'ai vécu.

COLOMBINE.

Embrasse-moi.

PIERROT.

Fi donc ! Faire Arlequin cocu ?
C'est votre époux ! J'irais commettre un adultère,
Et, funèbre galant sorti de dessous terre,
Faire, en flagrant délit de conversation
Criminelle, surprendre une apparition ?
Non ! je suis trop moral !

COLOMBINE.

Quelle étrange folie!
Laisse-toi caresser.

Pierrot fait un geste de dénégation.

Ne suis-je plus jolie,
Que ta petite femme, hélas! ne te plaît plus?

PIERROT.

Si fait, mais mon état rend tes soins superflus.

COLOMBINE.

En Espagne, sans doute, une brune coquine
Retient ta fantaisie aux plis de sa basquine,
Ou bien quelque Moresque aux yeux de noir cernés
A suspendu ton cœur à l'anneau de son nez,
Et tu reviens ici, sec, n'ayant plus que l'âme,
Jouer le rôle d'ombre et de mort pour ta femme.

PIERROT.

Je suis sec, mais vit-on jamais squelette gras?

COLOMBINE.

Sans rancune, cher mort! mais tu me le paîras!

Elle sort.

SCÈNE XIII

PIERROT, *puis* ARLEQUIN.

PIERROT, *seul.*

Que je suis satisfait, en ce conflit néfaste,

Légitime Joseph, d'être demeuré chaste !
En laissant mon manteau je me suis en allé.
Honneur à moi !... Pourtant j'étais ému, troublé;
J'ai senti, pour un mort, un mouvement étrange;
Mais c'est que la diablesse est faite comme un ange !
Quel sourire câlin ! quel petit air mignon !
Oui, je fus un grand sot de lui répondre : Non !

ARLEQUIN, *entrant, à part.*

La Colombine vient, en sortant, de me dire
Que c'était son mari, cette face de cire,
Ce Pierrot dépendu qu'on devrait pendre encor !

PIERROT.

Mais, j'y songe, j'ai là dans ma poche un trésor.
Ce flacon..., l'élixir de longue vie...

ARLEQUIN, *à part.*

Ah ! diantre !

PIERROT.

Et je vais m'en fourrer deux bons coups dans le ventre,
De trois cents ans chacun.

ARLEQUIN, *à part.*

Tâchons de l'empêcher.

PIERROT.

Cette fiole n'est pas aisée à déboucher.

ARLEQUIN.

Ma ruine dépend de cette réussite !
Hélas ! Arlequin meurt si Pierrot ressuscite !

Trouvons quelque moyen qui ne soit pas commun
Pour l'aborder. Hum ! hum !

PIERROT, *se retournant.*

J'entends tousser quelqu'un.

ARLEQUIN.

Bonjour, seigneur Pierrot !

PIERROT.

Cachons bien la bouteille.

ARLEQUIN, *à part.*

Le flacon sort son col de sa poche ; à merveille !
Haut.
Et comment menons-nous cette chère santé ?

PIERROT.

Mais, pour un trépassé, pas mal, en vérité.

ARLEQUIN.

Vous avez l'air gaillard.

PIERROT.

Oui. Pourtant, tout à l'heure,
J'espère bien jouir d'une santé meilleure ;
Avec l'eau du docteur je veux faire un essai...
Arlequin, vous aimez ma femme ?

ARLEQUIN.

Oh !...

PIERROT.

Je le sai...

Ne vous défendez pas, mon cher... Elle est charmante...
Arlequin, jurez-moi d'épouser votre amante,
Si l'élixir n'a pas l'effet que j'en attends;
Mes mânes sur ma tombe erreront plus contents.

ARLEQUIN.

Oui, je l'épouserai.

PIERROT.

Jurez-le sur mes cendres!
Pour elle ayez toujours les égards les plus tendres!
Ne la battez jamais... que quand vous serez gris.

Arlequin, pendant ce discours, tire le flacon de la poche de Pierrot, boit l'élixir et met à la place la souris qui est dans la boîte au seuil de la maison de Colombine.

ARLEQUIN, *à part.*

Le tour est fait, et toi, ma petite souris,
Changeant de possesseur comme de souricière,
Au lieu de l'élixir, coule-toi dans ce verre.

PIERROT.

Ne m'abandonne pas à l'instant solennel!
En buvant je remeurs, ou deviens éternel!
Salut, ou bien adieu, ciel à la voûte bleue!

Il boit.

Quel prodige!... le baume avait donc une queue?...
Je la sens frétiller dans ma bouche!...

ARLEQUIN.

Pierrot,
Lorsque vous avalez, vous vous dépêchez trop...
Vous venez d'opérer...

PIERROT.

Je frémis d'épouvante !

ARLEQUIN.

L'ingurgitation d'une souris vivante !

PIERROT.

Je la sens qui remue... et dans mon estomac
Ses évolutions font un affreux mic-mac...
Comme dans une cage, elle tourne, elle tourne...

ARLEQUIN.

Quand un endroit lui plaît, longtemps elle y séjourne.

PIERROT.

Croire avaler la vie, et boire une souris !

ARLEQUIN.

Sans doute vous avez chicané sur le prix.
Le docteur, mécontent d'une somme incomplète,
Veut orner son armoire avec votre squelette.

PIERROT.

Vous êtes consolant !... Oh ! quel saut elle a fait !...

ARLEQUIN, *riant.*

Ha ! ha ! ha ! l'élixir eût produit moins d'effet !...

PIERROT.

Tu railles, scélérat ! tu ris de mes tortures !

ARLEQUIN.

Hi ! hi ! vit-on jamais plus grotesques postures ?

PIERROT.

Misérable !

ARLEQUIN, *ressentant les effets de l'élixir.*

Aïe ! aïe ! aïe ! ai-je pris du poison ?
Je me sens travaillé d'une étrange façon...
Je suis comme l'on est les jours de médecine...
Ah ! traîtresse liqueur !... Ah ! boisson assassine !

PIERROT.

Je la sens, sous ma peau, marcher, trotter, courir,
Comme dans un buffet que je ne puis ouvrir ;
Elle monte et descend, elle ronge, elle gratte...
Ah ! maudite souris ! ah ! bête scélérate !...
— Mais vous ne riez plus...

ARLEQUIN.

Si, je ris comme un fou !

PIERROT.

Si je pouvais au corps m'introduire un matou !
Que ne suis-je un moment chanteur à voix fêlée,
Pour voir cette souris par un chat étranglée !
— Le sérieux vous prend, vous, naguère si gai ?

ARLEQUIN.

D'un sot rire bientôt le sage est fatigué...

PIERROT.

Vous avez, à présent, l'air tout mélancolique !...

ARLEQUIN.

Ah ! la tranchée affreuse !... ah ! l'atroce colique !...

PIERROT.

Que vous arrive-t-il ?

ARLEQUIN.

Je n'y puis plus tenir !...
Je retourne chez moi...

PIERROT.

Si vite ?

ARLEQUIN.

Pour finir...

PIERROT.

Ne vous en allez pas... Vos départs sont trop brusques...

ARLEQUIN.

Un travail très pressé sur les vases étrusques...

Il sort par le fond.

SCÈNE XIV

PIERROT, *seul.*

Me voilà dans le monde assez mal situé.
Par ces damnés païens ai-je été bien tué ?
Suis-je vivant, ou mort ? c'est ce qui m'embarrasse.
Si je suis mort, un point entre autres me tracasse :
Pourquoi mon estomac a-t-il plus que souvent,

Bien qu'estomac défunt, un appétit vivant,
Et pourquoi mon gosier, qui devrait être sobre,
S'ouvre-t-il si béant au jus que presse octobre ?
En attendant, mangeons ce poulet que j'ai pris,
Et puis buvons un coup pour noyer la souris...
Éprouver les besoins qu'on a quand on existe,
La faim, la soif, l'amour, étant mort, c'est fort triste !
Le docteur est un gueux payé par Arlequin;
Il m'a trompé, c'est clair ! Sur cet affreux coquin
Je voudrais, si j'étais un corps et non une ombre,
Appliquer à pleins poings des gourmades sans nombre,
De ses griffes tirer le ducat qu'il m'a pris,
Et lui cracher au nez son infâme souris.
Je battrais Arlequin, je reprendrais ma femme...
Mais comment ? avec quoi ? Je ne suis plus qu'une âme,
Un être de raison, tout immatériel;
L'hymen veut du palpable et du substantiel...
On se rirait de moi, mon trépas est notoire,
Et c'est un fait acquis désormais à l'histoire.
Pourquoi vouloir, objet de risée ou d'effroi,
Rester dans ce bas monde où je n'ai plus de moi ?
Quelle perplexité ! Pour sortir de ces doutes,
Suicidons-nous, là, mais une fois pour toutes.
Voyons ! Si je prenais la corde ? Non, vraiment;
Le chanvre ne va pas à mon tempérament...
Si je sautais d'un pont ? Non, l'eau froide m'enrhume...
Ou si je m'étouffais avec un lit de plume ?
Fi donc ! je suis trop blanc pour singer Othello...
Ainsi, ni le cordon, ni la plume, ni l'eau;
L'arme à feu souvent rate et veut beaucoup d'adresse.
Si je m'asphyxiais par une odeur traîtresse ?
Pouah ! tous ces trépas-là ne sont pas ragoûtants.
Bon, m'y voilà : j'ai lu dans un conte du temps
L'histoire d'un mari qui chatouilla sa femme

Et la fit, de la sorte, en riant rendre l'âme.
Cette mort me convient; c'est propre, gai, gentil.
Allons, chatouillons-nous; d'un mouvement subtil,
Que ma main, sur mes flancs en tous sens promenée,
Imite avec ses doigts les pas de l'araignée.

Il se chatouille.

Ouf! je ferais des sauts comme en font les cabris,
Si je ne m'empêchais... Continuons... Je ris,
J'éclate! Maintenant, passons aux pieds... Je pâme,
J'ai des fourmillements, je suis dans une flamme!
Hi! hi! l'univers s'ouvre à mes yeux éblouis...
Ho! ho! je n'en peux plus et je m'évanouis.

SCÈNE XV

PIERROT, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Quel est donc ce nigaud qui se pince pour rire?

PIERROT.

C'est un mort qui se tue.

COLOMBINE.

Ose encor le redire,
Ou, malgré la maigreur dont tu fais embarras,
Je saurai te trouver assez de chair au bras
Pour te faire mal...

Elle le pince.

PIERROT.

Aïe !

COLOMBINE.

Imbécile, maroufle,
Ta face existe assez pour un coup de pantoufle.
Tiens, bélître !

Elle lui donne un soufflet avec sa mule.

PIERROT.

Ouf !

COLOMBINE.

Ma main, alerte à souffleter,
Ne négligera rien pour te ressusciter.
Ah ! gueux, tu ne veux pas revivre à mes caresses,
Et, mort, à l'étranger tu nourris des maîtresses !
Puisque de mes baisers tu ne fais aucun cas,
Que tu n'es pas sensible aux moyens délicats,
J'abandonne ton cœur, et vais sur ton épaule
Faire dialoguer ton cuir avec ma gaule.

Elle le bat.

Ton dos est-il content de ce petit discours ?

PIERROT.

On m'échine ! on m'assomme ! A la garde ! au secours !

COLOMBINE.

Quel cadavre douillet !

Elle continue de le battre.

PIERROT.

Oh !

COLOMBINE.

Qu'as-tu donc à braire?
Tu sors du rôle ; un mort ne sent rien.

PIERROT.

Au contraire !

COLOMBINE.

Faut-il continuer plus longtemps sur ce ton ?

PIERROT.

Grâce !

COLOMBINE.

Que répond l'ombre à ces coups de bâton?

PIERROT.

L'ombre répond qu'elle est un corps qu'on martyrise.

COLOMBINE.

Si ta conviction n'était pas bien assise,
L'on peut...

PIERROT.

Non pas; je vis, je le sens, je le crois.
C'est assez; je mourrais tout de bon, cette fois.

COLOMBINE.

Bon ! tu renonces donc à ce jeu ridicule?

PIERROT.

Pour jamais. Cependant il me reste un scrupule.
Le docteur m'assurait...

COLOMBINE.

Le docteur est un sot.

PIERROT.

Justement le voici qui vient. — Docteur, un mot !

SCÈNE XVI

PIERROT, COLOMBINE,
LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Quatre, mon fils...

PIERROT.

Docteur..., vous êtes un vieux drôle !
Je suis vivant...

LE DOCTEUR.

Très bien ! vous avez bu ma fiole?

PIERROT.

Je n'ai rien bu... sinon une souris.

LE DOCTEUR.

Alors
Vous pouvez vous classer toujours parmi les morts.
Galien, Paracelse, Hippocrate, Avicenne,

Disent également la pendaison malsaine.
Dans leurs œuvres l'on voit que, le larynx occlus,
Le poumon avec l'air ne communique plus;
L'organe intitulé parenchyme splénique
(Car il faut vous parler le langage technique)
Se gonfle et du thorax emplit les cavités;
D'un sang fuligineux les méats injectés
N'apportent au cerveau que trouble et que vertige;
Bientôt la synovie aux jointures se fige;
L'on devient raide et sec comme un pantin de bois,
Livide, et dans l'état enfin où je vous vois.

PIERROT.

Je prétends que je vis.

LE DOCTEUR.

Non.

PIERROT.

Si.

COLOMBINE.

La chose est sûre.

LE DOCTEUR.

Ce n'est que rêverie et qu'illusion pure...
La science est certaine et ne trompe jamais.
Ne vous entêtez pas à vivre, étant mort.

PIERROT.

Mais...

LE DOCTEUR.

Pas de mais !

PIERROT.

Cette tape est-elle de main morte?

LE DOCTEUR.

Oui.

COLOMBINE, *à Pierrot.*

Donne-lui plus bas une preuve plus forte.

PIERROT, *lui donnant de son pied au derrière.*

Cet argument est-il de pied mort?

LE DOCTEUR.

Non.

PIERROT.

Ces coups,
Pour venir d'un défunt, comment les trouvez-vous?

LE DOCTEUR.

Fort rudes; vous frappez à rompre les vertèbres!

PIERROT.

Tenez!

LE DOCTEUR.

J'ai des amis dans les Pompes funèbres,
Et si vous m'appliquez des soufflets aussi forts,
Je vous fais empoigner par quatre croque-morts.

PIERROT.

Docteur, pour éviter des gourmades sans nombre,
Convenez que je suis un corps et non une ombre.

LE DOCTEUR.

Vous êtes bien un corps, j'en conviens.

PIERROT.

C'est heureux !

LE DOCTEUR.

Être une ombre serait un destin moins affreux.

PIERROT.

Je sens, je vois, j'entends, je marche, je respire.

LE DOCTEUR.

Oui, c'est le plus fâcheux.

PIERROT.

Et que suis-je ?

LE DOCTEUR.

Un vampire !

COLOMBINE.

Un vampire ! grands dieux !

LE DOCTEUR.

Ce teint mat et blafard,
Cette lèvre sanglante, avec cet œil hagard,
Tout le dit.

COLOMBINE.

S'il allait, pendant que je repose,
M'entr'ouvrir une veine et sucer mon sang rose ?

LE DOCTEUR.

Sans doute il le fera, car c'est le seul moyen
Que les gens de sa sorte aient pour se porter bien.

PIERROT.

N'est-il aucun remède, aucune médecine?

LE DOCTEUR.

Mon Dieu, si!... L'on vous plante un pieu dans la poitrine,
L'on vous coupe en quartiers, on brûle vos morceaux,
Puis le vent prend la cendre et la jette aux ruisseaux.

COLOMBINE.

Quelle horreur!... A jamais de vous je me sépare.

PIERROT.

Ce procédé me semble un tant soit peu barbare.

LE DOCTEUR.

J'en connais un plus doux, qu'on pourrait employer:
Certaine potion... Mais il la faut payer.

PIERROT.

Avec quoi?

LE DOCTEUR.

Vos boutons, gros comme des ampoules,
Ont des onces d'Espagne et des ducats pour moules.

PIERROT.

Chut!

LE DOCTEUR.

Un seul me suffit.

PIERROT.

Je vais vous le donner.

COLOMBINE.

Vampire ! je me risque à te déboutonner...
Tu ne me fais plus peur, cher Pierrot de mon âme !
Allons ! donne un baiser à ta petite femme...
Je te dorloterai, je te bichonnerai...
S'il te manque un bouton, je te le recoudrai...

Elle lui arrache les boutons de son habit.

PIERROT.

Fort bien ; mais c'est montrer trop de zèle, peut-être,
Que les couper soi-même afin de les remettre.

COLOMBINE.

Laisse-moi, dans mes bras, sur mon cœur te presser !
Tendre vigne, à l'ormeau laisse-moi m'enlacer !

On entend geindre Arlequin.

Humph !

LE DOCTEUR.

Qui peut soupirer et geindre de la sorte ?

PIERROT.

Est-ce un veau que l'on sèvre ?...

COLOMBINE.

Un chien mis à la porte ?...

PIERROT.

C'est Arlequin.

COLOMBINE.

Qu'a-t-il à pousser ces clameurs?

LE DOCTEUR.

Pourquoi s'est-il juché tout là-haut?

ARLEQUIN, *à la fenêtre de sa maison qui fait face au public.*

Je me meurs!...
Je suis empoisonné!

LE DOCTEUR.

Bon! je cours à votre aide:
Pour vous réconforter j'ai là certain remède!

ARLEQUIN.

Non, vous m'achèveriez.

COLOMBINE.

Dites, qu'avez-vous pris
Pour souffrir de la sorte et pousser de tels cris?

ARLEQUIN, *de sa fenêtre.*

J'ai bu de l'élixir de longue vie!

PIERROT.

Étrange
Effet! la longue vie en mort brusque se change!

COLOMBINE.

Malheureux Arlequin!... Qu'avez-vous fait, docteur?

ARLEQUIN, *de sa fenêtre.*

Tu m'as trompé! tu n'es qu'un gueux, qu'un imposteur!

LE DOCTEUR.

Non ; mon élixir reste à son titre fidèle,
Car vous allez jouir de la vie éternelle !

ARLEQUIN.

Je vais mieux : d'un regard de son œil attendri,
La belle Colombine aussitôt m'a guéri !...
Je descends...

COLOMBINE, *arrachant encore un bouton à Pierrot.*

Cher Pierrot !...

PIERROT.

Encore un qu'elle coupe !

ARLEQUIN, *entrant en scène.*

Ce tableau clocherait si je manquais au groupe.

COLOMBINE.

Vous ne pouvez rester, Pierrot est de retour ;
Tâchez, l'espoir perdu, d'oublier votre amour...
Voyagez, retournez au pays bergamasque.

ARLEQUIN.

Mon cœur se fend ! les pleurs ruissellent sous mon masque.

PIERROT.

Il ne partira pas ; je ne suis pas jaloux,
Ensemble nous vivrons dans l'accord le plus doux.

LE DOCTEUR.

Grand Pierrot !

ARLEQUIN.

Je serai vertueux.

COLOMBINE.

Et moi, sage.

PIERROT.

Un ami très souvent est commode en ménage :
Il me divertira lorsque je m'ennuierai
Et sera le parrain des enfants que j'aurai.

AU PUBLIC

Pardonnez à Pierrot d'avoir pris la parole.
D'ordinaire je mime et grimace mon rôle
Et vais silencieux comme un fantôme blanc,
Toujours trompé, toujours battu, toujours tremblant,
A travers l'imbroglio que d'une main hardie
Trace en ses canevas l'ancienne Comédie,
Celle qu'on appelait *Comedia dell' arte*
Et que brodait l'acteur en toute liberté.
C'est la farce éternelle aux mêmes personnages,
L'immortel quatuor, qu'ont aimé tous les âges,
Car toujours sous leur noir, leur plâtre ou leur carmin,
Les masques convenus ont leur profil humain,
Et l'Art lui-même peut, quittant les hautes cimes,
Coudre à ces gais pantins le grelot d'or des rimes.

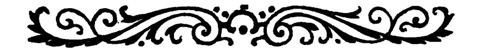


PROLOGUE

POUR LE *FALSTAFF*

DE MM. P. MEURICE ET A. VACQUERIE

Récité par M. Louis Monrose, sur le théâtre de l'Odeon,
le 2 octobre 1842.



PROLOGUE POUR LE FALSTAFF

BEAU sexe, sexe laid, jeunesse, et vous, vieillesse,
Ne sifflez pas encor, je ne suis pas la pièce;
Gardez, pour en cribler les endroits incongrus,
Votre provision d'œufs durs et de fruits crus!
Sous cet accoutrement de satin blanc et rose,
Tel que vous me voyez, je suis *Louis Monrose,*
Pour le présent *Prologue;* une position
A ne pas exciter la moindre ambition!
Tout à l'heure, changeant de costume et de rôle,
Je représenterai John Falstaff, un fier drôle!
Mes compagnons sont là derrière le rideau,
Un tas de chenapans qui n'ont jamais bu d'eau.
Tout prêts, tout habillés, fardés jusqu'aux oreilles,
Mais pâlissant de peur, sous leurs teintes vermeilles;
Car chacun sait que l'autre est un affreux gredin
Que l'on a négligé de pendre, par dédain :
Tous les vices en fleur bourgeonnent sur leurs trognes;
Ils sont un peu filous, énormément ivrognes,
Très poltrons, très hâbleurs; à cela près, charmants.

Mais que vous semblera de pareils garnements,
Hommes de ces temps-ci, vous, spectateurs honnêtes,
Qui rentrez de bonne heure et qui payez vos dettes?
Pour dérider le spleen, l'humour hasarde tout.
Anglais, de leur terroir ils ont gardé le goût,
Et, sans être gênés par les rimes françaises,
Les coudes sur la table, ils vont prendre leurs aises.
Vous les excuserez s'ils ne sont pas parfaits.
Après tout, c'est ainsi que Shakspear les a faits,
Que les a vus passer sa haute fantaisie,
Dorés par un reflet de vin de Malvoisie.
Du fond de la taverne, où rêveur il songeait,
De son vaste cerveau m'élançant d'un seul jet,
J'apparus tout à coup, riant, vermeil, énorme,
Et le Bacchus du Nord s'incarna sous ma forme.
La pourpre de mon sang est faite de vin pur,
Sur un pied chancelant je porte un esprit sûr,
Et ma gaîté pétille, ainsi qu'au bord du verre
En globules d'argent une mousse légère;
Car tout ce que je bois se résout en esprit,
Et la triste Albion par mes lèvres sourit :
La bonne humeur du prince à la mienne s'allume,
Ma verve est le soleil de toute cette brume,
Et mon ivresse ardente, où chaque mot reluit,
Tire un feu d'artifice au milieu de leur nuit.
C'est fort bien, John Falstaff; mais que dit la morale?
Une telle conduite est un affreux scandale!
Public, rassure-toi : toujours au dénoûment,
Pour des gueux comme nous paraît le châtiment;
Attends-le sans colère, et souffre que je rentre
Pour me rougir le nez et mettre mon faux ventre.



PROLOGUE D'OUVERTURE

Récité, le 15 novembre 1845, au théâtre de l'Odéon.

PERSONNAGES

LE DIRECTEUR.	MM.	Bocage.
UN ESPRIT CHAGRIN.		Derosselle.
UN GARÇON DE THÉATRE.		Breton.



PROLOGUE D'OUVERTURE

L'ESPRIT CHAGRIN.

Eh bien, cher directeur, la nouvelle est donc vraie,
Vous jouez?

LE DIRECTEUR.

Oui.

L'ESPRIT CHAGRIN.

Pour vous l'entreprise m'effraye :
L'Odéon, qui ne peut ni vivre ni mourir,
N'est jamais plus fermé que lorsqu'il vient d'ouvrir.

LE DIRECTEUR.

On a fait là-dessus mille plaisanteries,
Je le sais... Il poussait de l'herbe aux galeries,
Dix-sept variétés de champignons malsains
Dans les loges tigraient la mousse des coussins,

Une flore complète! et plus d'un journaliste
Malicieusement en publia la liste.
Les ours du pôle Arctique et les ours des cartons
Dans cet autre Spitzberg avaient pris leurs cantons,
Et par eux fut mangé le claqueur solitaire
Hivernant sous la neige au milieu du parterre.
Trouvant l'endroit propice à des repas de corps,
Près des acteurs, les rats grignotaient les décors.
Les poêles se chauffaient au moyen de veilleuses,
Simulacres de feux, lueurs fallacieuses!
L'abandon tamisait sa poussière partout;
Des fils tombaient du ciel, une araignée au bout;
Et, terreur du pompier, le long des couloirs sombres,
Des directeurs défunts se promenaient les ombres.
Suis-je bien informé? Du moins, si je me perds,
Je plonge dans le gouffre avec des yeux ouverts.

L'ESPRIT CHAGRIN.

Personne n'eut jamais caprice plus morose.
N'être pas directeur de l'Odéon est chose
Si facile, pour peu que l'on soit protégé!
Vous êtes né, mon cher, sous un astre enragé.
Si vous m'aviez fait part de ce projet sinistre
J'aurais recommandé votre affaire au ministre;
Il vous eût refusé... par faveur.

LE DIRECTEUR.

Grand merci!
J'ai la prétention de réussir ici.
Oui, cette belle salle étonnée et ravie,
Après un long sommeil, s'éveillant à la vie,
Je l'espère, verra le public, chaque soir,
Comme un ami fidèle arriver et s'asseoir.

Le lustre, ce soleil qu'on descend et qu'on monte,
Aux luttes de deux gaz saura trouver son compte,
Et choisira celui dont le jet radieux
Noircit moins le plafond tout en éclairant mieux.
Flûtes, cors, violons, feront rage à l'orchestre;
La Muse à talons hauts et la Muse pédestre,
L'une avec son péplum dans le marbre sculpté,
L'autre avec son jupon changeant et pailleté,
Ensemble, ou tour à tour, sérieuse ou fantasque,
Montreront la pâleur ou le fard de leur masque.
Chez nous les dieux de l'art auront des trônes d'or;
Mais nous livrons l'azur à tout puissant essor,
Et le jeune poète, éclairé par leur gloire,
Prendra place à leurs pieds sur les marches d'ivoire.
L'Odéon, temple ouvert à tous les immortels,
Même aux dieux étrangers dressera des autels.
Le génie est pareil, si la langue est diverse;
Astre à demi voilé, l'idée éclate et perce
Sous le nuage gris de la traduction :
Pour juger de l'étoile il suffit d'un rayon.
Quand on entend Molière, et Corneille, et Racine,
Caldéron se comprend, Shakspeare se devine.
O poètes sacrés, ô maîtres souverains,
S'il reste encore au fond de vos riches écrins
Une perle oubliée, une pierre enfouie,
Nous la ferons briller sur la foule éblouie;
Sans redouter l'*hélas!* sans craindre le *holà!*
Après l'*Agésilas* nous jouerons l'*Attila*.
Pour nous l'auteur du *Cid* vit dans toutes ses pièces,
Et Rotrou, délaissé, tente nos hardiesses.

L'ESPRIT CHAGRIN.

Tout cela serait bon dans un pays connu,
Mais aucun Mungo-Park ici n'est parvenu;

La carte vous relègue aux zones chimériques.
J'ai vu des gens chercheurs et trouveurs d'Amériques,
Qui, l'on ne sait comment, allaient on ne sait où,
Au Kamtchatka, dans l'Inde, au diable, à Tombouctou ;
Mais je n'en ai pas vu, quel que soit leur courage,
Capables de tenter ce périlleux voyage.
L'on part pour l'Odéon tout jeune, et dans Paris
L'on retourne vieillard avec des cheveux gris.
Il vous faut un railway pour vous rendre probable.

LE DIRECTEUR.

Vous voilà cependant.

L'ESPRIT CHAGRIN.

Ce fait invraisemblable
S'explique : je demeure où finit le chemin,
Étant un naturel du faubourg Saint-Germain.

LE DIRECTEUR.

Remettez au carquois ces flèches émoussées :
Nos armes par vos traits ne seront pas faussées,
Et ne nous criblez plus d'un sarcasme banal
Qui serait dédaigné du plus mince journal.
Qu'importent quelques pas ou quelques tours de roue ?
L'Odéon n'est pas loin quand *Lucrèce* s'y joue.
Antigone, malgré la route et ses lenteurs,
Attirait au désert deux mille spectateurs ;
Et la distance à tous paraissait exiguë,
Quand au bout de la route on trouvait *La Ciguë*.
Qui se plaint du chemin alors que le but plaît,
Hors les cochers de fiacre et de cabriolet ?
Les Deux Mains de Gozlan ont, d'une étreinte adroite,
Uni la rive gauche avec la rive droite.

Ayons Hugo, Dumas, Ponsard, et, j'en réponds,
Nul ne regrettera de traverser les ponts.
Une pièce à succès, comète à longue queue,
Au centre de Paris peut mettre la banlieue.
Le théâtre est lointain, fût-il au boulevard,
Qui manque aux saintes lois du bon goût et de l'art!
D'ailleurs, je ne veux pas que l'autre bord se gêne,
Et me contenterai du public indigène.
Le faubourg Saint-Germain a, pour m'alimenter,
Trois cent mille habitants sur qui je peux compter.
Même je leur permets d'aller voir, à la ville,
Mélodrame, opéra, ballet ou vaudeville,
Toute œuvre curieuse et tout acteur vanté,
Tellement je suis sûr de leur fidélité.

L'ESPRIT CHAGRIN.

Votre salle remplie, il vous faut une troupe,
Des acteurs...

LE DIRECTEUR.

J'en ai trop; voyez plutôt ce groupe!

Toutes les portes s'ouvrent. — Les acteurs se répandent sur le théâtre.

Ces marauds sont mes niais; ces gaillards véhéments
Font les jeunes premiers et les rôles d'amants.
Dès sept heures du soir, afin de plaire aux femmes,
Jusqu'à minuit sonnant ils jettent feux et flammes.
Il leur est défendu d'avoir de l'embonpoint:
Un amoureux trop gras ne persuade point.
Ils doivent, par contrat, garder la taille mince,
Ou s'en aller grossir les troupes de province.
Regardez ces deux-ci: quel air de vieux tableau!
L'un est signé van Dyck, et l'autre Murillo;

Avec cet air, ce port, cette mine hautaine,
D'Henriette ou d'Emma la défaite est certaine.

L'ESPRIT CHAGRIN.

Comment s'appellent-ils?

LE DIRECTEUR.

Ils ne s'appellent pas!
Sur le char de Thespis ils font leurs premiers pas;
Si leurs noms sont obscurs, ils se feront connaître;
Attendons. Nul ne fut célèbre avant de naître.
D'autres ont le passé, nous avons l'avenir;
Le temps coule, et l'espoir vaut bien le souvenir.
Qui sait? dans cette troupe encor timide et gauche,
Peut-être des Talmas sont à l'état d'ébauche.

L'ESPRIT CHAGRIN, *à part.*

Avec ses grands acteurs en probabilité,
Il n'aura pour public que la postérité!

LE DIRECTEUR.

Saluez mon Agnès, un ange!

L'ESPRIT CHAGRIN.

Moins les ailes!

LE DIRECTEUR.

Qu'en savez-vous? — Voyez l'azur de ces prunelles,
Cette paupière blonde et ce regard voilé;
Arnolphe aurait bien tort de la tenir sous clé.

L'ESPRIT CHAGRIN.

Il aurait bien raison.

LE DIRECTEUR.

J'ai là quelques soubrettes
Expertes à mener les choses d'amourettes,
Qui, le rire à la bouche et l'étincelle aux yeux,
Font réussir le jeune avec l'argent du vieux...
Voulez-vous des valets? en voilà : Mascarille,
Scapin, gens de conseil pour les fils de famille;
Ces démons galonnés, qui ne redoutent rien,
Sont capables de tout, hors de faire le bien!
Voici madame Argan, duègne prématurée.

L'ESPRIT CHAGRIN.

Pourvu que le théâtre ait un peu de durée,
Elle aura le physique et l'âge de l'emploi.

LE DIRECTEUR.

S'il faut suivre la reine ou précéder le roi,
Courir avec un maître en galant équipage,
Ces jambes-là, mon cher, feront un joli page.
C'est l'heureux suppléant du comte Almaviva,
Le *Chérubin* d'amour que Rosine rêva.

L'ESPRIT CHAGRIN.

Cette dame en atours?

LE DIRECTEUR.

C'est ma grande coquette,
Ma Célimène, adroite à ce jeu de raquette
Où d'un causeur à l'autre un mot étincelant
Rebondit sans tomber, comme fait un volant.
Prenez votre lorgnon, pour voir la Comédie
Qui là-bas dans un coin parle à la Tragédie.

L'ESPRIT CHAGRIN.

Thalie et Melpomène en conversation !
C'est un drame.

LE DIRECTEUR.

Ces yeux où luit la passion
Feront verser des pleurs en en versant eux-mêmes;
Ces lèvres lanceront de sombres anathèmes.

UN GARÇON DE THÉATRE.

Monsieur, il est bientôt l'heure de commencer.

L'ESPRIT CHAGRIN.

Ah ! mon Dieu ! trouverai-je encore à me placer?

LE DIRECTEUR.

Je suis vraiment flatté de votre inquiétude !
On se place toujours dans une solitude...
Vous vous contredisez, mon cher Esprit chagrin.
Mais déjà des archets j'entends grincer le crin,
Les trois coups sont frappés, on va lever la toile,
On vous verrait tout vif. Filez... comme une étoile,
Sur l'affiche du jour on ne vous a pas mis.

Au public.

Maintenant, ô vous tous, ô mes meilleurs amis,
Chers inconnus, public ! grande âme collective,
Cerveau toujours fumant où bout l'idée active,
Maître puissant, par qui tout génie est formé;
Public, sublime auteur qu'on n'a jamais nommé,
Verse une part de toi dans les chefs-d'œuvre à naître :
Si tu veux nous aider, il en viendra peut-être.
La nature n'a pas vidé tout son trésor,

Et Dieu nous doit beaucoup de poètes encor.
Patrie aux flancs féconds, sainte mère des hommes,
Ce que furent jadis nos pères, nous le sommes,
Et ton généreux sang, qui fit tant de vainqueurs,
N'a point perdu sa pourpre en coulant dans nos cœurs.
Soulevons le passé qui sur nos fronts retombe :
Le laurier peut verdir ailleurs que sur la tombe.
Par trop de piété pour nos illustres morts
Ne décourageons pas de vivaces efforts.
D'un vol prompt, sur le toit, si le moineau s'élance,
L'aigle, qui va planer, en rampant se balance :
Le but est le soleil, le chemin l'infini,
Et l'oiseau, palpitant, hésite au bord du nid ;
Mais, quand il s'est lancé dans le vent qui l'appelle,
Prenez garde qu'un plomb n'ensanglante son aile,
Car il est des chasseurs qui font la lâcheté
De tirer sur un aigle ivre d'immensité !...

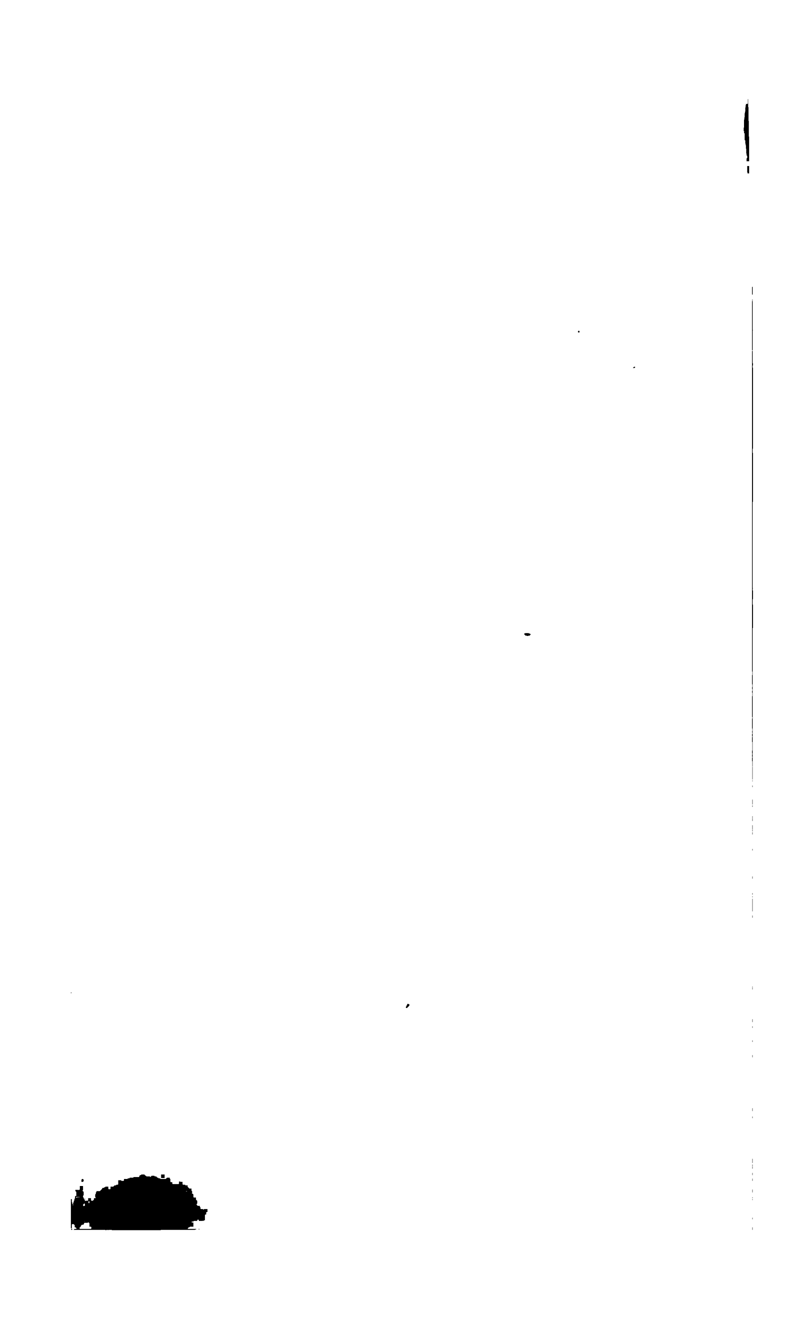




PIERRE CORNEILLE

POUR L'ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE

LE 6 JUIN 1851





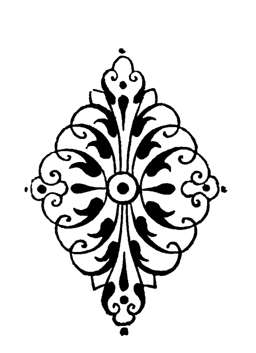
PIERRE CORNEILLE

PAR une rue étroite, au cœur du vieux Paris,
Au milieu des passants, du tumulte et des cris,
La tête dans le ciel et le pied dans la fange,
Cheminait à pas lents une figure étrange :
C'était un grand vieillard, sévèrement drapé,
Noble et sainte misère, en son manteau râpé.
Son œil d'aigle, son front argenté vers les tempes,
Rappelaient les fiertés des plus mâles estampes,
Et l'on eût dit, à voir ce masque souverain,
Une tête romaine à frapper en airain.
Chaque pli de sa joue austèrement creusée
Semblait continuer un sillon de pensée,
Et dans son regard noir, qu'éteint un sombre ennui,
On sentait que l'éclair autrefois avait lui.
Le vieillard s'arrrêta dans une pauvre échoppe.
Le roi-soleil alors illuminait l'Europe,
Et les peuples baissaient leurs regards éblouis
Devant cet Apollon qui s'appelait Louis.

A le chanter Boileau passait ses doctes veilles ;
Pour le loger, Mansard entassait ses merveilles;
Au coin d'un carrefour, auprès d'un savetier,
Pied nu, le grand Corneille attendait son soulier.
Sur la poussière d'or de sa terre bénie
Homère sans chaussure, aux chemins d'Ionie,
Pouvait marcher jadis avec l'antiquité,
Beau comme un marbre grec par Phidias sculpté;
Mais Homère à Paris, sans crainte du scandale,
Un jour de pluie, eût fait recoudre sa sandale.
Ainsi faisait l'auteur d'*Horace* et de *Cinna,*
Celui que de ses mains la Muse couronna,
Le fier dessinateur, Michel-Ange du drame,
Qui peignit les Romains si grands, — d'après son âme !
O pauvreté sublime ! ô sacré dénûment,
Par ce cœur héroïque accepté simplement !
Louis, ce vil détail que le bon goût dédaigne,
Ce soulier recousu me gâte tout ton règne.
A ton siècle vanté, de lui-même amoureux,
Je ne pardonne pas Corneille malheureux;
Ton dais fleurdelisé cache mal cette échoppe.
De la pourpre, où ton faste à grands plis s'enveloppe,
Je voudrais prendre un pan pour Corneille vieilli,
S'éteignant loin des cours dans l'ombre et dans l'oubli.
Sur le rayonnement de toute ton histoire,
Sur l'or de tes soleils, c'est une tache noire,
O roi ! d'avoir laissé, toi qu'ils ont peint si beau,
Corneille sans souliers, Molière sans tombeau...
Mais pourquoi s'indigner ? — Que viennent les années,
L'équilibre se fait entre ces destinées :
Le roi rentre dans l'ombre, et le poète en sort,
Et chacun à sa place est remis par la mort.
Pour courtisans Versaille a gardé ses statues,
Les adulations et les eaux se sont tues :

Versaille est la Palmyre où dort la royauté.
Qui des deux survivra, génie ou majesté?
L'aube monte pour l'un, le soir descend sur l'autre.
Le spectre de Louis aux jardins de Le Nôtre
Erre seul, et Corneille, éternel comme un dieu,
Toujours sur son autel voit reluire le feu
Que font briller plus vif à ses fêtes natales
Les générations, immortelles vestales!
Quand en poudre est tombé le diadème d'or,
Son vivace laurier pousse et verdit encor;
Dans la postérité, perspective inconnue,
Le poète grandit et le roi diminue!





LA FEMME DE DIOMÈDE

PROLOGUE

Récité par mademoiselle Favart, le 15 février 1860,
à l'inauguration de la maison pompéienne du prince Napoléon



LA FEMME DE DIOMÈDE

ARRIA, *couchée sur un lit de repos, dans un sommeil léthargique.*

Ai-je dormi ?... Mais non..., j'étais morte ! Nul rêve
Ne traversait la nuit de mon sommeil sans trêve.
Le Mercure funèbre avait, aux sombres bords,
Il me semble, conduit mon ombre...; pour mon corps,
Au fond du souterrain dont la voûte s'écroule
Les laves du Vésuve en conservaient le moule.
Je serrais sur mon cœur mon coffret à bijoux,
Dans ma fuite... L'écrin les renferme encor tous !

A remonter le temps que Mnémosyne m'aide !
Oui..., j'étais Arria, femme de Diomède ;
J'habitais un palais pour sa splendeur vanté.
Les Dieux régnaient alors... On chantait ma beauté,
On m'aimait, quand survint l'affreuse catastrophe !...
Mais rajustons un peu les plis de cette étoffe,
Secouons-en la cendre avec le bout du doigt ;

— Ce péplum chiffonné ne va pas comme il doit ! —
Voyons ! dis, mon miroir, suis-je toujours jolie?
Ne vaudrait-il pas mieux rester ensevelie?
Non ; — mon œil est limpide et mon profil est pur ;
Je suis coquette encor, — donc je vis, — c'est bien sûr !...
Mettons deux ou trois rangs de ces perles dorées,
Ce camée à l'épaule, et par ondes lustrées
Séparons ces cheveux où l'acanthe se tord.

— Deux mille ans de tombeau ne m'ont fait aucun tort !
Mais, où suis-je ? Le Temps a-t-il cloué sa roue ?
Est-ce une illusion qui de mes yeux se joue ?
Rien ne s'est donc passé pendant mon long sommeil,
Le volcan n'a donc pas vomi son feu vermeil,
Et l'histoire a menti ! — Pompéia vit encore !
Ce palais, que l'art grec, pur et sobre, décore,
C'est le mien, et mon pas y marche familier ;
Comme un foyer antique il est hospitalier.
Entrez, sans avoir peur du précepte archaïque :
Cave Canem ! — Le chien ne mord... qu'en mosaïque.
Vous entendrez, d'ailleurs, le Cerbère bravé,
L'oiseau qui dit : « Bonjour ! » le seuil qui dit : « *Salve !* »
Sous le premier portique où l'on voit leurs images,
Panthée et le Génie attendent vos hommages. —
Je me reconnais bien. — Ici tout est resté
Comme au temps que votre âge appelle Antiquité :
Les murs de l'atrium, sur leurs parois unies,
Encadrant des sujets pris aux théogonies,
Les Dieux et les Titans, les éléments divers,
Le chaos primitif d'où jaillit l'univers,
La force créatrice et la force qui tue,
Prométhée appliquant la flamme à sa statue,
Éros, fils d'Aphrodite, et son frère Antéros,
L'invention des arts, les luttes des héros,

Et l'évolution de la famille humaine
Dans le cercle fatal où le sort la promène...
Voici l'impluvium, mais son ciel est moins pur;
Pompéia n'a pas su conserver son azur.

— Que de fois, oubliant le vol de l'heure agile,
Sur ce banc j'ai relu Théocrite ou Virgile,
Pendant que la cigogne, un pied dans le bassin,
Immobile, rêvait, son long bec sur son sein!
Que de fois j'effeuillai les fleurs de ces arbustes,
Distraite... — Mais quel est, au milieu de ces bustes,
Ce marbre radieux au solennel maintien?
Je ne sais... Est-ce Mars, Apollon Pythien?
Serait-ce Jupiter? L'aigle à ses pieds palpite;
Une pensée immense en son front vaste habite;
Ses yeux fixes et blancs sont ceux d'un immortel.
Dans nos temples, pourtant, il n'avait point d'autel.
Homère pour héros l'eût aimé mieux qu'Achille.
Il semble encor plus grand que le Titan d'Eschyle;
Et, sans la chaîne d'or, il pourrait de sa main
Lever toute la terre avec le genre humain!
A cette majesté sérieuse et profonde
Se devine celui qui renverse et qui fonde.
On dirait le Génie et l'ancêtre du lieu! —
Mais je tremble, — mon toit n'abritait pas de Dieu!
Et sur un autre front je vois, comme une flamme,
Rayonner sa pensée et revivre son âme.
— L'effroi me prend. — Pauvre ombre éveillée à demi,
Fantôme d'un passé qu'on croyait endormi,
J'allais, sans prendre garde aux feux de ces couronnes,
Admirant les trépieds, les bronzes, les colonnes,
Notant chaque détail, m'extasiant sur tout,
Heureuse de trouver Pompéi toujours debout;
Je ne me doutais pas qu'une docte imposture

Faisait, pour me tromper, mentir l'architecture;
Que l'antique était neuf, que j'étais à Paris.
Mais un éclair soudain brille à mes yeux surpris,
Le réel m'apparait sous un angle plus juste:
Le marbre était César, — le vivant est Auguste! —
Ta villa, Diomède, a dans ses murs étroits
Napoléon premier et Napoléon trois!
— Le temple est trop petit pour loger deux histoires!
Et j'entends au plafond les ailes des Victoires,
Qui passent sur la fête avec leurs palmes d'or,
Battre et s'enchevêtrer en leur rapide essor:
Il en vient de Crimée, il en vient d'Italie,
Et déjà la maison en est toute remplie!

... Effacez-vous, parois! disparaissez, ô murs!
— Mon regard voit au loin ondoyer les blés mûrs,
La vigne, des coteaux couvrir l'amphithéâtre,
Et les voiles blanchir sur l'Océan bleuâtre.
Les peuples librement échangent leurs trésors;
De toutes parts, dans l'air, ainsi que des décors,
Montent subitement d'éternels édifices;
Paris efface Rome; et, sous des cieux propices,
Plane dans les rayons, l'azur et la clarté,
L'oiseau de Jupiter, l'aigle ressuscité!

Évanouissez-vous, sublimes perspectives,
Votre éclat éblouit mes paupières craintives.

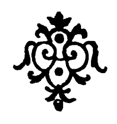
Si j'osais, du génie allant à la beauté,
Contempler dans sa gloire et dans sa majesté
Celle dont brille ici la grâce souveraine,
Et qui, sans la couronne, encor serait la reine!

Non, non; c'est trop d'audace, et je baisse les yeux!

Car le mortel s'aveugle à regarder les dieux !
Pourtant j'aurais voulu, — grande était ma folie ! —
Célébrer par un chant cette sœur d'Italie
Que de Sardaigne en France a conduite un hymen
Où chaque époux tendait un peuple avec sa main ;
Vous dire sa bonté, grâce, parfum et joie
Du palais lumineux où la fête flamboie...

Qu'entends-je ? suis-je encor dans le monde païen ?
Une flûte soupire, en mode lydien,
Un de ces airs que Pan enseigne au jeune pâtre.
Des acteurs, s'ajustant des masques de théâtre,
Se recordent les vers de leurs rôles, tout bas ;
Thalie, en se chaussant, prépare ses ébats.
L'Odéon de Pompéi, relevé de sa chute,
Représente un *Prologue* et *Le Joueur de flûte*.

C'est une pièce antique, et j'en connais l'auteur...
Un jeune Gallo-Grec en fut le traducteur,
Un peu libre... Il s'égaye en sa verve profane ;
S'il estime Ménandre, il aime Aristophane ;
Mais un cœur attendri bat sous cette gaîté,
Son rire large et franc est plein d'honnêteté.





PROLOGUE

DE

HENRIETTE MARÉCHAL

DRAME EN TROIS ACTES

DE MM. EDM. ET J. DE GONCOURT

Récité par mademoiselle Ponsin, sur le Théâtre-Français,
le 5 décembre 1865.



PROLOGUE

DE HENRIETTE MARÉCHAL

Bah, tant pis! Mardi gras a lâché sa volière,
Et l'essaim envahit la maison de Molière,
Cent oiseaux de plumage et de jargon divers;
Moi, je viens, empruntant aux *Fâcheux* ces deux vers,
Dire au public surpris : « Monsieur, ce sont des masques
Qui portent des crincrins et des tambours de Basques. »
Des masques? Vous voyez : un bal au grand complet!
Mais Molière, après tout, aimait fort le ballet.
Les matassins, les turcs et les égyptiennes
Se trémoussent gaîment dans ses pièces anciennes;
L'intermède y paraît vif, diapré, joyeux,
Au plaisir de l'esprit joignant celui des yeux;
Et pour les délicats c'est une fête encore
D'y voir en même temps Thalie et Terpsichore,
Ces Muses, toutes deux égales en douceurs,
Se tenant par les mains comme il sied à des sœurs.

Quand s'interrompt d'Argan la toux sempiternelle,
On s'amuse aux archers rossant Polichinelle,
Et les garçons tailleurs s'acceptent sans dédain
En cadence apportant l'habit neuf de Jourdain.
Le bon goût ne va pas prendre non plus la mouche
Pour quelques entrechats battus par Scaramouche.
Seulement, direz-vous, ces fantoches connus
Sont traditionnels, et, partant, bien venus.
Leur visage est coulé dans le pur moule antique,
Et l'Atellane jase à travers leur *pratique;*
Même pour des bouffons, l'avantage est certain,
De compter des aïeux au nom grec ou latin.
Nous autres, par malheur, nous sommes des modernes,
Et chacun nous a vus, sous le gaz des lanternes,
Au coin du boulevard, en guise d'Évohé,
Criant à pleins poumons : « Ohé, c'te tête, ohé! »
Pierrettes et Pierrots, débardeurs, débardeuses
Aux gestes provocants, aux poses hasardeuses,
Dans l'espoir d'un souper que le hasard paîra,
Entrer comme une trombe au bal de l'Opéra.
Pardon, si nous voilà dans cette noble enceinte,
Grisés de paradoxe, intoxiqués d'absinthe,
Près des masques sacrés, nous, pantins convulsifs;
Aux grands ennuis il faut des plaisirs excessifs,
Et notre hilarité furieuse et fantasque,
En bottes de gendarme, un plumeau sur le casque,
Donnant à la folie un tam-tam pour grelot,
Aux rondes du sabbat oppose son galop.
Mais, hélas! nous aussi, nous devenons classiques,
Nous, les derniers chicards et les derniers caciques,
Terreur des dominos repliant, le matin,
Chauves-souris d'amour, leurs ailes de satin.
Bientôt il nous faudra pendre au clou, dans l'armoire,
Ces costumes brillants de velours et de moire.

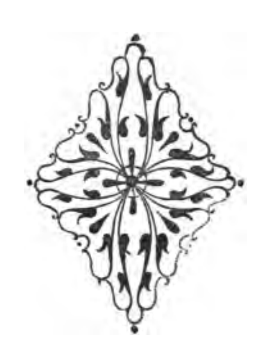
Le carnaval déjà prend pour déguisement
L'habit qui sert au bal comme à l'enterrement.
Il vient à l'Opéra, grave, en cravate blanche,
Gants blancs, souliers vernis, et du balcon se penche ;
Hamlet du trois pour cent, ayant mis un faux nez,
Il débite son *speech* aux titis avinés.
L'outrance, l'ironie et l'âcre paroxysme,
L'illusion broyant les débris de son prisme,
Tous les moxas brûlants qu'applique à son ennui
La génération qui se nomme Aujourd'hui,
Mêlent leur note aiguë à l'étrange harangue
Dont la vieille Thalie entendrait peu la langue,
Dialecte bizarre, argot spirituel
Où de toutes ses dents rit le rire actuel !
Si le théâtre est fait comme la vie humaine,
Il se peut qu'un vrai bal y cause et s'y promène.
Or donc, excusez-nous d'être de notre temps,
Nous autres qui serons des types dans cent ans.

Pendant que la parade à la porte se joue,
Le drame sérieux se prépare et se noue ;
Et quand on aura vu l'album de Gavarni,
L'action surgira terrible...

UN MASQUE, *l'entraînant.*

As-tu fini !





PROLOGUE DE *STRUENSÉE*

DRAME DE MICHEL BEER

MUSIQUE DE MEYERBEER



PROLOGUE DE STRUENSÉE

Pour un drame invisible ouvrez les yeux de l'âme.
Ici, pas de théâtre à la rampe de flamme,
Fantastique univers borné par des rayons,
Panorama changeant de décorations,
Où le comédien, ce masque de l'idée,
Promène l'action costumée et fardée.

Deux Muses seulement, couple au front étoilé,
Dont l'une chantera quand l'autre aura parlé,
Clio, la poésie, Euterpe, la musique,
Viennent vous dérouler une vie héroïque,
Et, du sein de l'histoire évoquant le passé,
Ressusciter pour vous tout un monde effacé
Qui jadis sur la scène, à la voix du poète,
Palpitait et marchait dans sa forme complète.

Le grand compositeur au renom immortel,
Comme un lierre pieux embrassant un autel,

Enlaça, mariant son génie au génie,
Le drame fraternel avec son harmonie;
Et moi, j'ai mission de prêter une voix
A tous ces vagues bruits résonnant à la fois,
Comme un bois dont le vent agite les ramures,
Chants d'amour et de mort, fanfares, bruits d'armures,
Que l'orchestre grondant sous le drame inquiet
Bourdonne sourdement ainsi qu'un chœur muet.

En Danemark trônait, triste et pâle fantôme,
Dans ses mains embrouillant les rênes du royaume,
Un monarque débile, un Charles deux du Nord,
Christian, pauvre roi qu'écrase un poids trop fort.
Parti du fond du peuple et du peuple ayant l'âme,
Aimant ce qu'il admire, évitant ce qu'il blâme,
Struensée, un penseur, grand cœur et nom obscur,
A gravi cette pente où nul n'a le pied sûr.
Souverain sans couronne, il règne, il administre,
Il fait fuir les abus dans leur ombre sinistre,
Et, pour en éclairer ses plans nobles et beaux,
Partout d'un nouveau jour allume les flambeaux.
Il a, comme Ruy Blas, fait le rêve suprême
De sauver tout un peuple en sauvant ce qu'il aime,
Et, sans calcul, donné, plein d'amour et de foi,
A la reine son âme et sa pensée au roi.
Il soulage à la fois, tendre et sublime aumône,
Cette double misère assise sur le trône,
La tête sans idée et le cœur sans amour.
Mais c'est un sol mouvant que le sol de la cour.
De l'élévation où monte Struensée
La reine douairière offusquée et froissée,
Avec ses confidents Schack, Guldberg et Kœller,
Machine des complots aussi noirs que l'enfer.
Vieille, elle est attachée à la vieille noblesse.

Dans ce roturier roi tout la choque et la blesse,
Et sa rage médite exil, mort ou prison
Pour l'insolent héros qui n'a pas de blason.
Struensée, éperdu, fou d'une double ivresse,
Poursuit aveuglément le rêve qu'il caresse.
Mais l'aspic siffle en bas quand l'aigle plane en haut,
Et plus d'un songe d'or finit à l'échafaud.
En vain le saint pasteur qui pleure et qui supplie
Montre à son fils le ciel que son amour oublie,
En vain Rantzau masqué l'avertit dans un bal
Que la haine est armée et guette le signal;
Il faut qu'il marche, il faut que son sort s'accomplisse :
Qu'importe la prison, qu'importe le supplice !
Le cercle de sa vie est désormais fermé;
Par la reine, un moment, peut-être il fut aimé !
Et du billot sanglant, autel expiatoire,
Victime et non coupable, il monte, dans sa gloire,
Des fanges de la terre au céleste séjour,
Comme un parfum divin emportant son amour...
Mais le temps fuit, j'entends la basse qui chuchote,
Et le violon pleure en essayant sa note.
Paroles, fermez l'aile; et vous, vers, taisez-vous !
Laissez chanter l'orchestre aux sons puissants et doux.

Manuscrit sans date.





LE SÉLAM

(SCÈNE D'ORIENT)

SYMPHONIE DESCRIPTIVE EN CINQ TABLEAUX

MUSIQUE D'ERNEST REYER

Exécutée pour la première fois, sur le Théâtre-Italien, le 17 mars 1850, par madame Elvina Froger, MM. Alexis Dupont et Barroilhet.



LE SÉLAM.

PREMIER TABLEAU

LE GOUM.

SÉRÉNADE.

SOLO.

Fathma, tout dort;
Du treillis d'or,
Oh! penche-toi
Vers moi.
A ton œil noir,
Mon seul miroir,
Je veux me voir!
Mais quel est donc ce bruit,
Bruit d'alarmes?
Dans l'ombre un éclair luit
Sur des armes.

Ah, par Allah!
Pour mon cœur ce fracas
A des charmes;
C'est le chant des soldats
Volant aux combats!

CHŒUR.

Il est temps. C'est la nuit,
Nuit d'alarmes;
Hâte-toi, l'heure fuit;
Prends tes armes.
Ah, par Allah!
Pour un cheikh les combats
Ont des charmes.
Avec toi les soldats
Bravent le trépas.

SOLO.

Mon cœur charmé,
D'amour pâmé,
Voit dans tes yeux
Les cieux;
Et les houris
N'ont plus de prix
Quant tu souris!
Mon cheval a dressé
Sa crinière,
Car le vent a froissé
Ma bannière.
Ah, par Allah!
Mon âme est dans tes bras
Prisonnière,
Je ne puis sur leurs pas
Voler aux combats.

CHŒUR.

Ton cheval a dressé
Sa crinière,
Car le vent a froissé
Ta bannière :
Ah, par Allah !
Que ton âme, en ses bras
Prisonnière,
Se réveille au fracas
Du chant des combats.

SOLO.

Nos jours sont finis,
Restons unis
Au bleu séjour
D'amour.
L'éternité
De volupté,
C'est ta beauté,
Fathma !

DEUXIÈME TABLEAU

I. RAZZIA.

LES GUERRIERS.

A travers l'ombre
Marchons en nombre,

Et surprenons par un détour
Nos ennemis avant le jour.
Ils ont des bœufs, ils ont de l'or;
Dérobons leur trésor.

LES PASTEURS.

Le vent du soir fait palpiter nos tentes;
Les yeux fixés aux voûtes scintillantes,
Doucement nous rêvons
En chantant nos chansons.

LES GUERRIERS.

Yatagans,
Burnous, turbans,
Or et bijoux
Seront à nous.

LES PASTEURS.

Dans le désert, oh, que la vie est belle!
Le ciel nous donne une fête éternelle,
Des moissons, des troupeaux,
Le bonheur, le repos.

LES GUERRIERS.

A mort! à mort!
Il faut plier devant le fort,
Soumettez-vous à votre sort!

LES PASTEURS.

Pitié pour la femme et l'enfant!

LES GUERRIERS.

Non!

LES PASTEURS.

Le saint Prophète les défend !

LES GUERRIERS.

Non !

LES PASTEURS.

Prenez nos blés et nos troupeaux !

LES GUERRIERS.

Non !

LES PASTEURS.

Le lin filé par nos fuseaux !

LES GUERRIERS.

Non !

LES PASTEURS.

Nos burnous, nos fusils, nos chevaux !

LES GUERRIERS.

Non !
Qu'on se soumette !

LES PASTEURS.

Épargnez-nous !

LES GUERRIERS.

Par le Prophète !

LES PASTEURS.

A vos genoux...

LES GUERRIERS.

Courbez la tête !

LES PASTEURS.

Nous tremblons tous !

LES GUERRIERS.

Ou donnez-nous...

LES PASTEURS.

Que voulez-vous ?

LES GUERRIERS.

Mille boudjoux.

LES PASTEURS.

Mille boudjoux !

LES GUERRIERS.

Mille boudjoux.

LES PASTEURS.

Ils sont à vous.

II. PASTORALE.

Ils sont partis !...
Sortez de vos abris,
Chevreaux, moutons, brebis,
Hier cachés ;
Sortez du creux des noirs rochers,
Grands bœufs couchés !...

Mon troupeau se rallie au doux son de ma flûte;
Vers moi vient, en bêlant,
La brebis que suit l'agneau blanc;
Le bélier a penché son front prêt à la lutte,
Les taureaux aux flancs roux
Se sont mis sur l'herbe à genoux.
Par ce beau soir, que vivre est doux!

Ils ont fui! l'oasis a repris son silence,
Et l'on voit le ramier
Revenir sans peur au palmier;
Dans les fleurs, en riant, la Péri se balance,
Et la vierge à l'œil noir
Au ruisseau descend pour se voir.
Le jour s'enfuit!...
L'amour descend avec la nuit.

Rentrez dans vos abris,
Chevreaux, moutons, brebis!
Le jour s'enfuit!...
L'amour descend avec la nuit.

TROISIÈME TABLEAU

CONJURATION DES DJINNS.

CHŒUR DES SORCIÈRES.

Il est minuit;
Faisons grand bruit
Avec la danse, avec le chant

Et le tambour,
Jusques au jour,
Pour effrayer le Djinn méchant.
Chassons dans l'enfer, sa prison,
Le noir esprit de la maison.

UNE SORCIÈRE.

Esprits impurs,
Quittez ces murs
Aux coins obscurs :
Le feu qui luit
Dans votre nuit
Plonge ét vous suit.

CHŒUR DE SORCIÈRES.

You, you, you, you.

UNE SORCIÈRE.

Fuyez d'ici, spectres funèbres,
Goules, afrites, djinns, esprits,
Qui déployez dans les ténèbres
Vos ailes de chauves-souris!
Le tarbouka plus fort bourdonne,
Le feu sacré brille plus clair;
Disparaissez, je vous l'ordonne,
Fils de la tombe ou de l'Enfer!

CHŒUR DE SORCIÈRES.

Grâce à nos cris,
Démons, esprits,
Prennent la fuite, et l'on entend
Le bruit que font
Sur le plafond

Leurs noirs essaims en se heurtant;
De son vol lourd fouettant la nuit,
En glapissant leur troupe fuit.

QUATRIÈME TABLEAU

CHANT DU SOIR.

Sur les palmiers les colombes fidèles
Vont se poser et gémir leur chanson;
Les minarets et leurs blanches tourelles
Chantent là-bas à travers l'horizon.
Et le muezzin, dans le ciel bleu,
Jette son cri : « Dieu seul est Dieu !
Par Mahomet ! Dieu seul est Dieu ! »

LE MUEZZIN.

Salam aleik, aleikoum el-salam. La Allah ill Allah, ou-Mohammed naçoul Allah.

C'est l'heure solennelle
Du soir,
L'heure où ma belle,
Sans voile, laisse voir
Son grand œil de gazelle
Si noir.
C'est l'heure où chaque soir
Je vais à côté d'elle
M'asseoir.
Les noirs cyprès sur les tombes gémissent,
Et le soleil s'est éteint dans la nuit;

Dans un baiser que nos âmes s'unissent,
Et profitons de ce jour qui s'enfuit...
Et le muezzin dans le ciel bleu
Jette son cri : « Dieu seul est Dieu ! »

CINQUIÈME TABLEAU

LA DHOSSA.

LE MUEZZIN.

O toi qui fis le ciel et l'onde,
Allah ! sois bon pour le croyant.
Allahou akbar !

CHŒUR DES PÈLERINS.

Allah ! Allah !
Du saint tombeau, centre du monde,
Partis d'Alep, de Trébizonde,
De Fez, de Smyrne et de Golconde,
Nous revenons toujours priant.
Allah ! Allah !
Nous avons adoré
Le Temple en sa gloire,
Vu la pierre noire
Dans le lieu sacré !
Le cercueil suspendu,
Le puits dont l'eau pure
Rend net de souillure
Quiconque en a bu.
Franchissant l'océan de sable
Sous un ciel dont l'ardeur accable,

Pour laver notre front coupable
Nous avons cheminé longtemps.
Dans la Mecque où dort le Prophète,
Jusqu'au sol inclinant la tête,
Nous avons observé la fête
Qui rend saints les croyants.
Vers la mosquée où l'on prie à genoux
Dirigeons-nous.

L'ÉMIR DES HADJI.

Allez dans l'enceinte,
Sous la coupole sainte
De cent couleurs peinte,
Offrir à Dieu sans crainte
Vos cœurs purs de feinte.

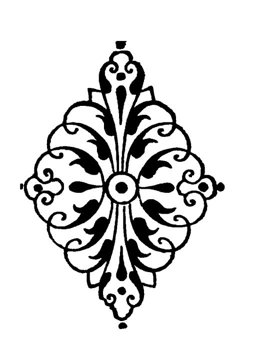
CHŒUR DES DERVICHES.

Que la sainte foule,
Dont le flot ondoyant se roule,
En passant nous foule,
Et sur nos corps s'écoule
Ainsi qu'une houle!

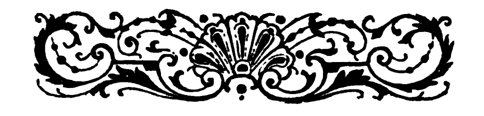
CHŒUR DE DERVICHES ET DE PÈLERINS DANS LA MOSQUÉE.

O toi qui fis le ciel et l'onde,
Allah! sois bon pour le croyant!
O toi seul roi du monde,
Allah, toi seul es grand!
Allahou akbar!





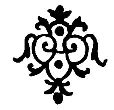
TABLE



TABLE

ÉMAUX ET CAMÉES

THÉATRE EN VERS



Achevé d'imprimer

le vingt août mil huit cent quatre-vingt-dix

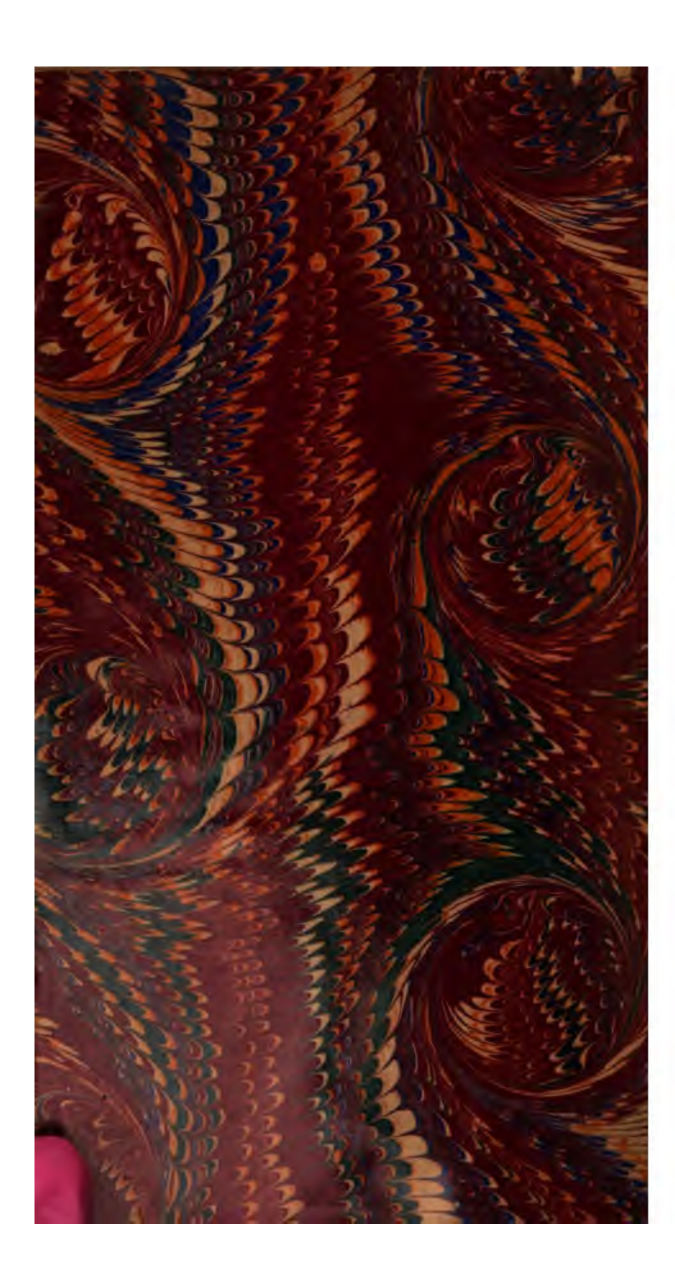
PAR

ALPHONSE LEMERRE

(Bancel, *conducteur*)

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS




3 2044 012 706 750
THE BORR
AN OVERD
RETURNED T
BEFORE THE LA
BELOW. NON-RECEI
NOTICES DOES NOT
BORROWER FROM OVERD
CANCELLED
WIDENER
BOOK DUE
APR 1982
MAR 15 1982
7435118
CHARGE
WIDENER
BOOK DUE
CANCELLED
WIDENER
FEB 10 1997
BOOK DUE
CANCELLED

